



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O.S
26 - I - 11



NOTICE

SUR

LES RUINES

LES PLUS REMARQUABLES

DE NAPLES

ET DE SES ENVIRONS.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT,
rue du Colombier, n° 30.
1823.

LES RUINES

DE [illegible]



NOTICE

SUR

LES RUINES

LES PLUS REMARQUABLES

DE NAPLES

ET DE SES ENVIRONS

—

RÉDIGÉE PAR LE COMTE

EDMOND DE BOURKE,

PUBLIÉE PAR SA VEUVE,

ET DÉDIÉE

AUX AMIS DE SON MARI.







Aux Amis

du feu

Comte de Bourke.

En publiant cette Notice sur les antiquités les plus remarquables de Naples & de ses environs, que feu mon mari a écrite en 1795, pendant son séjour dans cette capitale, j'ai cherché à fixer le souvenir des moments heureux que j'ai passés avec lui dans ses excursions, & à donner, par d'agréables illusions, quelque soulagement à ma douleur. J'adresse cet opuscule à ceux

qui ont été à portée d'apprécier les qualités de mon mari; c'est pour eux seulement qu'il a été imprimé.

Je les prie de l'accepter comme un gage de ma reconnaissance pour l'amitié dont ils l'ont honoré. Ils savent que s'il cultivait la littérature & les beaux-arts, que s'il se plaisait à rechercher, avec le secours des historiens, des orateurs, des poëtes de l'antiquité, les traces de l'état de la civilisation & du perfectionnement des arts à ces époques reculées, ces occupations n'étaient pour lui que d'innocentes récréations & une espèce de repos que son esprit cherchait après avoir satisfait à des occupations plus graves.

Ces esquisses auraient été plus dignes de ses amis & de lui s'il avait eu le temps

d'y donner la dernière main, & si, dans son dernier voyage à Naples en 1820, il n'eût pas été tourmenté par la maladie douloureuse qui l'a conduit au tombeau. Mais les excuses deviennent inutiles aux yeux de ses amis; ils liront ces fragments avec intérêt, parce qu'ils y trouveront l'occasion de se rappeler plus souvent celui qu'ils regretteront toujours.

V

Vᵉ Comtesse de Bourke.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE COMTE

EDMOND DE BOURKE.

Le comte Edmond de Bourke, grand'croix de l'ordre de Dannebrog, chevalier de l'ordre de l'aigle blanc de Pologne, conseiller intime des conférences de S. M. le roi de Danemarck, et son ministre près la cour de France, était né à Sainte-Croix le 2 novembre 1761; il est mort aux bains de Vichy le 12 août 1821.

Il était issu de l'une des plus anciennes familles d'Irlande. L'ancêtre commun des Burke et des maisons de Burk, de Burgk, de Burrougk et Bourrow, était Robert de Burgo, créé comte de Cornouailles, en 1068, par Guillaume-le-Conquérant, de qui il était frère utérin, avec le don de sept cent quatre-vingts manoirs. Son frère Odo, évêque de Bayeux, fut créé comte de Kent.

La branche des Bourke de laquelle descendait le

comte Edmond, étant restée fidèle à l'ancienne religion du pays, fut persécutée, exclue de tout emploi, et passa en Danemarck au commencement du siècle dernier.

Le comte Edmond fut élevé d'abord au collége des Jésuites anglais à Bruges; et après la suppression de cet ordre, au collége des Bénédictins anglais à Douai. Il acheva son éducation à Bruxelles, voyagea avec son père; et après l'avoir perdu à Londres, il retourna en Danemarck, et entra à l'âge de trente ans dans la carrière diplomatique. Il fut nommé, le 24 juillet 1789, chargé d'affaires près la cour de Pologne, et y fut placé le 17 septembre 1790 en qualité de ministre. Le 18 mai 1792, il fut nommé ministre à Naples; il resta dans cette cour jusqu'à la fin de 1797, ayant été nommé ministre à Stockholm le 21 octobre de cette année.

Rappelé de Stockholm le 7 août 1801, il fut envoyé à Madrid, où il reçut la grande décoration de l'ordre de Dannebrog.

Il obtint, en 1811, la permission de voyager pour sa santé, et deux ans après, en décembre 1813, il fut chargé de préparer et de conclure divers traités avec les puissances alors en guerre avec le Danemarck.

Après avoir négocié et signé à Kiell, le 14 janvier 1814, le traité avec la Grande-Bretagne, la Suède et le Danemarck, par lequel la Norwége fut cédée à la Suède, il fut chargé des divers traités qui suivirent; celui avec la Russie, qui fut conclu à Hanovre le 8 février 1814, et celui des articles additionnels avec l'Angleterre, qui fut signé à Liége le 7 avril 1814. Pendant que le comte de Bourke était occupé à remplir ces importantes missions, à l'entière satisfaction de son gouvernement, le 17 mars de la même année, il fut nommé ministre près la cour de la Grande-Bretagne; il conclut à Londres, le 14 août, un traité avec l'Espagne. Le 27 juillet 1815, il eut l'honneur de remettre au prince régent les décorations de l'ordre de l'éléphant.

La santé du comte de Bourke se trouvant extrêmement délabrée, il obtint vers la fin de 1819 la permission de voyager en Italie. Le 29 novembre 1820, ayant été nommé ministre à Paris, il se rendit à sa nouvelle résidence dans le mois de janvier 1821. Il y était à peine établi lorsque les symptômes de sa maladie reparurent, et s'aggravèrent de jour en jour; et bientôt les espérances qu'on avait conçues de son rétablissement s'évanouirent. Il fut enlevé le 12 août

1821 à ses amis, et mourut aux bains de Vichy, dans les bras d'une épouse qu'il aimait tendrement, et qui ne se consolera jamais d'une perte aussi cruelle.

TABLE.

Avant-propos de la comtesse de Bourke. . . Pag. v
Notice sur le comte de Bourke. ix
Baies. 16
Château de Baies. 15
Mort de Marcellus 18
Pont de Caligula. 20
Assassinat d'Agrippine. 22
Caractère de Néron. 29
Baies au cinquième siècle. 30
Les Lombards et les Sarrasins achèvent sa ruine. 30
Ruines les plus remarquables de Baies. 30
Temple de Vénus Génitrix. 31
Temple de Mercure. 31
Temple de Diane. 32
La Camera oscura 33
Observations sur les bains des Romains. 33
État actuel de Baies 37
Palais de Néron. 39
Source d'eau bouillante. 39
Bains de vapeurs 40
Descente d'Ulysse aux enfers 41
Baulé. 14
Temple d'Hercule. 14
Tombeau d'Agrippine. 15
Cumes. 48
Arco felice 52
Temple du géant 53
Ruines au sommet du monticule de Cumes 53

Sibylle de Cumes. 54
Prise de la forteresse de Cumes par Narsès 56
Tyrannie et mort d'Aristodème 57

HERCULANUM. 180
Découverte d'Herculanum 183
Théâtre. 185
Deux temples d'Herculanum 189
Forum. 191
Quelques autres édifices 192
Manuscrits 194

LAC D'AVERNE. 72
Port de Jules. 74
Grotte de la Sibylle. 74
Thermes 75
Le Mont-Neuf 76
Formation du Mont-Neuf. 78
Monte Barbaro 85
Maison de plaisance de Cicéron 86
Portrait de Cicéron. 89

LAC DU FUSARO. 46
Maison de Servilius Vatia. 46

LAC DE LICOLA 59

LAC LUCRIN. 71

MARAIS DE LINTERNE 60
Maison du grand Scipion. 60
Torre di Patria 62
Description de la maison de Scipion, par Sénèque. 63
Anecdote sur Scipion. 65
Plaine du nord-ouest de la Campanie 66

Misène (le mont). 1
Maison et bains de Lucullus. 3
Entrevue du jeune Pompée, d'Octave et d'Antoine. 6
Mort de Tibère au cap Misène 8
Mort d'Asiaticus à la maison de Lucullus. 9
Souterrains sous la montagne de Misène 10
Restes de la ville de Misène. 10
Port de Misène. 10
Champs-Élysées 12
La Piscina mirabile. 12
Cento camarelle 13
Mercato di sabato. 13

Monte Circello. Ponza. Palmeria. 70

Mont (le) Somma et le Vésuve 167
Première éruption (lettre de Pline à Tacite) . . . 169
Éruption de 1794. 174

Naples 157
Temple de Castor et Pollux 160
Tête du cheval de bronze. 162
Château de l'Œuf. 162
Restes d'anciens temples 163
Les catacombes. 165

Pausilype et ses environs 122
Grotte de Pausilype 123
Couvent des servites 124
Tombeau de Sannazaro. 126
Palais de Rocella 127
Palais de donna Anna. 127
Vedius Pollion 128
Ile du Lazaret 130

La Gajola. 132
Ile de Nisita 132
Ile d'Ischia. 133
Mont Époмé 136
Sources d'eaux thermales. 137
Fumeroles de Monticeto. 138
Ile de Procida 139
Coup d'œil sur l'état volcanique des environs de Naples. 142
Analogie entre la Campagne de Rome et la Campanie 143
Volcans de la Campagne de Rome 143
Volcans de la Campanie 147
Anciens cratères aux environs de Naples. 148
Produits des volcans 152
Tombeau de Virgile 154

Pœstum (voyage à) 241
Ruines de Castellamare. 243
Maison antique découverte à Gragnano 243
Nocera de' Pagani. 244
La Cava 245
Salerne. 245
Pœstum 247
Notice de Pœstum 248
Découverte de ses ruines 249
Murailles de la ville. 250
Portes 251
Aqueduc. Tombeaux 251
Temple de Neptune. 252
Forum 253
Théâtre et amphithéâtre 254

Temple de Cérès 255

POMPÉIA. 199
Route de Naples à Pompéia. 202
Maison d'Arrius Diomèdes 203
Maison de Cicéron 204
Tombeaux. Mausolée de Mamméa. 204
Hôpital. 205
Affiches. 205
Porte de Pompéia 207
Thermopolium 208
Inscriptions nominales aux portes des maisons. . . 209
Relais 210
Marchand d'amulettes 211
Pavé 212
Suite de Pompéia. 212
Objets destinés à la toilette 215
Ornements, meubles, ustensiles 216
Instruments de chirurgie. 218
Maison des balances 218
Fabrique de savon 219
Boulangerie. 219
Maison de C. Sallustius. 220
Académie de musique. 223
Atelier de forgerons. 223
Boutique de médicaments. 224
Continuation des fouilles 225
L'amphithéâtre 226
Le portique 227
Le tribunal. 228
Temple d'Isis. 228
Temple d'Esculape 233

Théâtres 233
Marché. 237
POUZZOLE 92
Le môle 95
Pouzzolane 97
Temple d'Auguste 98
Temple de Sérapis 99
Temple de Neptune. 103
Temple d'Hadrien 104
Amphithéâtre. 105
Palais de D. Pedro de Tolède. 106
Sylla 107
Pouzzole moderne et ses environs. 110
La Solfatara 112
Source de Pisciarelli 115
Cratère d'Astroni. 116
Lac d'Agnano. 117
Grotte du chien. 119

SINUESSA, aujourd'hui SESSA. 67

VOIE CAMPANIENNE. Tombeaux 91

FIN DE LA TABLE.

VOYAGE

AU MONT MISÈNE

ET SES ENVIRONS.

Le mont Misène est un volcan éteint, et forme la presqu'île qui sépare les golfes de Baies et de Gaëte. On croit que son ancien nom était *Aërius;* Virgile dit qu'on l'appela *Misène,* du nom du trompette d'Énée qui y fut enterré[1]. Il est à l'est du cap de *Posilipo,* à l'ouest de l'île d'*Ischia,* et les deux Plines nous apprennent que la ville à laquelle il donnait son nom était entou-

[1] . . . Atque illi Misenum in littore sicco,
Ut venere, vident, indigna morte peremptum;
. . . .
At pius Æneas ingenti mole sepulcrum
Imponit, suaque arma viro, remumque, tubamque,
Monte sub Aërio, qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternumque tenet per sæcula nomen.
VIRG., *Æneidos* lib. VI.

Strabon, Varron et plusieurs autres auteurs sont d'un autre avis, et prétendent que ce nom était celui d'un des compagnons d'Ulysse. Voyez la note de la page 16.

rée de maisons de plaisance, qui faisaient les délices des Romains. Rien n'est plus varié, plus riche, plus grand, plus imposant que la vue dont on jouit du sommet de cette montagne. Les compositions du Poussin, de Claude Lorrain, de Vernet, rappellent des parties de ce magnifique spectacle, mais aucune ne présente un ensemble aussi ravissant. Cependant ce n'est pas aux artistes seuls que ce lieu peut inspirer de grandes idées; il intéresse également le philosophe, le poëte, l'historien, et le naturaliste.

Tandis que ce dernier promène de préférence ses regards sur le Vésuve, la Solfatare, le Mont-Neuf, et cet amas de volcans, éteints ou près de l'être, qui s'étendent jusqu'à Naples, le moraliste ne voit pas sans émotion les effets de la vicissitude des choses humaines, en contemplant, dans le cratère de Misène, la cabane qui a succédé au palais de Lucullus; l'île de Caprée, d'où Tibère gouvernait le monde; ce port fameux de Misène, où quelques barques de pêcheurs remplacent les flottes triomphantes qui faisaient trembler les nations éloignées et respecter sur toutes les mers la puissance de Rome. Ces lieux, remplis jadis de beaux édifices, qui devaient braver la faux du temps, et qui n'ont pu résister aux ravages des hommes, font encore admirer, par des

ruines imposantes, le goût et la magnificence des anciens maîtres du monde; et si l'on doit blâmer la vanité qui avait élevé ces édifices, on déplore l'ignorance et la barbarie qui les ont fait disparaître.

Le poëte se transporte du tombeau de Misène à celui de Virgile, et du temple d'Apollon à la grotte de la Sibylle. Séduit par les souvenirs et les fictions de la fable, il voyage avec Hercule, Ulysse et le pieux Énée, pendant que l'historien, avec moins d'enthousiasme et non moins d'intérêt, parcourt le théâtre de tant d'événements à jamais célèbres.

Ces réflexions paraîtront plus justes encore lorsque nous aurons examiné tous ces objets de plus près.

Maison et bains de Lucullus. En débarquant à la pointe de Misène, on monte par plusieurs rampes formées de degrés taillés dans le tuf, et l'on trouve à mi-côte quelques restes des bains de Lucullus. Ils communiquaient avec sa maison par une galerie souterraine pratiquée dans le flanc de la montagne. Cette galerie existe encore et s'ouvre dans le cratère, à côté d'une cabane de paysan. C'est la seule habitation que présente ce promontoire, si l'on excepte deux petites tours occupées par des garde-côtes. Il ne

reste aucun vestige du palais de Lucullus; mais on sait qu'il était situé sur le sommet du mont Misène, d'où l'on voyait d'un côté la mer de Sicile, et de l'autre celle de Toscane[1]. Il est probable qu'il était situé sur les bords du cratère de Misène, qui formait peut-être son jardin. Celui du pauvre paysan qui lui a succédé ne renferme que des légumes. On n'y voit plus le cerisier que Lucullus, le premier, avait apporté de l'Arménie en Europe.

C'est là que Lucullus déploya tout son faste. Il naquit cent quinze ans avant Jésus-Christ, et mourut à l'âge de soixante-huit ans. Après s'être fait une réputation au barreau, il fut nommé questeur en Asie et préteur en Afrique, où il se fit remarquer par sa justice et son humanité. Bientôt il se signala dans la carrière des armes. Vainqueur de Mithridate, il chassa Tigrane de son royaume d'Arménie, et acquit des richesses immenses. Enfin, après avoir cédé le commandement à Pompée, il revint à Rome et obtint les honneurs du triomphe.

[1] Cæsar Tiberius, qunm petens Neapolim,
In Misenensem villam venisset suam,
Quæ, monte summo posita Luculli manu,
Prospectat siculum et prospicit tuscum mare.
Phæd., lib. II, fab. 36.

Il renonça, dès ce jour, aux grandeurs, et vint jouir des douceurs de la vie privée à Naples et à Misène, où, dit Plutarque, il s'amusait à bâtir des palais et à percer des montagnes. Il disait souvent à ses amis que *la fortune avait des bornes qu'un homme d'esprit devait connaître;* mais son luxe et sa magnificence n'en connurent point. Cependant il cultiva les lettres, rechercha les savants, et s'entoura des hommes les plus distingués de son siècle. Malgré ses profusions, et quoique plongé dans tout le désordre d'une vie voluptueuse, il eût été difficile de trouver dans Rome un homme d'une probité plus exacte et plus sévère.

Avant lui Marius avait habité le mont Misène. Plutarque nous apprend que cet illustre Romain avait, près de la ville de Misène, une maison de campagne magnifique, où il vivait avec plus de luxe et de mollesse qu'il n'était séant à un plébéien, quoiqu'il eût été à la tête de grandes armées, et qu'il eût glorieusement terminé plusieurs guerres. On dit, ajoute-t-il, que Cornélie l'avait achetée 65,000 drachmes, et Lucullus l'acheta 2,500,000 : ce qui nous montre combien le prix des choses et la dépense haussèrent rapidement, c'est-à-dire combien le luxe reçut d'accroissement dans ce peu d'années.

C'est dans cette retraite que Marius venait se soulager du poids de l'ambition. C'est de là qu'il sortait avec de nouvelles forces, pour reprendre le premier rôle sur le grand théâtre du monde. Élevé grossièrement à la campagne, où il vivait du travail de ses mains, il vint trop tard à Rome pour corriger les défauts de son éducation, ou pour se faire aux mœurs et aux manières de la ville. Irascible et implacable dans sa colère, d'une ambition sans mesure, d'une avarice insatiable, son extérieur rude et sévère annonçait la férocité de son âme. Crédule, intrigant, vindicatif, mais valeureux, il parvint au faîte des grandeurs. Honoré sept fois du consulat, il fut deux fois maître du monde, et ne put jamais l'être de lui-même.

Entrevue du jeune Pompée, d'Octave et d'Antoine. Le cap Misène est encore célèbre par l'entrevue du jeune Pompée, d'Octave et d'Antoine. Voici comment Plutarque rapporte cet événement : « Octave et Antoine, ayant laissé à Lépidus » l'Afrique, partagèrent entre eux le reste de l'em- » pire, prenant la mer d'Ionie pour limites; An- » toine eut toutes les provinces de l'Orient, et » César toutes celles de l'Occident. Ils jugèrent à » propos tous deux de s'accommoder avec le jeune » Pompée et de le comprendre dans leur traité.

»Ils s'abouchèrent au cap Misène, sur la le-»vée qui avance dans la mer, Pompée ayant sa »flotte près de lui à l'ancre, et Antoine et César »leurs armées de terre en bataille vis-à-vis. Après »qu'ils furent convenus que Pompée garderait la »Sardaigne et la Sicile, qu'il purgerait la mer des »pirates et des voleurs, et qu'il enverrait à Rome »une certaine quantité de blé, ils s'invitèrent à »souper chacun à leur tour, et tirèrent au sort »à qui commencerait. Le sort tomba sur Pompée. »Antoine lui ayant demandé, *Où souperons-nous?* »Pompée lui répondit, *Là*, en lui montrant sa »galère capitainesse, qui était à six rangs de »rames, *car c'est la seule maison paternelle qu'on* »*m'ait laissée :* ce qu'il disait pour piquer An-»toine, qui possédait à Rome la maison du grand »Pompée son père.

»Ayant donc bien affermi sa galère sur ses »ancres, et fait un pont de bateaux pour pas-»ser du cap Misène à son bord, il les reçut, et »leur fit la meilleure chère possible. Au milieu »du festin, comme la débauche s'échauffait, et »que les brocards pleuvaient déjà sur Antoine et »sur Cléopâtre, le corsaire Ménas s'approcha de »Pompée et lui dit à l'oreille, pour n'être pas en-»tendu des autres : *Voulez-vous que je coupe les* »*câbles de vos ancres, et que je vous rende maître,*

» *non de la Sardaigne et de la Sicile, mais de tout* » *l'empire romain?* Pompée, l'ayant entendu, pensa » quelque temps, et lui dit enfin : *Ménas, tu devais* » *le faire sans m'en avertir; mais, puisque tu me* » *l'as demandé, contentons-nous de notre fortune* » *présente : je ne sais point violer ma foi.* Et, après » avoir été traité à son tour par César et par An- » toine, il s'en retourna en Sicile. »

Bientôt après il fut écrasé par les triumvirs. Auguste et Lépidus le défirent entièrement et détruisirent sa flotte. De trois cent cinquante vaisseaux, il ne lui en resta que sept pour s'enfuir en Asie. Il alla chercher un asile en Arménie, et y trouva la mort par ordre du cruel Antoine.

Mort de Tibère au cap Misène. En l'an 37, Tibère, se trouvant très malade aux environs de Terracine, s'embarqua pour se rendre à l'île de Caprée, qu'il affectionnait; mais, la maladie empirant, il mit pied à terre au cap Misène dans la maison qui avait appartenu à Lucullus. Le dix-septième jour des calendes d'avril, il y perdit tout à coup la respiration : on crut qu'il avait payé le tribut à la nature; et déjà Caïus César sortait au milieu d'une cour nombreuse pour prendre possession de l'empire, lorsqu'on apprit que Tibère recouvrait la vue et la voix, et demandait à manger pour réparer sa faiblesse.

Tous les courtisans, saisis de frayeur, se dispersèrent à l'instant, les uns feignant d'ignorer l'événement, les autres affectant d'être tristes. Caïus César, plongé dans un affreux silence, ne voyait plus que la mort à la place du trône. Macron seul, intrépide au milieu du danger qui les menaçait tous, fit retirer tout le monde, et ordonna d'étouffer le vieillard en l'accablant de couvertures : ainsi finit Tibère, dans la soixante-dix-huitième année de son âge. Ce prince eut les qualités d'un tyran adroit et dissimulé, et ses mœurs furent différentes suivant les temps. Simple particulier ou commandant sous Auguste, il se fit quelque réputation; mais, affectant de paraître ce qu'il n'était pas, il ne réussissait pas toujours à déguiser son caractère. Parvenu à l'empire, il eut l'adresse de détruire les derniers restes de la liberté de Rome, en forçant le sénat à s'avilir lui-même par ses bassesses. Pendant la vie de Germanicus et de Drusus, et jusqu'à la mort de sa mère, il afficha quelques vertus; mais après il ne suivit plus que les penchants de son âme, et, abjurant toute espèce de crainte et de honte, il se précipita sans réserve dans le crime et dans l'infamie.

Mort d'Asiaticus à la maison de Lucullus. Sous l'empire de Claude, la maison de Lucullus ap-

partenait à *Valerius Asiaticus*, qui l'agrandit et y vécut dans un luxe si prodigieux que l'empereur envia ses biens et le fit mourir pour se les approprier. Le choix du genre de sa mort lui ayant été offert, il se fit ouvrir les veines.

Souterrains sous la montagne de Misène. Il existe sous la montagne de Misène de vastes souterrains appelés aujourd'hui *Grotta Dragonara.* On ignore par qui cette excavation fut faite, et quel en fut l'usage. L'opinion la plus reçue est qu'elle servait de magasin pour les vins et autres provisions de la flotte de Misène. Avant d'y entrer on voit à droite, sur le rivage de la mer, les restes de quelques bains anciens. Il y a dans l'intérieur, à quelques pas de l'entrée, une très bonne source d'eau douce.

Restes de la ville de Misène. En avançant vers le port, on rencontre les ruines d'un théâtre et quelques masures, seuls restes de la ville de Misène, qui fut prise et pillée l'an 836 par les Lombards, ayant à leur tête Seccard, prince de Bénévent. Les Sarrasins la détruisirent entièrement en 890.

Port de Misène. Le port de Misène était fort, grand et sûr; l'entrée en était défendue par plusieurs ouvrages dont on voit les restes sous l'eau. La flotte romaine destinée à la garde de la Médi-

terranée stationnait dans ce port; et celle qui protégeait l'Adriatique, dans celui de Ravennes.

On ne peut nommer le port de Misène sans se rappeler que Pline y commandait lorsque le Vésuve reprit ses éruptions après un repos immémorial. Il se transporta d'abord sur le mont Misène pour mieux voir cette éruption, qui bientôt après fit disparaître Herculanum, Pompeïa et Stabia. Mais, tandis que les malheureux habitants de ces villes et des campagnes voisines fuient avec effroi, le naturaliste intrépide s'embarque, approche du danger, et périt victime de sa curiosité[1].

Maintenant le port de Misène est presque comblé, au point qu'un grand vaisseau ne pourrait y entrer. Le roi de Naples eut dans le temps le projet de le faire nettoyer pour y placer sa flotte, mais les travaux furent bientôt abandonnés. L'entreprise serait d'autant plus difficile que, dans les derniers siècles, l'un des vice-rois, qui aimait beaucoup le poisson, fit jeter une digue à travers le port pour former un vivier, dont les eaux croupissent en été et empestent tout le

[1] On verra plus tard la lettre de Pline le jeune relative à cette éruption et à la mort de son oncle Pline le naturaliste.

voisinage ; de sorte que ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle la *Mer Morte.*

Champs élysées. C'est au nord de cet étang bourbeux que le vulgaire a placé les champs élysées. Cette opinion est dénuée de fondement, puisqu'il n'en existe aucune trace dans les classiques. On passe, sur la droite, par quantité d'anciens tombeaux des habitants de Misène. Quelques uns sont bien conservés, mais ils sont tous petits, et n'annoncent point la magnificence romaine. C'est peut-être le voisinage de ces sépulcres, et celui des fleuves infernaux, qui ont engagé les habitants du pays à y placer les champs Élysées.

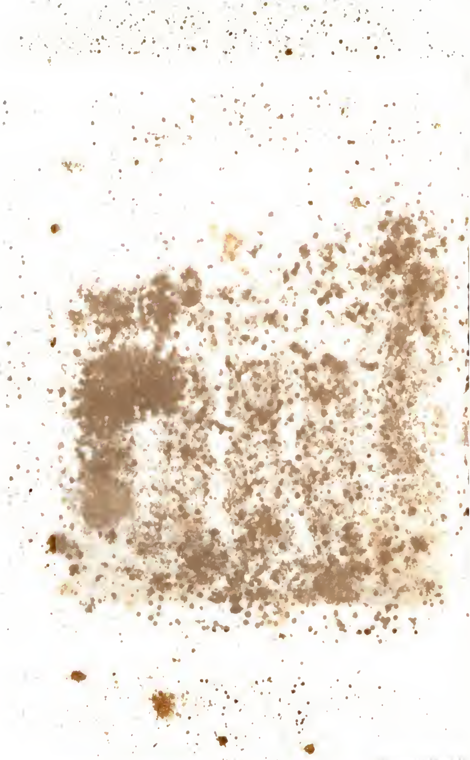
La Piscina mirabile. On arrive ensuite à la *Piscina mirabile*, qui est une immense citerne enfoncée de cinquante pieds, longue de deux cents, et large de quatre-vingts. La voûte, dont la plus grande partie subsiste encore, est presque à fleur de terre, et pose sur quarante-huit gros piliers disposés sur quatre lignes. Au centre est un enfoncement pour recevoir les immondices dont l'eau se déchargeait. Ce grand édifice est mieux conservé qu'aucun autre reste de l'antiquité dans les environs de Naples, excepté ceux qui ont été ensevelis par la lave ou par les cendres du Vésuve. Il est probable que c'était un



Lith. de [illegible]

Piscina mirabile.







Le Cento Camarelle.


NAPOLI

réservoir d'eau de pluie, que les Romains préféraient à toute autre, et qu'il était particulièrement destiné à l'usage de la flotte, de la ville de Misène, et des habitants de Baulé. On l'attribue à Agrippa, fameux général et ami d'Auguste : il est digne en effet de celui qui fit bâtir le Panthéon à Rome. Les murs de l'intérieur sont couverts de stalactites dont on fait des tabatières et autres ouvrages.

Cento Camarelle. A peu de distance de la *Piscina mirabile*, sur une hauteur qui domine le golfe de Baies, on voit les ruines d'une maison de campagne dont il ne reste que le vestibule et les caves, nommées vulgairement *Cento Camarelle.* C'était la demeure du grand homme qui sut éblouir les Romains par sa magnificence, et les charmer par son éloquence et les grâces de son esprit; qui étonna le monde par son audace et par sa fortune, le subjugua par ses armes et sa valeur, et voulut l'enchaîner par sa clémence et sa grandeur d'âme; Jules César possédait cette maison.

Mercato di sabato. En descendant pour rejoindre le chemin de Baies à Misène, on passe par une voie sépulcrale appelée aujourd'hui *Mercato di sabato;* èt l'on est frappé de voir habités par les vivants plusieurs de ces tombeaux où reposaient

les cendres des morts. C'est probablement là que furent déposées celles d'Agrippine, mère de Néron : car, dit Tacite (*Ann.*, liv. XIV), tant que son fils fut le maître, on ne couvrit pas ses cendres de terre ; mais, dans la suite, ses domestiques lui firent élever un petit tombeau à côté de la route de Misène, près de la maison de campagne du dictateur César, laquelle dominait les sinuosités de la mer adjacente [1].

Temple d'Hercule. — Baulé. Au pied de l'éminence sur laquelle était située cette maison, on aperçoit dans l'eau les ruines d'un temple d'Hercule. Dans la petite anse que forme la mer en cet endroit était situé Baulé [2], où, suivant la fable, Hercule aborda avec ses bœufs, en revenant d'Espagne après avoir vaincu le tyran Géryon [3].

Hortensius, qui fut le premier au barreau jusqu'au temps où Cicéron parut, avait à Baulé

[1] « Neque, dum Nero rerum potiebatur, congesta aut clausa humus. Mox domesticorum cura levem tumulum accepit, viam Miseni propter et villam Cæsaris dictatoris, quæ subjectos sinus editissima prospectat. »

[2] « Id villæ nomen est, dit Tacite (*Ann.*, lib. XIV), quæ, promontorium Misenum inter et Baianum lacum, flexo mari adluitur. »

[3] Huc deus Alcides stabulanda armenta coegit,
Eruta Geryonis de lare tergemini.

G. Lith de Langlumé

Théâtre de Baulé

nommé tombeau d'Agrippine.



une maison de campagne et des réservoirs pour la murène, espèce de poisson qui passait pour très délicat parmi les Romains. Elle se nourrit de chair, et a beaucoup de ressemblance avec l'anguille[1]. On voit à Baulé les restes d'un petit théâtre auquel le vulgaire a donné le nom de *Tombeau d'Agrippine*.

Château de Baies. En suivant la côte, on trouve plusieurs ruines inconnues avant d'arriver au château de Baies. Ce château fut bâti par le fameux don Pierre de Tolède, vice-roi de Naples sous le règne de Charles-Quint. Il est situé sur une haute colline où était peut-être anciennement la maison de Pompée, dont parle Sénèque; car cette maison de plaisance ressemblait plus à une forteresse qu'à une maison de campagne[2].

Pison en avait aussi une dans les environs de Baies, et Néron s'y rendait souvent sans escorte. Il s'y arrêtait quelquefois pour prendre le bain

Inde recens ætas corrupta Boaulia Baulos
Nuncupat, occulto nominis indicio.
Ab divo, ad proceres dominos fortuna cucurrit,
Fama loci obscuros ne pateretur heros.
Hanc celebravit, opum felix, Hortensius aulam,
Contra Arpinatem qui stetit eloquio.
SYMMACHUS, epist. 1, lib. 1.

[1] VARRO, *Rust. rer.* lib. III, cap. 17.

[2] « Scias non villas esse, sed castra. » SENEC.

et pour souper. Pison voulut profiter d'une des visites de ce tyran pour le perdre. Il fit part de son projet à quelques uns de ses confidents; mais la conspiration fut découverte. Néron prétendit que Sénèque y avait trempé, et saisit cette occasion pour faire mourir son précepteur, dont les vertus lui paraissaient faire continuellement la censure de ses vices.

Baies. La ville de Baies était située dans l'anse qui s'étend depuis le château de ce nom jusqu'aux étuves de Néron. Selon Strabon, elle tirait son nom d'un compagnon d'Ulysse[1]. Scaliger prétend que ce nom fut donné par la suite à plusieurs autres lieux qui avaient des eaux thermales.

Vers la fin de la république romaine, Baies acquit une grande célébrité, et l'on ne doit pas s'en étonner, si l'on considère la fertilité du pays qui l'environne, la beauté extraordinaire de sa position, la douceur du climat, et l'abondance des eaux thermales. Ces avantages y attirèrent une grande affluence de monde. Les plus illustres Romains venaient s'y délasser lorsqu'ils pouvaient s'arracher au tourbillon des affaires; plu-

[1] « Baias à Baio, et Misenum à Miseno, quibusdam Ulyssis sociorum, cognomina accepisse ferunt. » STRABON.

sieurs s'y établirent, et les empereurs eux-mêmes croyaient y trouver le séjour le plus délicieux de l'univers. Ce fut alors que les hommes, rivalisant avec la nature, s'épuisèrent en efforts pour embellir toute la côte depuis la pointe de Misène jusqu'à celle de Pausilippe. L'on vit s'élever des maisons charmantes, des palais immenses, des temples superbes, des théâtres, des amphithéâtres, et surtout des thermes, où le goût épuisa tous ses raffinements et la magnificence déploya tout son faste. L'avidité de bâtir fit reculer les bornes de la mer, qui depuis a reconquis ses droits ; elle recèle encore dans son sein les preuves de sa victoire, et celles de la témérité des hommes.

Le luxe ayant fait des progrès immenses, et les vices, ses fidèles compagnons, marchant du même pas, Baies devint le rendez-vous des plaisirs, le centre de la volupté et de la corruption. Horace, Martial et Cicéron s'accordent pour en peindre les délices[1]. Cependant Clodius repro-

[1] Nullus in orbe locus Baiis prælucet amœnis. . .
Hor., lib. I, ep. I.

. . . .

Laudabo digne, non satis tamen, Baias.
Mart., lib. XI, epigr. 81.

Cic., *De lege agraria contra Rullum.* 36.

Même dans le 6e siècle, le jeune Athalaric parlait avec chaleur des charmes de ce séjour.

che à ce dernier le séjour qu'il y faisait. Properce regardait Baies comme un endroit fatal à la pudeur, et prie sa chère *Cynthia* de l'abandonner le plus tôt possible[1].

Martial ajoute qu'une femme qui y allait Pénélope en revenait Hélène. Les femmes galantes s'y rendaient en foule, et l'on croit que les *Ambubajæ* y prirent leur nom et leurs manières : c'étaient des filles qui gagnaient de quoi vivre par la danse, le chant et la prostitution.

Sénèque ne croyait pas qu'un philosophe y pût séjourner. Il en partit le lendemain de son arrivée, pour se soustraire à la corruption et à la licence qui y régnaient, et pour ne point voir la volupté dans tout son empire se glorifier de ses crimes au lieu d'en rougir[2].

Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Auguste, mourut à Baies. On soupçonne que le médecin *Antonius Musa*, aux soins duquel il était confié, fut corrompu par Livie, mère de Tibère. Ce jeune homme, que les destins n'avaient fait que montrer au monde, s'était attiré l'affection des

[1] Tu modo quam primum corruptas desere Baias,
Multis ista dabunt littora dissidium,
Littora quæ fuerunt castis inimica puellis;
Ah pereant Baiæ, crimen amoris, aquæ!
Prop., lib. 1, eleg. 6.

[2] Senec., epist. LI.

Romains par sa conduite sage et ses manières affables et populaires. Il mourut à l'âge de vingt ans, l'an de Rome 731. Il fut amèrement regretté de sa famille, et du peuple, qui croyait que si Marcellus devenait un jour le maître de Rome, il y rétablirait la liberté.

Auguste lui fit de pompeuses funérailles, prononça lui-même son éloge funèbre, et le fit inhumer dans le champ de Mars. Octavie porta son deuil pendant douze ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin de sa vie, et Virgile éternisa la mémoire de ce jeune prince par des vers tendres et sublimes [1].

[1] Anchise montre à son fils l'ombre de Claude Marcellus et lui parle des lauriers qu'il doit moissonner dans les champs de la gloire. Ce capitaine était suivi d'un jeune homme d'une beauté remarquable, couvert d'armes éclatantes, mais dont le front annonçait la tristesse. Énée s'adressant à son père, lui dit:

Quis, pater, ille virum qui sic comitatur euntem?
Filius, anne aliquis magna de stirpe nepotum?
Qui strepitus circa comitum! quantum instar in ipso est!
Sed nox atra caput tristi circumvolat umbra.
Tum pater Anchises lacrymis ingressus obortis:
O nate, ingentem luctum ne quære tuorum;
Ostendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Esse sinent. Nimium vobis Romana propago
Visa potens, superi, propria hæc si dona fuissent!
Quantos ille virum magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus! vel quæ, Tiberine, videbis
Funera, quum tumulum præterlabere recentem!
Nec puer Iliaca quisquam de gente Latinos

Lisant son poëme à Octavie, elle s'évanouit lorsque le poëte, arrivé à ce passage, prononça le nom de Marcellus. Angelica Kaufmann a pris cette scène pour le sujet d'un de ses beaux tableaux, et a su rendre à la fois la modeste surprise du poëte et la vive sensibilité de la mère.

Auguste et Tibère venaient souvent à Baies, mais ils s'établirent dans l'île de Caprée, dont je parlerai ailleurs. Caligula préféra le séjour de Baies; c'est là qu'Hérode Antipas vint le trouver pour se justifier d'avoir voulu exciter des révoltes en Judée. Cet empereur fit construire un pont de bateaux depuis Baies jusqu'au mole de Pouzzole, et s'amusa à y passer pendant deux jours consécutifs. Le premier jour il était monté sur un cheval bardé, la couronne de chêne sur la tête, la hache d'une main, le bouclier de l'autre, l'épée au côté, et vêtu d'une robe impériale de drap d'or. Le lendemain il parut en habit de cocher, sur un petit char tiré par deux

In tantum spe tollet avos; nec Romula quondam
Ullo se tantum tellus jactabit alumno.
Heu pietas! heu prisca fides! invictaque bello
Dextera! non illi se quisquam impune tulisset
Obvius armato, seu quum pedes iret in hostem,
Seu spumantis equi foderet calcaribus armos.
Heu, miserande puer! si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris.

Æneidos lib. VI.

chevaux d'une grande beauté, portant devant lui le petit Darius, l'un des otages des Parthes, et suivi d'une compagnie de ses gardes et de plusieurs de ses amis montés aussi sur des chariots[1].

Quelques écrivains pensent que Caligula fit dresser ce pont à l'imitation de Xerxès, qui en fit un de planches sur l'Hellespont. D'autres croient qu'étant sur le point de faire la guerre aux Germains et aux Bretons, il les voulut épouvanter par le bruit de quelque ouvrage extraordinaire. Cependant des courtisans, qui vivaient avec lui dans la plus grande intimité, en attribuaient la véritable cause aux prédictions de l'astrologue Thrasyllus, lequel, voyant Tibère en balance sur le choix d'un successeur, et néanmoins beaucoup plus porté pour son véritable petit-fils Tibère que pour Caïus, lui avait assuré qu'il était aussi difficile à ce dernier de parvenir à l'empire que de courir à cheval sur le golfe de Baies[2].

On pourrait pardonner à l'insensé Caligula ce triomphe ridicule et extravagant, mais la postérité n'oubliera jamais qu'il y joignit la cruauté la plus atroce. Ayant appelé sur le pont beaucoup de

[1] Diod., lib. xxxix. — Joseph., *Antiquit.* lib. xix, cap. 1.

[2] Suet., *Vie de Caligula.*

personnes qui étaient sur le rivage, il les fit précipiter dans l'eau, et celles qui, voulant se sauver, cherchaient à s'attacher aux gouvernails ou autres agrès, furent repoussées dans la mer avec des crocs et des avirons.

Tels étaient les amusements de ce Caligula, qui fit frémir le monde par ses cruautés, et raffina sur l'art de tourmenter les hommes. Ce monstre aimait à voir souffrir, et jouissait du plaisir affreux de faire appliquer des malheureux à la question et à la roue ; pour égayer ses repas, il faisait trancher des têtes en sa présence. Il fit fermer les greniers publics, afin de jouir du triste spectacle des premiers effets d'une famine. Son âme féroce porta la démence et la rage jusqu'à souhaiter que le peuple romain n'eût qu'une tête pour pouvoir l'abattre d'un seul coup. Mais détournons la vue de ce monstre, façonné par le crime, qui n'eut d'autres désirs que de voir son règne signalé par des calamités publiques.

Assassinat d'Agrippine à Baies. L'empereur Claude venait quelquefois à Baies, qui devint ensuite le principal théâtre des débauches et des cruautés de Néron. Ce monstre y consomma le crime atroce qu'il méditait depuis long-temps, l'assassinat de sa mère. Tandis qu'il hésitait entre le fer, le poison et autres moyens violents, l'af-

franchi Anicétus, son instituteur, qui commandait la flotte de Misène et haïssait Agrippine son ennemie, lui proposa de la faire périr dans la mer par le moyen d'un vaisseau qu'on pourrait disloquer à volonté ; aucun élément, ajoutait-il, ne fournissant mieux que la mer l'occasion de faire croire aux événements fortuits.

Ce projet fut goûté, et les circonstances le favorisèrent. Néron étant à Baies pour célébrer une fête de Minerve, parvint à y attirer sa mère en lui disant qu'il fallait supporter la mauvaise humeur de ses parents et l'oublier. Pour mieux cacher sa perfidie, il va au devant d'elle sur le rivage à son arrivée d'*Antium*, lui présente la main, l'embrasse, et la mène à sa maison de campagne de Baulé. Parmi ses vaisseaux, il en était un magnifiquement décoré, en considération d'Agrippine, qui avait coutume, dans ses voyages par mer, de monter une galère à trois rangs de rames, conduite par des matelots de la flotte.

Néron avait invité sa mère à souper, pour couvrir son crime des ombres de la nuit. On assure qu'Agrippine, ayant eu connaissance du piége qu'on lui tendait, ou s'en doutant, se décida à aller à Baies par terre et s'y fit porter en litière. Son fils la rejoint, la rassure par ses caresses,

soupe avec elle, et lui fait occuper la première place. Il traîne le repas en longueur par des discours qui laissaient entrevoir beaucoup de familiarité et de gaieté, et auxquels, de temps en temps, sans affectation, il en mêlait de plus sérieux. Enfin il accompagne Agrippine à son départ, baise avec tendresse ses yeux et son sein, soit pour mettre le comble à sa perfidie, soit que la vue d'une mère prête à périr cause quelque émotion dans son âme féroce.

Les dieux laissèrent cette nuit dans le plus grand calme, comme pour donner au monde une preuve éclatante du crime de Néron. Le ciel brillait d'étoiles, la mer réfléchissait leur lumière, et l'un et l'autre offraient à la vue un spectacle imposant. Le navire qui portait Agrippine avançait lentement. Cette princesse était accompagnée de deux personnes de sa cour, Crépéréius Gallus qui se tenait près du gouvernail, et Acerronia qui était couchée à ses pieds et lui rappelait avec joie le repentir et les caresses de son fils. Tout à coup, à un signal donné, le haut du vaisseau, chargé de beaucoup de plomb, tombe et écrase Crépéréius. Agrippine et Acerronia furent défendues par les bords élevés du lit qui se trouvèrent assez forts pour résister au poids. Le navire ne se disloquant

point, parce que, dans ce désordre général, ceux qui ignoraient le complot nuisaient à son exécution, on ordonna aux rameurs de peser sur un seul côté et de submerger ainsi le vaisseau ; mais, n'étant pas préparés à cette manœuvre, ils ne purent agir de concert, de sorte que, les uns faisant contre-poids aux autres, le navire coula à fond lentement. Acerronia, criant imprudemment qu'on vînt au secours de la mère de l'empereur, fut assommée à coups de rames, de crocs et d'autres armes, selon qu'elles s'offraient aux assassins. Agrippine se tut pour n'être point reconnue ; elle reçut néanmoins une blessure à l'épaule. Enfin, moitié en nageant, moitié dans des petits bateaux qui vinrent à sa rencontre, elle gagna le lac Lucrin et sa maison de campagne.

Là, réfléchissant que c'était pour la faire périr qu'on l'avait invitée à venir par des lettres perfides et qu'on l'avait accablée de caresses, elle crut que le seul moyen de détourner le péril était d'attribuer l'événement au hasard. Elle envoie Agérinus, l'un de ses affranchis, auprès de Néron pour lui dire que, par la bonté des dieux et par l'heureuse destinée de son fils, elle venait d'échapper à un grand malheur; mais, quelque effrayé qu'il fût lui-même du danger qu'avait

couru sa mère, elle le priait de ne point aller la voir pendant quelques jours, ayant besoin de repos. Affectant alors une grande sécurité, elle fait panser sa blessure et use de quelques remèdes. Elle fait aussi chercher le testament d'Acerronia et dresser l'inventaire de ses biens : sur ce point seul elle ne dissimula pas ses inquiétudes.

Néron attendait avec impatience la nouvelle du succès de son entreprise. Il apprend que sa mère s'est sauvée, blessée légèrement, et n'a couru que le danger qu'il fallait pour connaître l'auteur du crime. Plein d'effroi, il la voit, animée par la vengeance, armer les esclaves, exciter les soldats, ou lui reprocher devant le sénat son naufrage, sa blessure et le meurtre de ses amis. Il se croit perdu si Burrhus et Sénèque, qu'il appelle à son secours, ne lui trouvent quelque ressource. On ne sait s'ils étaient instruits du complot; tous les deux se turent long-temps, soit pour ne pas faire de remontrances inutiles, soit qu'ils fussent frappés de la gravité des circonstances, voyant la perte de Néron assurée s'il ne prévenait sa mère. Enfin Sénèque, le plus hardi, regarde Burrhus, et lui demande s'il ne convient pas d'ordonner aux soldats de tuer Agrippine. Burrhus

lui fait observer que les prétoriens étaient trop attachés à la famille des Césars et à la mémoire de Germanicus pour oser rien entreprendre contre la fille de ce dernier, et ajoute que c'est à Anicétus à s'acquitter de sa promesse. Celui-ci, sans balancer, demande à achever son ouvrage. A ces mots Néron dit avec transport : « Je commence de ce jour à régner, et je suis » redevable d'un si grand bien à un affranchi. » Qu'Anicétus aille donc promptement, et qu'il » prenne avec lui des hommes décidés à lui » obéir. » L'affranchi ayant appris qu'Agérinus était venu de la part d'Agrippine veut que son arrivée puisse lui servir de prétexte pour justifier son crime. Tandis que cet envoyé parlait, il lui jeta une épée entre les jambes et le fit mettre aux fers, afin qu'on pût croire qu'Agrippine l'avait envoyé pour assassiner l'empereur son fils, et que, voyant son complot découvert, elle s'était donné la mort.

Cependant le bruit du danger qu'Agrippine venait de courir se répand partout. On se porte en foule vers le rivage. Les uns montent sur la jetée, d'autres entrent dans des barques, et ceux qui ne peuvent s'en procurer s'avancent dans la mer autant qu'il leur est possible. Des vœux et des gémissements se font entendre de

toutes parts, on se fait réciproquement cent questions, on répand cent bruits différents; mais dès qu'on apprend qu'Agrippine est sauvée, la joie éclate sur tous les visages.

Anicétus, à la tête d'une troupe armée et menaçante, disperse cette multitude. Il fait environner la maison, enfonce la porte, et se saisit des esclaves qu'il rencontre jusqu'à l'entrée de la chambre d'Agrippine. Cette princesse, inquiète de ne voir arriver personne de la part de son fils, pas même Agérinus, est effrayée par le bruit qui se fait dans toute la maison. Délaissée de tout le monde, et au moment où elle disait à la seule suivante qui était restée dans sa chambre, *Quoi! tu m'abandonnes aussi?* elle aperçoit Anicétus, suivi d'Herculéus, commandant de galère, et d'Oloaritus, centurion de la flotte. S'adressant au premier, elle lui dit: *Si l'empereur t'a envoyé pour me voir, tu peux lui annoncer que je me trouve soulagée; mais si tu viens pour un parricide, je ne crois pas que mon fils te l'ait ordonné.* Les assassins entourent son lit; Herculéus le premier lui assène un coup de bâton sur la tête, et au moment où le centurion tirait son épée, *Frappe*, s'écria-t-elle en lui présentant son ventre. Elle mourut percée de plusieurs coups. Tous les auteurs s'accordent sur ces faits; quelques uns ajoutent

que Néron voulut voir le cadavre de sa mère, et qu'il en loua la beauté; mais d'autres nient cette circonstance.

Telle fut la fin tragique d'Agrippine. Plusieurs années auparavant, elle avait appris sans s'émouvoir le sort qui lui était réservé. Les devins qu'elle avait consultés sur Néron ayant répondu, Il régnera et tuera sa mère, *Qu'il me tue,* s'écria-t-elle, *pourvu qu'il règne*[1] !

Caractère de Néron. Néron avait succédé à Claude en l'an 54. Il commença son règne d'une manière digne de l'élève de Burrhus et de Sénèque. Sage et modeste, juste et libéral, affable, et surtout sensible à la pitié, ses sujets le regardaient comme un présent du ciel. Mais ce même Néron, qui regrettait de savoir écrire lorsqu'il fallait signer une sentence de mort, devint tout à coup une bête féroce altérée de sang. Il fit assassiner ses précepteurs, ses maîtresses, sa femme, sa mère, des milliers de citoyens, et mit le feu aux quatre coins de Rome pour se faire une idée de l'incendie de Troie. Coupable enfin de tous les genres d'extravagance, de débauche, de crimes et d'infamies, il devint son propre bourreau à l'âge de 32 ans, et

[1] Tacit., *Ann.* lib. xiv.

purgea la terre du plus exécrable monstre que l'enfer eût vomi.

Baies au cinquième siècle. Baies était encore un séjour agréable au cinquième siècle de notre ère. Le roi Athalaric en fait une description charmante dans une lettre à Princiscrinius[1]. Depuis cette époque, il est arrivé de grands changements à Baies.

Les Lombards et les Sarrasins achèvent sa ruine. Les Lombards et les Sarrasins ont réuni leur rage aux convulsions de la nature et à l'action plus lente du temps pour faire disparaître ou du moins pour dégrader les plus beaux édifices; et des siècles d'ignorance n'ont que trop favorisé le succès funeste de leurs efforts combinés. S'il reste encore des ruines assez belles pour nous donner une idée de ce que nous avons à regretter, c'est que les Romains bâtissaient pour l'éternité, et que la solidité de leurs constructions a quelquefois lassé les plus impitoyables des barbares.

Ruines les plus remarquables de Baies. Les ruines les plus remarquables que l'on voit à Baies sont connues sous les noms de temples de *Vénus Génitrix*, de *Mercure* et de *Diane*; il est

[1] Athalaricus rex, in epistola ad Princis. quæ apud Cassiodorum est. *Variar.* VIII, epist. 6.

A. G.

Lith. de Langlumé r. de l'Abbaye N. 4

Temple de Mercure à Baies






NAPOLI

G

Lith. de Langlumé

Temple de Vénus à Baies.



[illegible]



probable que ces trois édifices étaient des thermes publics.

Temple de Vénus Génitrix. Ce prétendu temple est un vaste octogone dont la voûte est tombée. Les petites pièces attenantes que l'on voit encore étaient certainement des bains, et l'octogone était la piscine, dans laquelle on pouvait nager commodément.

Temple de Mercure. Le temple de Mercure était encore plus évidemment un bâtiment destiné pour les bains. On voit d'abord une cour où l'on prenait les exercices du corps. Tout autour régnait probablement une espèce de corridor qu'on appelait *schola*, où ceux qui arrivaient attendaient leur tour pour entrer au bain. On entre ensuite dans une belle pièce oblongue et voûtée, qui était apparemment l'*apodyterium* ou garde-robe [1], pour passer dans la piscine [2], qui

[1] C'était le lieu où l'on déposait les vêtements.

[2] La piscine, *piscina*, était destinée aux bains ordinaires. On s'y baignait en commun; et lorsque le bassin était assez vaste pour pouvoir y nager, on l'appelait *piscina natatilis*. A côté de la piscine était le *baptisterium*, où l'on se lavait après le bain, et où l'on se faisait nettoyer la peau avec l'instrument appelé *strigil*. Cette opération terminée, l'on se faisait frotter d'huile par des esclaves nommés *aliptæ* ou *unctuarii*. Il y avait aussi des dépilateurs, *alipili*.

est une vaste rotonde dont la voûte est entière et rappelle celle du Panthéon de Rome ; on y voit encore un tuyau par lequel on faisait entrer l'eau. Ces deux pièces sont assez bien conservées ; mais celles attenantes à la grande piscine, ou qui donnaient sur l'avant-cour, sont comblées et presque entièrement ruinées. On les nommait en général *balnearia ;* cependant chacune était destinée à un usage particulier. Dans tous les grands thermes, on avait des établissements pour les bains froids et pour les bains chauds [1] ; ces derniers étaient les plus vastes et les plus fréquentés.

Temple de Diane. Le temple de Diane était aussi un édifice destiné aux bains. Il ne reste que la moitié de la grande piscine et à peu près autant de la voûte. Cette belle pièce était circu-

[1] Trois salles étaient destinées pour les bains chauds : la salle du bain d'eau chaude, *calidæ lavationis;* l'étuve sèche, *calidarium* ou *laconicum ;* l'étuve humide, *tepidarium.* Elles étaient au dessus d'un four voûté, nommé *hypocaustum,* qui était chauffé par des esclaves appelés *fornacatores.* Le *tepidarium* contenait plusieurs vases pleins d'eau, placés sur la voûte très chaude de l'*hypocaustum.* En sortant du bain chaud, l'on se rendait dans le *frigidarium,* où l'on respirait un air frais et l'on faisait essuyer la sueur. On se plongeait ensuite dans la *piscina natatilis,* etc. Il y avait une pareille piscine dans les bains de Cicéron.



6

Lith. de Langlume

Temple de Diane à Baies.



laire ; l'on y voit encore les niches où les artistes exposaient leurs tableaux et leurs statues à la vue du public, selon l'usage de ces temps.

On admire l'ouvrage réticulaire de ces trois édifices, qui d'ailleurs, par leurs proportions et leur beauté, annoncent qu'ils datent d'un siècle où la pureté du goût n'avait pas encore commencé à se corrompre. Ils sont bâtis en briques, ainsi que presque tous les édifices des Romains dans le voisinage de Naples, quoique le pays abonde en pierres ; d'où l'on peut conclure que les Romains regardaient la brique comme plus solide que la pierre. Quant au système réticulaire, il semble devoir être moins durable que l'ouvrage horizontal; mais cette manière de bâtir leur paraissait sans doute plus agréable à l'œil.

La Camera oscura. On voit encore à Baies une chambre qui devait faire partie d'une ancienne maison. Elle est voûtée et contient quelques ornements en stuc. Les habitants du pays l'ont convertie en cave, et l'appellent *la Camera oscura.*

Sur les flancs de la colline qui resserre Baies vers la mer, il y a plusieurs pièces de bains, dont quelques unes sont très bien conservées. Elles sont pour la plupart ornées de stuc et entourées de siéges en pierre.

Observations sur les bains des Romains. L'u-

sage des bains est fort ancien parmi les Orientaux. Les Grecs connaissaient les bains chauds dès le temps d'Homère, comme il paraît par plusieurs passages de l'Odyssée. Si l'on en croit Pline, les Romains ne les connurent que du temps de Pompée; et c'est Mécène qui fit bâtir le premier bain public[1]. L'usage du bain, qu'on n'avait introduit d'abord que pour la propreté ou pour la santé, devint bientôt un objet de volupté et de luxe. Agrippa en fit construire cent soixante-dix dans l'année de son édilité. A son exemple, Néron, Vespasien, Titus, Domitien, Sévère, Gordien, Aurélien, Dioclétien, Caracalla, et presque tous les empereurs qui cherchèrent à se rendre agréables au peuple, firent bâtir des étuves et des bains avec le marbre le plus précieux, et dans les règles de la plus belle architecture; ils prenaient plaisir à venir s'y baigner avec le peuple. On prétend que le nombre de ces édifices, dans Rome, s'est élevé jusqu'à huit cents.

Il y avait des bains pour les hommes, et d'autres pour les femmes, du moins chez les Romains, qui sur ce point avaient plus consulté les bienséances que les Lacédémoniens, chez qui

[1] Dion, *Vie d'Auguste.*

les deux sexes se baignaient ensemble. On prenait le bain avant le souper; cependant les voluptueux se baignaient à la suite de ce repas. En sortant de l'eau, on se faisait frotter par des valets, avec des huiles ou des onguents parfumés. Il était permis aux valets des bains de chanter, mais il n'était point honnête à ceux qui se baignaient d'en faire autant. Aussi Théophraste, voulant faire la peinture de l'homme grossier, le représente chantant dans le bain.

La principale règle des bains était de ne les ouvrir qu'à deux ou trois heures après midi, et de les fermer après le soleil couché[1]. Alexandre Sévère permit pourtant qu'on les tînt ouverts la nuit dans les grandes chaleurs de l'été, et ajouta même la libéralité à la complaisance, en fournissant l'huile qui brûlait dans les lampes.

L'heure de l'ouverture des bains était annoncée au son d'une espèce de cloche. Le prix d'entrée était très modique, ne montant qu'à la quatrième partie d'un *as*, ou à peu près un liard. Le bain gratuit était au nombre des largesses que les empereurs faisaient au peuple.

Tout s'y passait avec décence. Les bains des femmes étant entièrement séparés de ceux des

[1] *Encyclopédie*, Bain.

hommes, l'on eût regardé comme un crime de passer dans le bain à l'usage d'un autre sexe que le sien. La pudeur y régnait avec tant de scrupule, que les enfants pubères ne se baignaient jamais avec leurs pères, ni les gendres avec leurs beaux-pères. Les édiles les plus distingués ne dédaignaient pas d'inspecter eux-mêmes les bains publics[1]. Il est inutile d'ajouter que les gens qui servaient dans chaque bain appartenaient aux personnes pour lesquelles le bain était destiné.

Cependant lorsque le luxe et la mollesse eurent banni la modestie et que la débauche en eut pris la place, les bains n'en furent pas exempts ; les femmes s'y mêlèrent avec les hommes sans aucune distinction ; plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe n'y allaient même que pour satisfaire leur libertinage. Ils y menaient les esclaves ou servantes, sous prétexte de garder les habits; et les maîtres des bains rivalisèrent entre eux à qui en aurait de plus belles, pour attirer un plus grand nombre de chalands.

Tout ce que les magistrats purent faire dans les commencements, ce fut de défendre à toutes personnes de se servir de femmes ou de filles

[1] Senec., epist. LXXXVI.

pour garder les habits, sous peine d'être noté d'infamie. Par la suite l'empereur Adrien défendit absolument ce mélange d'hommes et de femmes par une loi rigoureuse. Enfin, Marc-Aurèle et Alexandre-Sévère confirmèrent cette même loi; et sous leur règne les bains des deux sexes furent encore une fois séparés, et la décence y fut rétablie.

État actuel de Baies. Baies est aujourd'hui un pays désert, surtout pendant l'été, à cause du mauvais air qui y règne. La garnison du château, bien qu'il soit situé sur une hauteur, en éprouve les pernicieux effets. Tout le voisinage de Misène, de Cumes et de Pouzzoles, est sujet aux fièvres intermittentes, que l'on peut attribuer aux eaux stagnantes de la mer Morte, du Fusaro, de l'Averne, du Lucrin, et surtout de l'Agnano, où le chanvre que l'on fait rouir produit une puanteur et une infection très grandes. On doit aussi compter pour quelque chose les mofettes, qui exhalent dans toute cette contrée volcanique des émanations délétères.

Cicéron écrit à Dolabella : « Je suis bien aise » d'apprendre que Baies te soit devenu salutaire. » C'est sans doute par égard pour toi qu'il a » changé de nature; et je ne m'en étonne pas,

»car le ciel et la terre doivent concourir à ton »bonheur[1]. »

Je ne connais aucun autre passage dans les anciens auteurs qui fasse soupçonner l'existence d'un mauvais air à Baies, tandis que l'on pourrait en citer un très grand nombre qui feraient croire le contraire. Si l'on voulait s'en rapporter au dire de l'orateur romain, il faudrait pourtant convenir que l'air de Baies n'était pas si insalubre de son temps qu'il l'est de nos jours. Ce pays, presque désert aujourd'hui, était alors très peuplé; la mer entrait dans la mer Morte, et l'air d'Agnano n'était pas empoisonné par le rouissage du chanvre. Jules César et surtout Auguste concoururent encore à le rendre plus sain, en faisant entrer la mer dans le Lucrin et dans l'Averne[2], et en faisant couper les forêts qui entouraient ces lacs. Actuellement l'air y est bon en hiver seulement, et pendant cette saison il se fait quelque commerce à Baies. J'y ai vu des vaisseaux génois, hollandais et danois, qui ve-

[1] Cic., *Fam.*, lib. IX, epist. XII.

[2] Suétone s'exprime ainsi : « Portum Julium apud Bajas Augustum perfecisse cum immisso in Lucrinum et Avernum lacum mari, stationem classi paravit. » *In Aug.* — Voyez, pour ce qui regarde Jules César, Virgile, *Georg.*, liv. II, vers 161 et suiv.

naient chercher les vins du pays, dont il se fait un débit considérable à Gênes. Ces vins résistent mieux au trajet de la mer que tous les autres des environs de Naples.

Palais de Néron. De Baies au lac Lucrin, la mer est bordée par des collines irrégulières et couvertes d'anciennes ruines. L'on remarque d'abord celles que l'on désigne sous le nom de palais de Néron. La beauté du lieu engagea sans doute cet empereur à y bâtir cet édifice; et si l'on en juge par les restes qui sont dans la mer, et par ceux qui couvrent la surface de la colline, ce palais devait être d'une étendue immense.

Source d'eau bouillante. Dans l'intérieur de cette colline, au niveau de la mer, il existe une source d'eau bouillante. L'on s'y rend par des galeries étroites, obscures, glissantes, et toujours pleines de fumée et d'une vapeur dont la chaleur est presque insupportable; c'est un vrai foyer de volcan. Cependant les habitants de ces contrées y descendent pour quelques pièces d'argent, et en rapportent, au bout de quelques minutes, de l'eau presque bouillante et des œufs qu'ils ont fait durcir dans la source. Ils se déshabillent pour entreprendre ce voyage; mais à leur retour ils paraissent presque suffoqués, et sont

tout mouillés par la vapeur et par une forte transpiration.

Bains de vapeurs. On vient prendre dans ces lieux des bains de vapeurs dans deux galeries creusées dans le tuf dont est formée la colline. Cet établissement est connu sous le nom d'*étuves de Tritoli*, ou de *bains de Néron*. Les malades y sont fort mal à leur aise, et l'on n'a rien fait pour modérer l'action de la vapeur, ou pour en diriger l'emploi, dans le cas où ils ne devraient en recevoir l'impression que sur quelques parties du corps seulement. Un étranger qui visite ces lieux ne peut s'empêcher d'être saisi d'étonnement, en voyant l'abandon dans lequel on laisse un établissement sanitaire d'une si haute importance, et pour lequel la nature fait les principaux frais. Ayant demandé à l'un des directeurs quelle pouvait être la cause de cette négligence, il se contenta de me répondre que ces bains étaient anciennement très célèbres et très beaux, qu'ils étaient ornés d'inscriptions grecques et de statues représentant les différentes maladies qu'ils guérissaient ou qu'ils soulageaient[1]. Leur réputation, ajoutait-il, était si

[1] Il aurait pu me répondre, et peut-être avec plus de raison, que les sources d'eau chaude sont si abondantes et si multipliées aux environs de Naples, de Misène et surtout

grande et contrariait si fort l'intérêt des médecins, que trois élèves de la fameuse école de Salerne s'y rendirent une nuit et eurent le temps d'effacer les inscriptions et de briser les statues. Cependant ils ne retirèrent aucun avantage de leur méchanceté, et périrent, dit-on, dans une tempête qui les surprit en retournant à Salerne. Cette anecdote, qui n'a peut-être aucun fondement, est racontée aussi par Parrino, dans son ouvrage intitulé *Théâtre des vice-rois.*

Au bas de la colline, vers le lac Lucrin, il y a deux bains anciens d'un bon goût et ornés de stuc. Ces ruines offrent encore plus d'une leçon aux architectes, non par leur décoration qui a disparu, mais par leur plan, la coupe de leurs voûtes, le choix et la connexion de leurs matériaux.

Il est démontré aux géologues que ces collines sont les produits des feux souterrains qui ont anciennement changé la face de ces lieux. Leur action n'a pas encore entièrement cessé, puisque, dans quelques endroits, le sable, même sous l'eau de la mer, a une très forte chaleur.

Descente d'Ulysse aux enfers. C'est dans ces

à l'île d'Ischia, que l'établissement mieux dirigé ne serait pas plus fréquenté pour cela par un peuple aussi nonchalant et aussi facile à contenter que le peuple napolitain.

lieux qu'Homère suppose qu'Ulysse fut envoyé par Circé pour descendre aux enfers. Strabon dit que les anciens avaient placé la nécromancie d'Homère près du lac d'Averne. En effet, ce lieu répond à la description que ce poëte en fait. Ulysse y arrive de l'île de Circé, dans un jour, avec un vent du nord; et cette île était celle de Pontia, vis-à-vis du promontoire de Circé, dans le voisinage de Terracine. Il avait passé un an avec cette magicienne, et à son départ elle lui parla en ces termes : « Fils de Laërte, ne vous » mettez pas en peine de conduire votre navire; » dressez votre mât, déployez vos voiles, et de- » meurez en repos, les souffles seuls de Borée » vous conduiront. Après avoir traversé l'Océan, » vous trouverez une plage commode, et le bois » de Proserpine qui ne renferme que des arbres » stériles, tels que le peuplier et le saule. Abor- » dez à cette plage, et de là rendez-vous au palais » ténébreux de Pluton, à l'endroit où l'Achéron » reçoit dans son lit le Pyriphlégéthon, et le Cocyte » qui est un écoulement des eaux du Styx. Avan- » cez jusqu'au rocher situé au confluent de ces » deux fleuves, qui se précipitent en cet endroit » avec tant de fracas. Là, creusez une fosse, etc. »

Homère n'aurait jamais pu choisir un local plus convenable pour y placer le Pyriphlégéthon,

qui était une rivière infernale d'eau bouillante ou de feu [1]. Cet endroit, comme on le verra bientôt, est situé entre l'Achéron et le Cocyte; et d'ailleurs, depuis un temps immémorial, Proserpine et les dieux infernaux ont été adorés dans les environs de l'Averne. Il est néanmoins incertain si les fables d'Homère ont consacré ces lieux, ou si le poëte n'a fait que suivre les superstitions déjà établies [2]. Quoi qu'il en soit, l'O-

[1] D'après Hésiode, le *Tartare* était le gouffre dans lequel allaient s'engloutir tous les fleuves pour en sortir de nouveau. Quatre fleuves faisaient le tour de la terre : l'*Océan*, qui en bordait les extrémités; l'*Achéron*, dont le courant marchait en sens contraire et allait se perdre dans le marais d'Achérusa; le *Pyriphlégéthon*, qui sortait d'un marais de feu, courait entre les deux précédents, et après différents tours, dans lesquels il embrassait le marais d'Achérusa, se précipitait dans le Tartare ; enfin le *Cocyte*, qui entrait dans le marais du Styx, en sortait ensuite, faisait plusieurs détours, embrassait le marais d'Achérusa et s'engouffrait dans le Tartare. *Théogon.*, 740 et suiv., 807 et suiv.

[2] Il est probable que les Grecs, anciens habitants de cette contrée, appliquèrent à ces différents lieux les noms de leur mythologie. Ils donnèrent à une colline agréable et isolée qui domine le port de Misène le nom de *Champs Élysées*, celui de *Cocyte* à l'étang marécageux qui est au fond du même port, celui d'*Achéron* au lac dit aujourd'hui *Fusaro*, celui d'*Averne* au lac qui porte

dyssée donne à ce pays et en reçoit un intérêt de plus. En le parcourant l'ouvrage d'Homère à la main, on se trouve avec plaisir sur le théâtre d'une des principales scènes des voyages d'Ulysse.

On croit voir sur les bords du Pyriphlégéthon le prudent fils de Laërte entouré des ombres d'Achille et de tous les héros qui périrent devant Troie; on croit entendre ses questions et leurs réponses, on assiste à leurs entretiens intéressants. Le devin Tirésias lui dévoile les secrets de l'avenir, quand, tout à coup, il voit arriver l'ombre de sa mère qu'il avait laissée pleine de vie à son départ pour Troie. En la voyant, il s'attendrit et fond en larmes; elle le reconnaît bientôt après. Que leur entrevue est touchante et sublime! Elle lui parle de sa femme, de son fils, de son père, et lui raconte tout ce qui se passe à Ithaque. Ulysse veut embrasser cette ombre cherie; trois fois il se jette sur elle, et trois fois, semblable à une vapeur, elle se dérobe à ses embrassements. « Ma mère, lui dit-il, pourquoi » vous refusez-vous au désir extrême que j'ai de » vous embrasser? pourquoi ne voulez-vous pas » que, réunis tous deux par nos embrassements, » nous mêlions ensemble nos larmes, et que nous

encore le même nom. Breislak, *Voyages physiques et lithologiques dans la Campanie.*

» nous rassasions de regrets et de deuil! La cruelle » Proserpine, au lieu de cette chère ombre, ne » m'aurait-elle présenté qu'un vain fantôme, » afin que, privé de cette consolation, je trouve » dans mes malheurs encore plus d'amertume[1]? »

On sait que la fabuleuse antiquité a fait aussi voyager aux enfers Hercule, Orphée, Thésée, et que Virgile, à l'imitation d'Homère, fait descendre Énée dans le royaume de Pluton par un antre voisin du lac d'Averne. Ces fictions, qui faisaient partie des superstitions du paganisme, ont laissé des traces parmi les habitants de la Campanie. On croyait encore dans ce pays, à une époque assez rapprochée de nous, que le Christ, après sa mort, était revenu des enfers par ces mêmes lieux; et cette croyance y était tellement établie, que le Mont-Neuf, dont nous aurons occasion de parler plus bas, était généralement connu sous le nom de *Montagne du Christ*[2]. Quelques anciens poëtes partageaient cette opinion. Alcadmus, parlant des bains de Pouzzole, dit :

Est locus, effregit quo portas Christus Averni,
Et sanctos traxit lucidus inde patres.

[1] Homère, *Odyss.*, liv. x et xi.

[2] Voyez l'*Itinerarium Italiæ* du P. André Schott, de la compagnie de Jésus, lib. iii, *Lac. Avernus.*

Un certain Eustatius s'exprime de la même manière :

> Est locus australis, quo portam Christus Averni
> Fregit, et eduxit mortuus inde suos.

Dans les derniers siècles, un vice-roi fit pratiquer vers la mer une galerie qui suivait le côté des collines, pour faciliter la communication entre Baies et Pouzzole; mais ce passage est si étroit que les voitures et les chariots sont forcés de faire l'ancien détour par Cumes.

Lac du Fusaro. A un demi-mille et à l'occident de Baies, l'on trouve le lac du *Fusaro*, connu aussi sous le nom de lac *Coluccio.* Son aspect triste a peut-être engagé les anciens poëtes à lui donner le nom d'*Achéron*, ou, si l'on veut, de marais d'Achérusa, qui, comme nous l'avons dit plus haut, était formé de ce fleuve. Ce lac est souvent couvert d'oiseaux aquatiques ; il abonde en poissons, et ses huîtres sont très renommées. Le roi de Naples y a une petite maison de plaisance, où il se rend de temps en temps pour jouir du plaisir de la chasse et de la pêche.

Maison de Servilius Vatia. Auprès de ce lac était située la maison de campagne de Servilius Vatia, l'un des plus riches sénateurs de Rome du temps de Tibère. Voyant que les amis de ce ty-

ran n'étaient pas plus à l'abri de ses perfidies que ses ennemis, Vatia se retira à sa maison de campagne, et eut l'adresse de s'en faire oublier. Les nombreuses victimes que Tibère immolait tous les jours à sa rage faisaient dire aux Romains : *Il n'y a que Vatia seul qui sache conserver sa vie.* Une résolution ferme et inébranlable est si remarquable qu'elle se fait même admirer dans l'inertie. Ainsi ce sénateur trouva dans sa constante retraite une sécurité à laquelle il n'aurait pu aspirer dans le tumulte de Rome, exposé aux regards du tyran. Le rivage faisait un contour entre Cumes et la maison de Vatia; il n'y avait qu'un chemin étroit entre la mer et le lac. Cette maison attirait l'attention des curieux par deux grottes d'un grand travail et qui avaient la forme de deux vastes vestibules. L'une ne voyait jamais le soleil, et l'autre recevait toute sa chaleur jusqu'à son coucher. Son bosquet de platanes était partagé par un grand canal poissonneux, qui, comme l'Euripe [1], permettait aux eaux de la mer d'entrer dans le lac Achéron. La muraille qui entourait le bosquet

[1] Bras de mer entre l'Aulide et l'île de Négrepont. A Rome on donnait le nom d'Euripe au grand réservoir d'eau creusé près du cirque pour y représenter le combat naval.

s'étendait jusqu'à Baies, et par ce moyen on jouissait dans cette maison de toutes les commodités de la ville sans en avoir les inconvénients [1]. On admire encore les ruines informes de la maison de Vatia.

Cumes. Le lieu où fut bâtie cette ville était un ancien cratère de volcan. Diodore de Sicile nous a transmis quelques notions des éruptions du volcan de Cumes, en parlant du voyage d'Hercule; il dit qu'il arriva aux champs de Cumes, appelés *Phlégréens* parce que sa colline avait autrefois vomi du feu, comme l'Etna, et conservait encore les traces de son antique éruption [2]. On voit sur la surface de la colline opposée à la mer un grand courant d'une lave grise; et l'on a des raisons pour croire qu'autrefois la mer s'étendait jusqu'à la surface antérieure de cette lave.

La ville de Cumes était située au nord de l'Achéron, dans le pays anciennement habité par les Osques ou Opiciens. On la regarde comme une des plus anciennes villes d'Italie, ayant été fondée, suivant Pellegrino, il y a plus de deux mille huit cents ans, ou environ cent quarante ans après la prise de Troie. Presque tous les anciens auteurs disent qu'elle fut bâtie par une co-

[1] Senec., epist. LV.

[2] Lib. IV.

lonie venue de l'île d'Eubée, aujourd'hui Négrepont, dont Chalcis, Cumes et Érythrée étaient les trois villes principales. On lit dans Servius que les Chalcidiens abandonnèrent la capitale de l'Eubée pour aller chercher de nouvelles habitations. Non loin de Baies ils trouvèrent un rivage désert, où la rencontre d'une femme enceinte les détermina à bâtir une ville, cette rencontre leur présageant l'heureuse population de la nouvelle république. Cumes devint bientôt une ville florissante. Une de ses colonies fonda la ville de Parthénope, aujourd'hui Naples.

C'est à Cumes que se retira Tarquin le superbe après avoir été chassé de Rome. L'avidité qu'il avait de régner lui fit assassiner son beau-père. Ce crime le plaça sur le trône, mais l'attentat de son fils sur Lucrèce l'en précipita. Après avoir tout essayé, sans succès, pour y remonter, errant et vagabond, il parvint enfin à trouver un asile chez Aristodème, prince de Cumes, et y termina sa carrière à l'âge de 90 ans.

L'asile accordé à Tarquin donna de l'ombrage aux Romains, qui furent par la suite très irrités lorsqu'ils apprirent, dit Tite-Live, que les Cuméens, à l'instigation de ce roi proscrit, avaient non seulement refusé aux ambassadeurs de Rome la permission d'acheter du blé chez eux, mais

leur avaient même pris l'argent qu'ils avaient apporté pour cet effet.

Environ cinq siècles avant J.-C., les habitants de Cumes furent forcés de se défendre contre les Étrusques, les Umbriens et les Dauniens, qui les attaquèrent, non par haine, mais uniquement à cause de leur prospérité. Leur ville était alors la plus célèbre de l'Italie par ses richesses, son pouvoir et beaucoup d'autres avantages. Ils avaient un territoire très fertile et un port commode aux environs de Misène.

Dans une de leurs guerres contre les Étrusques, ils firent demander des secours à Hiéron, roi de Syracuse. Ce prince leur envoya une flotte pour renforcer celle qu'ils avaient, et avec ce secours ils remportèrent une victoire éclatante sur leurs ennemis.

Les Cuméens, libres et heureux dans le commencement, devinrent, par la suite, la conquête des Campaniens (habitants de Capoue), qui les traitèrent fort mal et abusèrent de leurs femmes. Cependant ils conservèrent encore des vestiges nombreux de leur origine grecque, soit dans les pratiques de la religion, soit dans d'autres institutions. Cet événement eut lieu l'an 335 de Rome. Environ quatre-vingts ans après, Cumes tomba avec Capoue sous la puissance des Romains, et

resta toujours fidèle à ses nouveaux maîtres, qui la reçurent au nombre des villes municipales.

Lorsqu'Annibal passa l'hiver dans la Campanie, Capoue lui ouvrit ses portes, et se laissa séduire par l'espoir de devenir la capitale de l'Italie après la destruction de Rome. Mais les délices de la Campanie amollirent le courage des Carthaginois, sauvèrent Rome, et amenèrent ensuite la vengeance la plus cruelle sur les malheureux habitants de Capoue.

Dans ces circonstances, Cumes se conduisit bien différemment. Sa fidélité fut inébranlable; elle résista à tous les efforts d'Annibal, qui en désirait vivement la possession à cause du port. N'ayant pu réussir à faire cette importante conquête, il dévasta toute cette partie de la Campanie jusqu'à Misène.

A mesure que Baies devint célèbre, Cumes perdit de sa population. Juvénal, qui vécut sous Néron et plusieurs années après, l'appelle Cumes déserte. Elle devait être peu considérable du temps de l'empereur Gallien, puisque ce prince avait eu le projet de la donner au philosophe Plotin pour qu'il essayât d'y réaliser la république de Platon.

Dans le sixième siècle, cette ville était très forte si l'on en croit Agathias. « Cumes en Italie,

»dit-il, est une ville très fortifiée qu'il ne serait »pas facile de réduire. Elle est située sur une »colline escarpée et d'un accès difficile, et paraît »destinée à observer la mer Étrusque. Elle do- »mine tellement le rivage que les flots viennent se »briser à ses pieds. Bâtie sur le sommet de la col- »line, elle est fortifiée par un retranchement, des »tours et des remparts parfaitement construits.»

En 717, c'était un endroit presque dépeuplé, comme on le voit par les lettres de saint Grégoire le grand. Au commencement du neuvième siècle, Cumes subit le joug des Sarrasins, et trois siècles après devint un repaire de voleurs et de pirates qui infestaient tous les environs.

L'évêque d'Aversa, fatigué de leurs déprédations, forma le projet de les détruire. Il se ligua pour cet effet avec Godefroi de Montefrescolo, célèbre capitaine de ce temps-là, et avec les Napolitains, commandés par Pierre de Lettra; ils chassèrent les brigands en 1207, et rasèrent la ville, qui depuis n'a pas été habitée.

Arco felice. Il ne reste de son ancienne grandeur que des vestiges suffisants pour déterminer sa position. La principale ruine est une des portes de la ville, dont l'arc est si beau qu'on l'appelle *Arco felice.* La ville a dû être bien belle, si elle répondait à la grandeur et à la magnificence



G Lith de Langlumé

Arco felice à Cumes

de cette porte. On y passe en allant de Pouzzole à Baies, et la partie du chemin qui traverse l'enceinte de Cumes est une ancienne rue, pavée, comme celles de Pompeïa, de grandes dalles un peu plus larges et beaucoup plus épaisses que celles dont on s'est servi dans les siècles postérieurs, et qui sont encore en usage.

On voit aussi dans ces lieux les ruines d'une autre porte de la ville, quelques anciens tombeaux, et un enfoncement qui paraît être la place d'un amphithéâtre.

Temple du Géant. Il y a de plus les restes d'un ancien temple, auquel on a donné le nom de temple du Géant, à cause d'une belle tête colossale que l'on y trouva le siècle passé, et que l'on croit être une tête de Jupiter. Elle est placée sur une statue proportionnée, mais d'un très mauvais goût, que l'on voit près du palais du roi à Naples, et que l'on connaît sous le nom de *Gigante di Palazzo.*

Ruines au sommet du monticule de Cumes. Il est à présumer que les ruines peu considérables que l'on trouve sur le sommet du monticule de Cumes sont les restes du fameux temple d'Apollon dont parle Virgile. « Dédale, voulant se dérober à la vengeance de Minos, fabriqua des ailes, » et, s'ouvrant une route nouvelle, osa se confier

» à l'air. Il vola vers les froides contrées du septen-» trion, et s'arrêta sur les rochers de Cumes. Des-» cendu sur ces bords, il te consacra ses ailes, di-» vin Apollon, et t'éleva un superbe temple. Sur » la porte de cet édifice, il avait représenté le » meurtre d'Androgée, et les sept jeunes garçons » que, pour l'expiation de ce crime, les Athé-» niens, hélas! étaient forcés tous les ans de li-» vrer au Minotaure. On y voyait l'urne fatale » d'où sortaient leurs noms tirés au sort. Vis-à-vis » s'élevait au dessus des flots l'île de Crète. Là » était Pasiphaé, brûlant pour un taureau, et le » monstre fruit de son infâme ardeur. On y » voyait aussi les détours du labyrinthe, d'où Dé-» dale, touché de l'amour d'Ariane pour Thésée, » sauva ce prince par un fil qui guida ses pas. O » Icare! si la douleur de ton père l'eût permis, tu » aurais été sans doute le principal objet de ses » travaux. Deux fois il essaya d'exprimer sur l'or » ta funeste aventure, et deux fois le burin tomba » de ses mains paternelles [1]. »

Sibylle de Cumes. Sur une hauteur voisine on trouve les ruines de la forteresse de Cumes, au dessous desquelles il y a des souterrains immenses. C'est vraisemblablement là que Virgile a

[1] Virg., *Æneidos* lib. vi.

placé l'antre de la sibylle Déiphobe, dont il parle au commencement de son VIe livre de l'Énéide. Ovide, Lucain, Martial, Claudien, et beaucoup d'autres auteurs, parlent de cette sibylle; mais ce qu'en dit saint Justin le martyr, qui vivait dans le deuxième siècle, est très curieux : « Les » oracles de l'antique sibylle vous annoncent, par » une certaine inspiration, le vrai culte de Dieu. » Vous pourrez facilement apprendre d'elle les » choses principales qui ont été enseignées par les » prophètes. On dit qu'elle était fille de Bérose, » auteur de l'histoire des Chaldéens ; qu'elle était » sortie de Babylone, et arrivée, je ne sais par » quel événement, dans la Campanie; qu'elle s'y » fixa et rendit ses oracles dans la ville de Cumes, » qui est à six milles de Baies. J'ai vu moi-même, » étant en cette ville, un certain lieu où avait été » construit un vaste édifice d'un seul et même ro- » cher, ouvrage vraiment remarquable par sa gran- » deur et digne d'admiration. Ce fut là qu'elle ren- » dit autrefois ses oracles. Les habitants du pays » me l'ont assuré d'après ce qu'ils avaient appris » de leurs ancêtres. On montre au milieu de ce » temple trois vases faits du même rocher; ils ser- » vaient aux ablutions de la prophétesse. Elle se » revêtait ensuite de l'habit sacré et entrait dans le » sanctuaire, lieu le plus retiré du temple ; là, placée

»sur une élévation ou trône, au milieu de cet »endroit, elle rendait ses oracles. »

Il est probable que ces souterrains étaient des carrières dont on fit une espèce de temple, et que l'on convertit ensuite en chemins couverts pour aller de Cumes à Baies et au lac d'Averne. Cette opinion semble être confirmée par ce passage d'Ovide: «Pendant que la sibylle lui disait »ces choses, dans un chemin couvert, le Troyen »Énée arriva à la ville d'Eubée, sur les rives du »Styx[1].»

On trouve beaucoup de chemins de cette sorte dans les environs de Naples. Les anciens habitants de ce pays les préféraient, parce qu'ils y étaient à l'abri de la pluie et des rayons ardents du soleil. Dans les derniers siècles, ces souterrains devinrent la retraite de voleurs et d'assassins, ce qui obligea les Napolitains d'en combler une grande partie.

Prise de la forteresse de Cumes par Narsès. Lorsque le fameux eunuque Narsès commandait les Romains contre les Goths, la forteresse de Cumes fut prise par le moyen de ces souterrains. Narsès, impatienté de se voir retenu si longtemps au siége d'une si petite ville, parcourut

[1] Ovid., *Metamorph.* lib. xiv.

et examina tous les environs. Une partie des murs reposait sur cette caverne qui avait servi à la sibylle. Il y envoya des ouvriers, et fit faire des excavations dans la partie supérieure de la grotte jusqu'aux fondements des fortifications. Il les fit supporter par des étaies de bois, et lorsque les bases du mur furent à découvert dans toute leur étendue, il entoura les étaies de matières combustibles et y mit le feu. Le bois fut bientôt consumé et les fortifications s'écroulèrent [1].

Tyrannie et mort d'Aristodème. Je ne puis terminer l'article de Cumes sans parler de la révolution qui suivit la victoire éclatante dont j'ai fait mention plus haut, et que les Cuméens remportèrent sur les Étrusques, les Dauniens et autres nations. Aristodème s'étant distingué par dessus tous les autres pendant cette guerre, acquit de l'influence dans le gouvernement, qui alors était aristocratique. Mais ayant trop flatté le peuple, il donna de l'ombrage aux grands, qui résolurent sa perte. Ils crurent lui assurer une mort certaine en lui donnant le commandement de deux mille mauvais soldats qu'ils envoyèrent contre les Tyrrhéniens sur de vieux vaisseaux.

[1] Agathias, *Hist.* lib. I.

Aristodème vit le piége et ne s'en effraya pas ; il part, bat les ennemis, et revient comblé de gloire et de richesses. Sous prétexte de rendre compte de son expédition, il assemble le sénat, et fait égorger tous les sénateurs ; il ouvre ensuite les prisons, se fait une garde des criminels condamnés à mort, et se rend maître de la ville, en disant aux citoyens qu'il vient établir l'égalité entre eux, et qu'il leur apporte la liberté : alors il désarme les bourgeois, ordonne des visites domiciliaires, et fait mettre à mort plusieurs braves citoyens. Après avoir affermi sa tyrannie, il enleva des temples les statues de ceux qu'il avait fait égorger, les fit jeter dans des cloaques et autres lieux immondes, et les remplaça par la sienne. Il s'empara de leurs maisons, de tous leurs biens, pour récompenser ses satellites, surtout ceux qui, après avoir massacré leurs maîtres, poussaient l'insolence jusqu'à forcer les femmes ou les filles de leurs victimes à les épouser. Il voulut aussi exterminer tous les enfants des grands, mais les nouveaux époux de leurs mères le fléchirent, et son ordre barbare ne fut point exécuté. Cependant il les fit sortir de la ville et les fit disperser dans les campagnes pour y garder les troupeaux et s'occuper des autres exercices de la vie rustique. Ainsi ces malheureux enfants, obli-

gés de quitter la maison paternelle, furent élevés à la campagne comme des esclaves, et réduits à la triste nécessité de servir ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leurs pères. Le tyran prit en outre ses mesures pour éteindre dans le cœur des autres citoyens tout sentiment généreux, et pour y réussir il chercha à étouffer tous les germes d'une éducation libérale. Croyant son despotisme bien établi, il fit supporter aux habitants mille outrages et toutes sortes de cruautés. Enfin, dans le temps où il s'y attendait le moins, les fils des citoyens qu'il avait sacrifiés se soulevèrent contre lui, délivrèrent la ville de sa tyrannie, et rétablirent l'ancien gouvernement. Dans cette révolution, le tyran, haï des dieux et des hommes, périt misérablement avec toute sa famille, et reçut le salaire qu'il avait mérité par ses crimes[1].

Lac de Licola. Sur le monticule de Cumes, le pays offre un coup d'œil très agréable, surtout vers le nord. On aperçoit à un mille de distance le lac de *Licola*, que l'on croit être le commencement d'un canal projeté par Néron pour réunir le lac d'Averne avec Ostie. Ce canal devait avoir cent soixante milles de longueur, et sa largeur de-

[1] DENYS D'HALICARNASSE.

vait être telle que deux galères à cinq rangs de rames auraient pu y passer commodément. Néron commença cet ouvrage, et, pour l'achever, il ordonna que tous les prisonniers fussent transférés en Italie, et voulut aussi que tout individu qui serait convaincu de crime ne fût condamné qu'à ce travail[1].

Marais de Linterne. A deux ou trois milles plus au nord, on voit le marais qui prend son nom de l'ancien *Liternum,* ville de la Campanie, et qui est formé principalement par les eaux du Clanio. Ce marais a à peu près une lieue de circonférence et quelques pieds de profondeur. Il était autrefois traversé par la voie de Linterne, branche de la voie Appienne, qui passait entre les marais de Minturne et la ville de Sessa, et continuait jusqu'à Cumes. L'empereur Domitien avait fait construire ce beau chemin; on voit encore les restes des dalles dont il était pavé.

Maison du grand Scipion. C'est à Liternum que se retira, en exil volontaire, le grand Scipion, indigné de l'ingratitude des Romains, dont il avait été l'idole et le défenseur. Agé de dix-sept ans il sauva son père à la bataille du Tésin; il releva le courage des troupes que la république mit sur

[1] Suet., *Vie de Néron.*

pied après la bataille de Cannes; vainquit les ennemis de Rome en Espagne, en Afrique et en Asie, et sut se vaincre lui-même. Malgré son penchant pour les femmes, il ne consulta que la gloire et la vertu, dans le rare exemple de continence qu'il donna à Carthagène, en Espagne. Ses soldats lui avaient amené une jeune personne d'une rare beauté; mais ayant appris qu'elle était sur le point d'être mariée à Allutius, prince des Celtibériens, et que ce prince l'aimait beaucoup, il le fit venir avec les parents de la jeune prisonnière, et le prenant en particulier, il lui dit: « Nous sommes jeunes vous et moi, ce qui fait » que je puis vous parler avec plus de liberté... » Celle que vous devez épouser a été parmi nous » comme elle aurait été dans la maison de son » père et de sa mère; je vous l'ai réservée pour » vous en faire un présent digne de vous et de » moi. » Scipion, pressé par le père et la mère d'accepter la grande somme d'argent qu'ils avaient apportée pour la rançon de leur fille, fit mettre l'argent à ses pieds; puis s'adressant à Allutius, « J'ajoute, dit-il, à la dot que vous de- » vez recevoir de votre beau-père, cette somme, » que je vous prie d'accepter. » Le prince fit graver l'action de Scipion sur un bouclier d'argent et lui en fit présent; ce bouclier, que Scipion

emporta avec lui, périt au passage du Rhône avec une partie du bagage[1].

Malgré les preuves qu'il avait données du plus grand désintéressement, Scipion fut accusé de péculat, par deux tribuns, après la guerre d'Antiochus. Il se défendit d'une manière digne de lui, et dédaigna de s'abaisser à une justification : « Romains, dit-il, à pareil jour j'ai vaincu Anni»bal; venez avec moi au Capitole en rendre grâ»ces aux dieux. »

Retiré à Liternum, il y passait une partie de sa vie à cultiver les lettres avec son ami, le poëte Ennius, qui avait chanté ses victoires. Le reste de son temps était employé à l'agriculture.

Torre di Patria. On appelle l'endroit où était autrefois la maison de Scipion *Torre di Patria,* à cause, dit-on, d'un fragment d'inscription qu'on y trouva et qui contenait le mot *patria.* L'on croit que Scipion mourut dans cette maison, et qu'on lisait dans l'inscription qu'il avait fait mettre sur sa tombe le passage suivant: «Pa»trie ingrate, tu n'auras pas même mes os[2]. »

On ignore néanmoins si Scipion fut enterré à Liternum ou à Rome. Cette incertitude exis-

[1] On sait qu'il fut retrouvé en 1665, et qu'on le voit à Paris au cabinet des antiques de la Bibliothèque royale.

[2] « Ingrata patria, nequidem ossa mea habebis. »

tait déjà du temps de Tite-Live, qui s'exprime à ce sujet de la manière suivante : « Il passa le » reste de ses jours à Liternum, sans aucun désir » de retourner à Rome. Il ordonna, dit-on, » qu'on l'enterrât dans cette campagne et qu'on » y fît son tombeau... On a parlé diversement » et dit beaucoup de choses sur la fin de la » glorieuse vie de Scipion ; mais on n'est pas » d'accord sur l'année, sur le lieu de sa mort, » ni sur celui de sa sépulture. Les uns le font » mourir à Rome, d'autres à Liternum, et ajou» tent qu'il y fut enseveli. On voit son tombeau » dans l'un et l'autre endroit. Car à Liternum » on érigea un tombeau au dessus duquel on » plaça une statue, qui a été renversée par une » tempête, et que j'ai vue moi-même autrefois ; » et à Rome, au dehors de la porte de Capoue, » sur le tombeau des Scipions, il y a trois sta» tues dont deux sont de P. et de L. Scipion, et » la troisième du poëte Ennius[1]. »

Description de la maison de Scipion par Sénèque. Sénèque dit, dans une de ses lettres : « Je vous » écris ceci de la maison de Scipion l'Africain où » je suis. J'ai rendu hommage à ses mânes, et à » un autel que je soupçonne être le tombeau de

[1] Tit. Liv., lib. xxxviii.

» ce grand homme. Son âme est sans doute re-
» tournée au ciel d'où elle était venue. Ce n'est
» pas parce qu'il a commandé des armées que je
» pense ainsi, car le fameux Cambyse en a com-
» mandé aussi et a joui du succès de sa fureur ;
» mais c'est à cause de sa modération, de son
» amour pour la patrie, dont il donna une preuve
» plus admirable lorsqu'il la quitta que lorsqu'il
» la défendit... Cette maison de campagne est
» construite avec des pierres carrées ; les murs
» sont environnés d'arbres ; il y a des tours pro-
» pres à la défendre, élevées d'un côté et de
» l'autre. Une vaste citerne, qui suffirait à une
» armée entière, règne sur toute l'étendue des
» bâtiments et des jardins ; son bain est petit,
» étroit et obscur, suivant l'ancien usage. C'est
» dans ce réduit que ce grand capitaine, la ter-
» reur de Carthage, et à qui Rome doit de n'avoir
» été prise qu'une seule fois, c'est, dis-je, dans
» ce réduit qu'il lavait son corps fatigué des tra-
» vaux de la campagne; car il cultivait la terre, à
» l'imitation des anciens [1]. »

Pline, en parlant de la durée prodigieuse de certains arbres, cite les oliviers plantés à Liternum de la main du premier Scipion, et un

[1] SENEC., epist. LXXXVI.

grand myrte qui est sur une caverne où l'on dit qu'un dragon garde ses mânes[1].

Anecdote sur Scipion, tirée de Valère Maxime. Je terminerai cet épisode intéressant par une anecdote rapportée par Valère Maxime. Elle prouve à quel point Scipion fut honoré dans sa retraite, même par une classe d'hommes que l'on croirait peu susceptibles des impressions de la vertu, et encore moins capables de lui rendre l'hommage et le respect qui lui sont dus.

Pendant la retraite de Scipion dans sa maison de campagne à Liternum, plusieurs chefs de voleurs vinrent le voir. Croyant que leur intention était de lui faire violence, il fit monter ses domestiques sur le toit et se prépara à les repousser. Mais les voleurs ayant compris son intention éloignèrent leurs troupes; puis, quittant leurs armes et s'approchant de la porte, ils dirent à haute voix « qu'ils n'étaient pas venus » pour le molester ou attenter à sa vie, mais pour » admirer sa vertu ; qu'ils désiraient, comme une » faveur du ciel, jouir un instant de la présence » et de la conversation d'un si grand homme, » et qu'il ne devait pas craindre de se montrer. » Ses domestiques lui ayant rapporté ces paroles, il ordonna d'ouvrir les portes et de les laisser

[1] Plin., lib. xvi, cap. 44.

entrer. Alors ils s'inclinèrent sur le seuil de la porte, comme à l'entrée d'un lieu sacré ou d'un temple. Ils saisirent avec empressement la main de Scipion, et, après l'avoir long-temps baisée, ils mirent à l'entrée du vestibule les offrandes qu'on a coutume de faire aux dieux immortels, et, satisfaits d'avoir vu Scipion, ils s'en retournèrent[1].

Plaine du nord-ouest de la Campanie. Si l'on promène ses regards dans la direction nord-ouest, on voit, entre le lac Linterne et l'embouchure du Volturne, la plaine où était anciennement la *Silva Gallinaria*, dont parle Cicéron, et que Strabon décrit. On voit ensuite les coteaux de Falerne, qui produisaient le vin exquis tant chanté par Horace; ils s'étendent jusqu'au pied de la montagne connue autrefois sous le nom de *Mons Massicus*, et dont les vins étaient aussi fort estimés. Horace, qui n'oublie pas d'en faire l'éloge lorsqu'il a l'occasion d'en parler, enseigne aussi la manière de les rendre plus agréables et plus sains[2].

[1] Val. Max., lib. II, cap. 10.

[2] « Exposez, dit-il, le vin massique au grand air, dans un beau temps; non seulement le serein de la nuit le clarifiera, mais il emportera encore cet esprit fumeux qui

Le mont Massique prolonge sa base jusqu'à la mer, et se lie par les montagnes de Sessa à celles de la Rocca-Monfine. Cette suite de montagnes termine la plaine de la Campanie au nord-ouest. En parcourant cette plaine depuis le Garigliano jusqu'à Naples, on rencontre partout des matières volcaniques, dont la plupart paraissent être sorties du volcan de Rocca-Monfine, éteint depuis un temps immémorial. Ce volcan présente, comme le Somma et le Vésuve, un cône tronqué qu'on nomme la montagne de *Cortinelle*, et un cône entier qu'on appelle *Santa Croce*. De ce groupe volcanique partent deux branches de même nature : l'une se dirige vers le sud-ouest, et va jusqu'aux montagnes de Sessa; l'autre court vers le sud, et forme les collines de *Casale*, *Sant Aniello*, *San Donato*, et finit à *Carinola*. Laissant ces objets aux géologues, je jette mes regards sur l'ancienne ville de *Sinuessa*.

Sinuessa, *aujourd'hui Sessa*. Cette ville portait autrefois le nom de *Sinope*, qu'elle avait

attaque les nerfs ; au lieu que si vous le passez dans une chausse de lin, il perdra toute sa qualité : »

Massica si cœlo supponas vina sereno,
Nocturna, si quid crassi est, tenuabitur aura,
Et decedet odor nervis inimicus ; at illa
Integrum perdunt lino vitiata saporem.

Lib. II, sat. IV.

reçu des Grecs ses fondateurs. Pline dit qu'elle était la dernière ville du Latium[1]. L'an 458 de la fondation de Rome, étant devenue colonie romaine, elle prit le nom de ***Sinuessa***, qui par la corruption de la langue fut changé ensuite en celui de Sessa. Cette ville était fréquentée par un grand nombre de voyageurs, à cause de la voie Appienne qui la traversait. Horace, dans son voyage de Rome à Brindes, accompagné de Mécène, y rencontra ses meilleurs amis, Plotius, Varius et Virgile. Il faut voir dans sa satire la narration qu'il fait de leur conversation avec autant d'esprit que de grâce. On admirait, à l'embranchement de la voie Appienne avec celle de Liternum, l'arc de triomphe que Domitien y avait fait construire.

Sinuessa était célèbre par ses eaux thermales. Un grand nombre de valétudinaires allaient y chercher du soulagement à leurs maux; mais dans la suite elle devint un lieu de débauche, où les gens oisifs se réunissaient pour se livrer à leurs plaisirs. C'était sans doute à la liberté excessive qui y régnait, que les dames devaient ce qu'elles avaient la bonté d'attribuer aux eaux; car on voit dans Pline que les eaux de Sinuessa avaient acquis la réputation d'ôter aux

[1] Plin., lib. III, cap. 9.

femmes leur stérilité[1]. Cet écrivain ajoute qu'il y avait près de cette ville une grotte d'où sortait une exhalaison mortelle, de la même nature que celles qu'on observait près de Rome et à la grotte du chien près de Pouzzole.

L'empereur Claude se rendit à Sinuessa pour y rétablir sa santé. Ce tyran faible et imbécile mourut peu de temps après, empoisonné par sa femme; le poison lui fut donné dans un ragoût de champignons[2]. Quelques personnes croient que cet événement eut lieu à Sinuessa ; mais il est plus probable que Claude mourut à Rome.

C'est à Sinuessa que Tigellinus, le détestable favori de Néron, se retira pour cacher sa honte et pour jouir du méprisable fruit de ses extorsions et de ses cruautés. Il y termina son infâme carrière, après s'y être plongé quelque temps dans la plus sale débauche. Tourmenté tous les jours par la crainte de la punition que ses crimes réclamaient, et par des maladies incurables, ce malheureux était encore l'objet de l'exécration pu-

[1] « Sinuessanæ aquæ sterilitatem feminarum et insaniam virorum abolere produntur. » PLIN., lib. IV, cap. 31.

[2] Vilibus ancipites fungi ponentur amicis,
Boletus domino; sed qualem Claudius edit,
Ante illum uxoris, post quem nil amplius edit.
JUVEN., sat. V.

blique; tout le monde étant affligé de voir jouir de la lumière du soleil celui qui en avait privé tant d'honnêtes citoyens et tant d'hommes illustres. Il était à sa maison de plaisance près de Sinuesse, avec des vaisseaux tout prêts à le recevoir, lorsque des émissaires d'Othon lui ordonnèrent de la part de ce prince de se rendre auprès de lui. Tigellinus essaya d'abord de les gagner à force d'argent; mais, ne pouvant réussir, il se coupa la gorge[1].

Monte Circello. Ponza. Palmeria. Du côté de l'ouest, et en promenant les regards le long de la côte, la vue s'étend jusqu'au mont Circé, où finit une des branches que les Apennins jettent vers la mer; les yeux s'arrêtent agréablement sur l'île de Ponza ou Ponthia, dans laquelle on rencontre des blocs prismatiques de lave compacte, entassés horizontalement comme les bûches dans un chantier, et représentant les murs de fabrique ancienne, dite *opera reticulata.* On voit aussi Palmeria ou Ventotene, connue anciennement sous le nom de *Pandataria.* C'est dans cette île qu'Auguste relégua sa fille Julie, célèbre seulement par ses débauches. Ces îles, avec celles de Santa Maria et le Botte, et

[1] Plutarque, *in Oth.*

avec les îles de Procita et Ischia, couronnent le golfe de Gaëte, et attestent les empiètements de la mer sur le continent.

Reprenons le fil de notre narration, et replaçons-nous au golfe de Baies, pour diriger notre course des étuves de Néron vers le Mont-Neuf; nous verrons à notre droite le lac Lucrin, et à notre gauche le lac d'Averne.

Lac Lucrin. Ce lac, qui n'est aujourd'hui qu'un petit étang, avait autrefois, selon Strabon, huit stades de circonférence. Il est séparé de la mer par une langue de terre qu'on appelait autrefois et qu'on appelle encore le chemin d'Hercule. La fable dit que ce demi-dieu, voulant avoir un vivier dans cette contrée, jeta cette digue et forma le lac Lucrin[1].

Ce lac n'offre rien de remarquable, ayant été presque comblé par l'éruption qui produisit le Mont-Neuf. Réuni autrefois au lac d'Averne par un canal qu'Agrippa avait fait creuser, il formait avec lui un port immense dans lequel fut construite la flotte formidable qui combattit le jeune Pompée et le força d'abandonner la Sicile. Il était aussi renommé pour ses coquillages et surtout pour ses huîtres, qui produisaient un bénéfice considérable, comme le nom

[1] Diodore, Properce, Silius Italicus, etc.

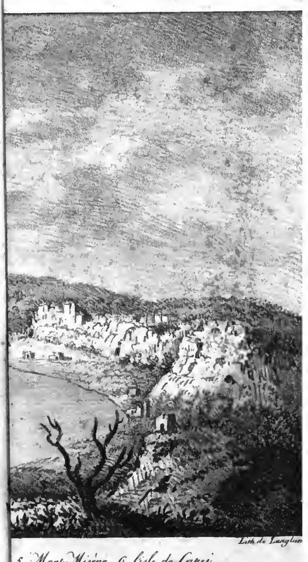
même de Lucrin semble l'annoncer. Quelques poëtes en firent le Cocyte, l'un des fleuves infernaux. C'est du côté de ce lac qu'était située la maison de campagne d'Agrippine, mère de Néron. Il y avait aussi un beau temple de Vénus, dont il ne reste aucun vestige. Les bords de ce lac étaient ornés de belles maisons de plaisance. Depuis l'éruption qui a formé le Mont-Neuf, il ne reste plus du lac Lucrin qu'un petit étang que l'on nomme *il Maricello*, ou la petite mer.

Lac d'Averne. Le lac d'Averne est le cratère d'un ancien volcan, et prend son nom, d'après Virgile et autres auteurs, d'un mot grec qui signifie sans oiseaux ; on croyait qu'ils ne pouvaient en approcher sans être étouffés par ses exhalaisons méphitiques [1].

Ces fictions poétiques ont été appréciées à leur juste valeur par Strabon [2]; et nous voyons encore des ruines d'anciens édifices tout près de ce lac, qui est aujourd'hui peuplé d'oiseaux aqua-

[1] Quam super haud ullæ poterant impune volantes
Tendere iter pennis, talis sese halitus atris
Faucibus effundens, supera ad convexa ferebat :
Unde locum Graii dixerunt nomine *Aornon*.
VIRG., *Æneidos* lib. VI.

[2] « Addita est ab incolis fabula, nempe aves quæ supervolarent in aquam decidere exanimatas aeris exhalatione, quemadmodum in locis fieri solet plutoniis. » Lib. V.



5. Mont Misène 6. l'isle de Capri

tiques, et conséquemment de poissons, comme les autres lacs des environs.

La forme du lac d'Averne est circulaire, et, à cause de ses bords élevés, circonstance qui n'a pas été oubliée par Strabon[1], ressemble à un entonnoir; seulement il est un peu enclavé du côté du sud. Son aspect est triste. On lui attribuait autrefois une très grande profondeur; il est vraisemblable que les terres entraînées depuis par les pluies, et les matières sorties du Mont-Neuf, ont diminué cette profondeur. Il y avait, dans les anciens temps, un bois épais aux environs de ce lac, qui contribuait beaucoup à la célébrité fabuleuse du lieu. Ce bois était consacré à Proserpine; son ombre ténébreuse et le lac défendaient, dit Virgile, l'antre par lequel Énée descendit aux enfers.

Du temps d'Annibal, les superstitions de l'Averne étaient encore dans toute leur force. Ce général étant à Pouzzole saisit le prétexte d'aller à l'Averne faire des libations aux dieux infernaux, pour cacher le véritable but de son absence, qui était de reconnaître les fortifications de Cumes[2].

[1] « Includitur Avernus superciliis recta sursum adsurgentibus. » Lib. v.

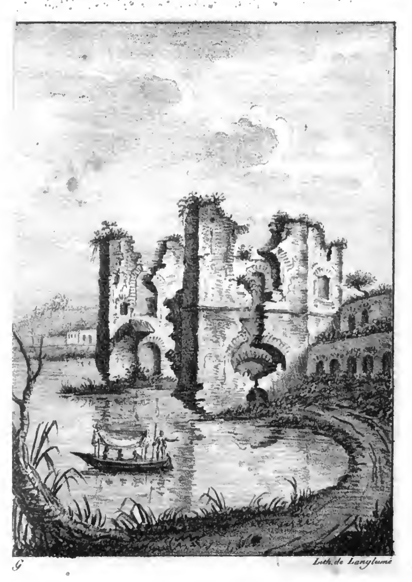
[2] Tite-Live.

Port de Jules. Auguste mit fin à tous les prestiges de ce lieu. Il fit couper les bois sacrés, et fit convertir le lac en un beau port, qu'il joignit, comme je l'ai déjà dit, au Lucrin, dans lequel il avait fait entrer la mer. Ce grand ouvrage, qui avait été déjà commencé par Jules César, fut achevé sous la direction d'Agrippa, et reçut le nom de *Port de Jules.* On voit encore dans la mer quelques ruines que les habitants du pays appellent *la Lanterne du Port de Jules.* Auguste donna des fêtes naumachiques dans ce double port.

Grotte de la Sibylle. Le passage souterrain que l'on trouve au midi du lac d'Averne est appelé, sans raison, grotte de la sibylle. C'était évidemment un chemin couvert pour aller au Lucrin, et l'on peut même encore y passer, attendu qu'il a été depuis peu déblayé entièrement. Sa longueur est de 1350 pieds.

Dans le fond de ce passage, en arrivant près de l'Averne, on trouve sur la droite une petite galerie, par laquelle on descend dans des chambres obscures qui paraissent avoir été des bains. On y voit des eaux courantes qui viennent de l'Averne, et qui ont figuré peut-être dans Virgile, sous le nom de Styx. Après avoir passé ces eaux sur le dos d'un paysan qui remplace le vieux Caron, l'on arrive dans la salle où l'on rendait pro-





Ruines sur les bords du lac d'Averne
que l'on croit être des Thermes.



bablement des oracles, car on y voit encore à l'extrémité une tribune très propre à cet usage. Elle est élevée et taillée hors du roc, et l'on y remarque une petite porte par laquelle les prêtres pouvaient entrer et sortir sans être vus, de sorte que leur voix se faisait entendre de la tribune dans laquelle le dévot ne voyait personne. Ce souterrain lugubre devait nécessairement frapper de terreur les esprits faibles et crédules qui allaient y consulter le dieu. Pour les mieux disposer à recevoir cette impression, il est probable qu'on les faisait passer auparavant par différentes cérémonies imposantes. Il est aussi à présumer qu'avant d'entrer dans la salle des oracles, on se purifiait dans les chambres de bain qui la précèdent.

Thermes sur la rive de l'Averne. Sur la rive orientale de l'Averne on voit les superbes ruines d'un édifice immense : on prétend sans fondement que c'était un temple d'Apollon, ou de Junon d'Averne, ou de Proserpine. Mais c'était en effet des thermes d'une grande magnificence, et les plus beaux de toutes ces contrées. La grande piscine était une vaste rotonde dont la voûte est écroulée. Tout annonce que ce superbe bâtiment fut élevé dans le plus beau siècle de l'architecture. Agrippa le fit peut-être construire lorsqu'il

acheva le port de Jules. Quelques unes des pièces attenantes sont conservées; les autres auront été détruites par l'éruption du Mont-Neuf, si toutefois elles ne l'avaient été auparavant par d'autres causes.

Immédiatement derrière ces ruines, s'élève le *Monte Nuovo*, le Mont-Neuf. Il a deux ou trois cents pieds de hauteur perpendiculaire, et environ trois milles de circuit à sa base. Cette montagne s'est formée la nuit du 29 au 30 septembre l'an 1538, dans une vallée où était situé le village de *Tripergoli*, renommé pour ses bains chauds. Elle combla les trois quarts du lac Lucrin et ferma le port de Jules. On voit au pied de cette montagne dix colonnes en granit, sur leurs bases, et presque entièrement couvertes par la mer.

Le cratère du Mont-Neuf est bien conservé; il a deux cents pieds de profondeur et un demi-mille de circonférence. Son fond est entièrement cultivé, à l'exception d'un point où la chaleur souterraine est trop forte[1]. Les gens du pays assurent qu'il en sort quelquefois un peu de fumée,

[1] Si l'on creuse la petite plaine du fond du cratère, qui est presque au niveau de la mer, on sent, à six pieds de profondeur, une forte chaleur; le sable même de la mer, à six pieds du rivage et à la base du mont, est très chaud.

surtout après les grosses pluies. Le reste de cette montagne n'est susceptible d'aucune culture ; il y a sur le sommet quelques sapins qui font un joli effet. On y jouit d'un coup d'œil très beau et très étendu, qui comprend presque tous les points de vue intéressants des golfes de Naples. de Baies, et du pays voisin.

Vers le fond du cratère il y a une petite grotte dont les parois formées de ponces, de fragments de lave et de terres volcaniques agrégées, sont recouvertes d'une abondante efflorescence de soude carbonatée. On ne voit aucun courant de lave qui soit sorti du cratère ; mais, dit M. Breislak, la majeure partie du mont est un amas de scories, de ponces, de fragments de lave, le plus souvent poreuse et ayant le caractère de lave recuite. Les massifs de lave solide et compacte que l'on trouve aussi dans cette montagne font croire, dit le même auteur, que l'éruption à laquelle elle doit sa formation s'ouvrit une voie au travers de quelque courant de lave ancienne qu'elle brisa.

La formation du Mont-Neuf en une seule nuit est un phénomène très remarquable et digne d'exciter la curiosité. Nous allons tâcher de la satisfaire, en rapportant la relation d'un témoin oculaire. Voici ce qu'écrivait Marc-Antoine

de Falconi au marquis de la Padula, sur l'éruption de Pouzzole en 1538:

« Je vous raconterai simplement et exactement »les opérations de la nature, desquelles j'ai été »moi-même témoin oculaire, ou dont j'ai entendu aussi les récits par ceux qui les ont vues. Il »y a exactement deux ans qu'il y eut de fréquents »tremblements de terre à Pouzzole, à Naples et »dans les endroits voisins. Le jour et la nuit, »avant le commencement de l'éruption, on sentit, dans les lieux dont je viens de parler, plus »de vingt secousses fortes et assez longues.

»L'éruption se fit le 29 septembre 1538, une »heure environ après le coucher du soleil. Ce »jour-là était un dimanche, et l'on célébrait la fête »de Saint-Michel-Archange. J'ai ouï dire qu'on »vit au même lieu de l'éruption, entre les bains »chauds ou étuves, et Tripergoli, des flammes »qu'on aperçut d'abord au dessus des bains, et »qui, après s'être étendues vers Tripergoli, se »fixèrent dans la petite vallée qui conduisait au »lac d'Averne et aux bains, entre le *Monte Barbaro* et le monticule appelé *del Pericolo.* En peu »de temps le feu s'accrut à un tel degré que la »terre s'ouvrit dans cet endroit, et vomit une si »grande quantité de cendres et de pierres ponces »mêlées avec de l'eau, qu'elle couvrit tout le

»pays, et qu'il tomba à Naples, pendant une »grande partie de la nuit, une pluie abondante de »ces cendres, accompagnée de beaucoup d'eau.

» Le lendemain lundi, les pauvres habitants »de Pouzzole, épouvantés par des phénomènes »aussi terribles, quittèrent leurs habitations, »couvertes de cette pluie noire et limoneuse, »qui continua tout le long du jour, et prirent »la fuite, pour éviter la mort qui était peinte »sur leurs visages, les uns avec leurs enfants »entre les bras, d'autres chargés de sacs pleins »de leurs effets, d'autres conduisant un âne qui »portait, du côté de Naples, leur famille trem- »blante. On en voyait qui étaient chargés d'une »grande quantité d'oiseaux de diverses espèces, »que l'éruption avait fait périr dès son commen- »cement, et d'autres de poissons qu'ils avaient »trouvés, et dont on pouvait se pourvoir en »abondance sur le rivage, parce que la mer les »avait laissés à sec pendant un espace de temps »considérable.

» Don Pierre de Tolède, vice-roi du royaume »de Naples, vint avec plusieurs personnes pour »voir un spectacle si merveilleux. J'y vins aussi, »et je vis cette éruption et ses effets étonnants. »La mer s'était retirée du côté de Baies, en »abandonnant un terrain considérable, et le ri-

»vage paraissait presque entièrement à sec, par »la quantité de cendres et de pierres ponces bri»sées et lancées par l'éruption. Je vis aussi deux »sources nouvellement découvertes dans ces »ruines : l'une, au devant de la maison qui était »celle de la reine, d'une eau chaude et salée; »l'autre, d'une eau sans saveur et froide, sur le »rivage le plus voisin de l'éruption, d'environ »deux cent cinquante pas. Quelques uns dirent »que, plus près encore du lieu où l'éruption se »fit, il sortit un courant d'eau douce et fraîche »qui ressemblait à une petite rivière.

»En portant ses regards vers le lieu de l'érup»tion, on voyait des montagnes de fumée, dont »une partie était très noire et l'autre très »blanche, s'élever à une grande hauteur; et du »milieu de la fumée il sortait de temps en temps »des flammes fortement colorées, accompagnées »de grandes pierres et de cendres, et vous en»tendiez un bruit semblable à celui des décharges »d'une nombreuse artillerie.

»Cela continua deux jours et deux nuits, jus»qu'à ce qu'enfin la fumée et la force du feu »commencèrent à s'affaiblir. Le quatrième jour, à »vingt-deux heures [1], il y eut une si grande érup-

[1] C'est-à-dire vingt-deux heures après le coucher du soleil du jour précédent.

» tion, qu'étant alors dans le golfe de Pouzzole, » près de Misène, où je m'étais rendu en venant » d'Ischia, je vis, dans un espace de temps fort » court, plusieurs colonnes de fumée, lancées avec » le plus terrible bruit que j'aie jamais entendu, » s'étendre sur la mer et venir tout près de notre » barque, qui n'était guère alors qu'à quatre » milles du lieu où elles naissaient. La quantité » de pierres, de cendres et de fumée était telle, » qu'il semblait que la terre et la mer dussent » en être couvertes. Les pierres grandes ou pe- » tites, et les cendres plus ou moins abondantes, » selon la force de l'impulsion du feu et des va- » peurs, commencèrent donc à tomber si dru, » que la plus grande partie de ce pays en fut » couverte, et que, selon le rapport de plusieurs » personnes qui ont été témoins oculaires du » fait, les cendres volèrent jusque dans la vallée » de Diana, et dans quelques parties de la Cala- » bre, qui sont à plus de 150 milles de Pouzzole.

» Le vendredi et le samedi suivants, il ne parut » que peu de fumée, de sorte que plusieurs, de- » venus courageux, osèrent aller jusque sur le » lieu même, et dirent, à leur retour, que les » pierres et les cendres vomies par l'éruption dans » cette vallée, avaient formé une montagne qui » n'avait pas moins de trois milles de circonfé-

»rence, et dont la hauteur égalait presque celle »du *Monte-Barbaro*, qui en est voisin, en cou»vrant la *Canettaria*, le château de *Tripergoli*, »avec tous les bâtiments et la plus grande partie »des bains qui étaient aux environs. Elle s'éten»dait au sud vers la mer, au nord jusqu'au lac »d'Averne, à l'ouest jusqu'aux étuves, et, du côté »de l'est, elle venait joindre le pied du *Monte-»Barbaro*. Ainsi ce lieu avait tellement changé »de figure qu'on ne put plus le reconnaître, et il »paraît presque incroyable, à ceux qui ne l'ont »pas vu, qu'une montagne ait pu se former dans »un si court espace de temps. A son sommet est »une bouche, en forme de coupe, qui peut avoir »un quart de mille de circonférence; quelques »uns disent qu'elle est aussi large que la place »du marché de notre ville de Naples. De cette »bouche il sort continuellement de la fumée, »et, quoique je ne l'aie vue que d'une certaine »distance, elle me paraît très considérable.

»Le dimanche suivant, 6 octobre, plusieurs »individus étant allés voir de plus près ce phéno»mène, et quelques uns étant descendus jusqu'à »la moitié du cratère, et d'autres plus loin en»core, il arriva tout à coup, vers les deux heures, »une éruption si inattendue et si affreuse, avec »une si grande quantité de fumée, que plusieurs

» de ces malheureux furent suffoqués, et d'autres » disparurent, de sorte qu'on ne put trouver » leurs corps. On m'a assuré que le nombre des » personnes mortes ou perdues allait jusqu'à » vingt-quatre.

» Depuis ce temps il n'est rien arrivé de re» marquable. Il semble que cette éruption ait ses » périodes comme la fièvre ou la goutte. Je crois » pourtant que dorénavant elle ne montrera plus » la même force, quoique l'éruption du dimanche » ait été accompagnée d'une pluie de cendres et » d'eau qui s'étendit jusqu'à Naples, et même, à » ce qu'on a cru, jusqu'à la montagne de *Somma,* » que les anciens appelaient *Vesuvius.*

» Les nuages que formait la fumée prove» nant de l'éruption se dirigeaient directement » vers cette montagne, ainsi que je l'ai remarqué » plus d'une fois, comme si ces deux points de » notre territoire avaient quelque correspondance » et quelque connexion entre eux. Pendant la nuit » plusieurs rayons et colonnes de feu parurent » accompagner cette éruption, et ressemblaient » quelquefois à des éclairs. Nous avons donc re» marqué plusieurs phénomènes : les tremble» ments de terre, l'éruption, le desséchement » des bords de la mer, la quantité de poissons et » d'oiseaux morts, la naissance des sources, la

»pluie de cendres, avec ou sans eau, et cette »prodigieuse quantité d'arbres qui ornaient tout »ce pays, jusqu'à la grotte de Lucullus, détruits »jusqu'à leurs racines, renversés et couverts »de cendres, tristes objets à considérer.»

Don Pierre de Tolède, vice-roi de Naples, rédigea aussi une relation de cet événement, en forme de dialogue, où il rapporte les mêmes faits. Elle fut imprimée à Naples, le 29 janvier 1539. Elle est devenue très rare, ainsi que la relation de Falconi; mais le chevalier Hamilton les a trouvées reliées en un seul volume, et il les a déposées au muséum britannique. Le vice-roi ajoute que cette éruption a fermé la communication de l'Averne avec la mer, et qu'il craint (ce qui est arrivé depuis) que l'air de Pouzzole ne soit à l'avenir infecté en été par les exhalaisons des eaux stagnantes du lac.

Je ne quitterai pas le Monte-Nuovo sans rapporter une observation curieuse de Spallanzani. En visitant cette montagne, il découvrit un amphibie d'une nouvelle espèce, qu'il décrit de la manière suivante dans son *Voyage :* « Il avait de »trois à quatre lignes de longueur sur environ »deux lignes de largeur. Sa forme était celle »d'une grenouille, sa couleur d'un jaune obs»cur; ses pieds de devant avaient quatre doigts,

» ceux de derrière cinq; mais ceux-ci n'étaient » point palmés, ce qui constitue une différence » essentielle entre cette espèce de grenouille et » celles de nos contrées. Mais d'où vient cette es- » pèce d'amphibie? De toutes les espèces si nom- » breuses et si variées des grenouilles (et je com- » prends avec Linné, dans ce genre, les crapauds), » je n'en connais pas une seule qui ne naisse dans » l'eau, et qui n'y séjourne pas un certain temps, » jusqu'à ce qu'elle se soit dépouillée de son mas- » que de têtard, et qu'elle ait pris la forme et la » peau de grenouille. Le Monte-Nuovo était alors » tout-à-fait aride, et j'ai su des gens du pays » que, dans le temps des plus grandes pluies, le » fond même de son cratère était à sec. »

Monte-Barbaro. Près du Monte-Nuovo, se trouve la montagne que les anciens appelaient Gaurus, et qu'on nomme aujourd'hui *Monte-Barbaro.* Elle était très célèbre par ses vins[1]. C'est encore un volcan éteint; son cratère est très bien conservé, et l'un des plus beaux des champs phlégréens. On y remarque deux échancrures, l'une à l'ouest, formant deux sommets, le *Sauveur* qui est au sud, et *Saint-Ange* qui est au nord; l'autre

[1] Quelques auteurs modernes ont attribué les vins de Falerne au mont Gaurus; s'ils connaissaient les localités, ils ne seraient pas tombés dans une erreur si grossière.

à l'est, qui est plus étroite et plus profonde. Le fond du cratère, qu'on nomme *Campiglione*, est une plaine d'une fertilité extraordinaire, et paraît avoir plus d'un mille de diamètre. Cette montagne touche à celle du Mont-Neuf; elle est composée des mêmes matières et fut probablement formée de la même manière[1], mais dans des siècles qui ont précédé les époques les plus reculées de l'histoire[2].

Maison de plaisance de Cicéron. Non loin du

[1] Les anciens qui ont parlé du mont Gaurus ne disent rien sur son origine. Juvénal, qui en fait mention à l'occasion du bon vin qu'il produit, se contente de dire qu'il est creux:

Suspectumque jugum Cumis, et Gaurus inanis.
Sat. VII.

Ausone lui donne l'épithète de sulfureux :

Tales cumano despectat in æquore ludos
Liber, sulfurei quum per juga consita Gauri,
Perque vaporiferi graditur vineta Vesevi.
Edylium X.

Mais si l'on fait attention que depuis Naples jusqu'à Cumes M. Breislak a compté soixante-neuf cratères éteints, il est naturel de croire que la plupart de ces cratères ont été produits comme celui du Mont-Neuf.

[2] L'histoire ne nous a conservé que le souvenir de deux éruptions; elle nous apprend que la solfatara s'enflamma en 1198, et que le pays environnant fut bouleversé par les tremblements de terre; qu'en 1302 une forte explosion se fit sentir à l'île d'Ischia, et qu'une de ses montagnes

Monte-Barbaro, à un mille de Pouzzole, et sur l'ancien chemin de Cumes, on voit les ruines d'une des maisons de campagne de Cicéron, dont il parle souvent dans ses lettres, et qu'il appelle tantôt *Puteolanum*, et tantôt *Academia;* il y composa ses questions académiques.

La mer, qui est à présent presque à un mille de cette maison, la baignait du temps de Cicéron, puisque de sa fenêtre il s'amusait souvent à jeter de la nourriture aux poissons, et quelquefois à pêcher à la ligne. Il se plaisait beaucoup dans ce charmant séjour, et s'occupait à l'orner de statues. « Le Mercure et la Minerve dont vous » me parlez, écrit-il à Atticus, me font un grand » plaisir; ce sera un ornement très propre pour » mon académie, car les Mercures se placent » dans les lieux d'exercice, et la Minerve convient » particulièrement à celui-ci, qui est destiné à » l'étude. Continuez donc, je vous prie, comme » vous me le promettez, de me ramasser le plus » que vous pourrez de semblables ornements.[1] »

Pline[2] dit que cette maison de campagne était

vomit un vaste courant de lave qui se porta jusqu'à la mer. La mémoire des éruptions antérieures s'est perdue dans l'obscurité des siècles.

[1] Lib. I, epist. 4.

[2] Lib. XXXI, cap. 2.

située sur le rivage entre le lac d'Averne et Pouzzole, et célèbre pour son portique et son bosquet; il ajoute : « Marcus Cicéron la nommait » son académie, et y composa plusieurs ouvrages » sous ce même nom. Il s'y était préparé son » tombeau ; mais quel pays dans l'univers ne » lui en eût pas érigé un? Peu de temps après sa » mort, lorsque Antistius l'ancien la possédait, » on vit sourdre des fontaines d'eau chaude dans » la première partie de cette maison. Leur vertu » salutaire pour les yeux fut célébrée par Laurea Tullius, affranchi de Cicéron[1]. »

Quelque convulsion de la nature aura produit subitement ces sources, et sans doute une cause semblable les aura fait disparaître de même. Cependant elles existaient encore au commencement du dernier siècle. Sandys, voyageur an-

[1] Je transcris ici les vers de cet affranchi, dignes d'être lus partout, ainsi que Pline le pensait :

Quo tua, romanæ vindex clarissime linguæ,
Silva loco melius surgere jussa viret ;
Atque academiæ celebratam nomine villam
Nunc reparat, cultu sub potiore, vetus :
Heic etiam adparent lymphæ non ante repertæ,
Languida quæ infuso lumina rore levant.
Nimirum locus ipse sui Ciceronis honori
Hoc dedit, hac fontes quum patefecit ope ;
Ut, quoniam totum legitur sine fine per orbem,
Sint plures, oculis quæ medeantur, aquæ.

glais, qui à cette époque parcourut ce pays, dit qu'on voit les fontaines appelées bains de Cicéron dans une grotte au pied d'un rocher; qu'elles soulagent les douleurs d'entrailles, les maladies du corps et particulièrement celles des yeux.

Le même voyageur prétend avoir vu les fondements des portiques de cette maison, auxquels il donne une forme circulaire et une étendue de trois cent soixante-dix pieds. Il n'en reste que quelques arcades qui sont à découvert, et forment l'habitation d'un pauvre paysan. Ainsi la demeure de Cicéron, l'endroit où son génie composa les ouvrages qui feront l'admiration de tous les siècles, est devenu le séjour de la misère et de l'ignorance.

Il faut distinguer cette maison de campagne d'une autre que Cicéron possédait entre le Lucrin et Cumes, et qu'il appelait indifféremment *Lucrinum* ou *Cumanum.*

Portrait de Cicéron. La nature semblait avoir formé Cicéron pour être un grand orateur. Elle lui avait donné un extérieur agréable, un esprit vif et pénétrant, un cœur sensible, une imagination riche et féconde. Il fut digne de tous ces avantages, puisqu'il n'en négligea aucun. Après avoir atteint le premier rang au barreau, il entra

dans les charges et parvint à la première dignité. Il fut toujours juste, désintéressé et très actif. Il sauva Rome pendant son consulat, et reçut le nom de ***Père de la patrie.***

Après la mort de César, il favorisa Octave, qui eut la lâcheté de le sacrifier à Antoine. Les assassins l'atteignirent près de sa maison de campagne de Formies, dans le voisinage de Gaëte. Il présenta tranquillement son cou au fer de Popilius, qui devait la vie à son éloquence, et fut égorgé dans la soixante-troisième année de son âge.

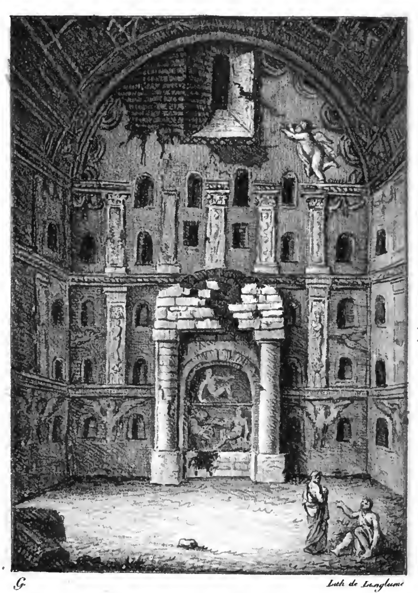
Ce n'est pas seulement dans la vie publique que Cicéron brillait; rien n'était plus aimable que sa conduite et ses manières dans la vie privée. Père indulgent, ami zélé et sincère, maître sensible et généreux, il avait des manières si nobles et si franches, qu'il inspirait à la fois l'attachement et le respect. Son humeur était naturellement enjouée et son esprit tourné à la raillerie. On a remarqué qu'il se laissait trop enfler par la prospérité et trop abattre par l'adversité. La plus vive et la plus noble passion de son cœur fut celle de la gloire; mais, comme souvent il l'avoue lui-même, rien ne pouvait apaiser la soif ardente des louanges qui le dévorait, et qui l'a exposé souvent aux armes terribles du ridicule et de la satire. La postérité ne rap-

G. Lith. de Langlumé

Vue de la voie Campanienne.







G.   Lith. de Langlumé

Intérieur du tombeau vis à vis la Chapelle de S.t Vito



Intérieur du tombeau vis à vis la Chapelle de S.t Vito

pelle ses faiblesses que pour les excuser, tandis qu'elle se représente ses vertus et ses sublimes talents pour les admirer.

On prétend que l'empereur Adrien mourut dans l'Académie de Cicéron, l'an 138. Ælius Spartianus dit qu'il fut inhumé dans la maison de campagne de Cicéron à Pouzzole, et qu'Antonin lui érigea pour tombeau un temple près de cette ville[1]. Ses cendres furent ensuite transportées à Rome, et déposées dans un vaste tombeau sur le Tibre, qu'on appela *Moles Hadriani.* Cet édifice ayant été converti en forteresse a pris le nom de château Saint-Ange.

Voie campanienne. Tombeaux. Avant d'arriver à Pouzzole, en venant de la maison de Cicéron, on entre dans la voie campanienne, qui va joindre la voie appienne à Capoue. Le pavé, dont il reste plusieurs morceaux, est fait avec de grandes dalles, et pendant l'espace de deux milles, en sortant de Pouzzole, la voie campanienne est garnie des deux côtés d'anciens tombeaux. Quelques uns sont d'une belle architecture, et passablement bien conservés, surtout ceux qui sont dans le voisinage de San-Vito. Celui qui est bâti avec le plus de goût est un tombeau à deux

1 Ælius Spartianus, in *Hadrian.*

étages, dont le premier est d'une forme carrée, et le deuxième cylindrique. Il est habité par la famille d'un paysan, qui met à contribution la curiosité des étrangers. Presque tous ces tombeaux étaient ornés de stuc, dont il reste encore quelques jolis morceaux. On voit ordinairement dans leur intérieur une grande niche et plusieurs petites qu'on appelait *columbaria*. Dans la première étaient déposées les cendres du chef de la famille, et dans les autres celles de ses affranchis.

Pouzzole. Cette ville fut bâtie, selon Strabon, par les habitants de Cumes [1]; mais d'autres prétendent qu'elle fut fondée par des Samiens, sur la fin de la LXII[e] olympiade, pendant que Tarquin le superbe régnait à Rome [2]. Les Grecs l'appelaient *Diæcarchium*, parce que les lois qui la gouvernaient étaient établies sur les principes d'une éternelle justice [3]. Cette ville était peu considérable lorsqu'elle fut réduite sous la puis-

[1] STRAB., lib. V.

[2] EUSEBIUS, *in Chron.* Les Samiens, fondateurs de Pouzzole, étaient des hommes généreux, qui, ne pouvant supporter la tyrannie des trois frères Polycrates, Sylus et Pantagnostes, avaient abandonné leur patrie.

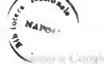
[3] Ces lois étaient basées sur les doctrines de Pythagore, qui, à la même époque, et pour les mêmes motifs,



près de S.t Vito.

Lith. de Langlumé

Intérieur du tombeau à deux Etages
près de S.t Vito.



sance romaine, l'an de Rome 438. Vingt ans après, les vainqueurs y envoyèrent une colonie, et changèrent son nom en celui de *Puteoli*, dont l'étymologie est incertaine. Quelques auteurs font dériver ce nom de *putere*, parce que, disent-ils, ses eaux thermales répandaient une odeur désagréable; d'autres de *putea*, ou du grand nombre de puits qu'on y avait pratiqués.

Tite-Live dit qu'Annibal resta trois jours devant Pouzzole sans pouvoir s'en emparer, et qu'il s'en vengea en dévastant toute la campagne voisine. Par sa fidélité aux Romains, Pouzzole devint ensuite ville municipale, et reçut une colonie romaine en vertu de la loi *Acilia*. Lorsqu'Auguste y envoya une seconde colonie, elle prit le nom d'*Augusta*, qui fut changé depuis en celui d'*Augusta Neroniana*, par la troisième colonie qu'y envoya Néron.

Pouzzole commença à acquérir de la réputation

quitta Samos. Voici comment Ovide s'exprime à son égard :

Vir fuit hic ortu Samius, sed fugerat una
Et Samos et dominos, odioque tyrannidis exul
Sponte erat : isque, licet cœli regione remotos
Mente deos adiit ; et quæ natura negabat
Visibus humanis, oculis ea pectoris hausit.

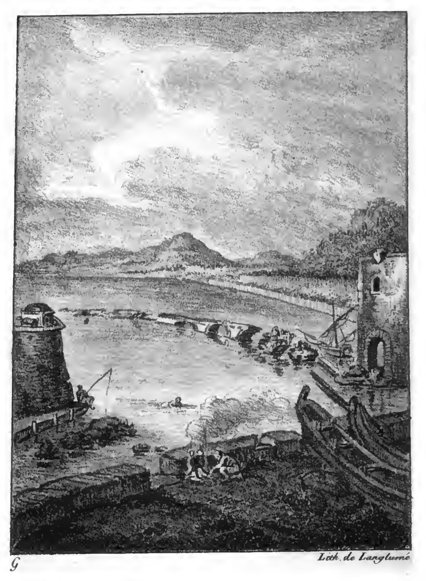
Metamorph., XV.

Les gouvernements établis en Italie par Pythagore et ses sectateurs étaient oligarchiques.

sous la domination des Romains par ses eaux thermales; mais la chute de Capoue fut la principale cause de sa prospérité. Tout le commerce que cette république faisait par le Volturne se porta sur Pouzzole; ses bâtiments couvrirent toutes les mers. Polybe, Strabon et plusieurs autres auteurs, parlent du commerce immense qu'elle faisait avec toutes les parties du monde connu, et surtout avec Alexandrie; elle devint l'entrepôt de toute la Campanie.

Ses principaux objets d'exportation étaient le blé et les vins[1], qui passaient pour les plus exquis du monde; les parfums, que Pline compare à ceux de l'Égypte; l'huile tant vantée de Venafre; enfin les teintures, surtout la pourpre, qui n'était pas inférieure à celle de Tyr. Parmi les productions de la Campanie, n'oublions pas cette pâte renommée appelée de nos jours *macaroni*, et que les anciens connaissaient fort bien. Pline en fait mention, et Strabon en parle en ces termes : « La preuve de sa fertilité est la » grosseur du blé, de celui spécialement dont » on fait cette pâte délicieuse et supérieure à

[1] Les anciens disaient que Cérès et Bacchus se disputaient à qui prodiguerait le plus ses faveurs dans les différentes contrées de la Campanie.



G

Lith. de Langlumé

Môle de Pouzoles connu sous le nom de
Ponte di Caligola.



Mole de Pouzoles connu sous le nom
Ponte di Caligola.

» toutes les autres. On assure que les champs » sont ensemencés plusieurs fois dans l'année. »

Les débris des beaux monuments qui ornaient Pouzzole attestent à la fois son ancienne grandeur, sa magnificence, et les bouleversements terribles qu'y ont occasionés tous les fléaux réunis, les éruptions des volcans, les tremblements de terre, les guerres et les ravages de la mer.

Le Môle est le premier objet que j'ai examiné en arrivant dans cette ville. Il fut établi pour briser les efforts des vagues, et mettre à l'abri les vaisseaux qui fréquentaient le port. Le vulgaire l'appelle *Pont de Caligula*, parce que le pont de bateaux que cet empereur fit construire depuis Pouzzole jusqu'à Baies partait de la pointe de ce môle.

Il faut que cette construction ait été fort ancienne, puisqu'elle avait besoin de grandes réparations du temps d'Adrien. Ce prince avait promis de les faire, mais la mort l'ayant enlevé trop tôt, sa promesse ne fut exécutée que par Antonin. Le fait est attesté par les restes d'une inscription trouvée dans la mer l'an 1575, et placée dans la ville près de la porte de Naples[1].

Ce môle est d'une architecture grecque; il est

[1] Voici l'inscription dont il s'agit, suivie de l'interpréta-

formé de très gros piliers, joints ensemble par des arches d'une grande épaisseur, en forme de pont. Cette manière de bâtir est plus légère, mais peut-être moins utile que celle des môles pleins; car il ne s'agit pas seulement de briser les flots, il faut empêcher que les terres charriées par les vagues n'entrent dans le port et ne l'obstruent. Il reste encore treize piliers hors de l'eau, qui forment une légère courbe; leurs arcs sont très affaissés; toute la maçonnerie est en briques. Les habitants de Pouzzole se promenaient sur ce môle et s'y rendaient en foule lorsqu'on annonçait que leurs bâtiments marchands, venant d'Alexandrie,

tion du P. Schott, qui a tâché d'en remplir les lacunes.

ÆSARI. DIVI.
IICI. NEPOTI. DIVI.
ONINO. AUG. PIO.
OLONIA. FLAVIA.
UPER. CETERA. BEN.
US. PILARUM. VIGIN.
QUO. ET. MUNITION.

Imp. CÆSARI. DIVI. *Hadr. filio. D. Traj.*
*Part*HICI. NEPOTI. DIVI. *Ner. pronep. T. Ael. Hadr.*
*Ant*ONINO. AUG. PIO. *Pont. max.*
pp. COLONIA. FLAVIA. *Aug. Puteolanorum.*
quod. S*UPER. CETERA. BEN*eficia. ad. hujus. etiam tutelam.*
*Port*US. PILARUM VIGIN*ti molem. cum. sumptu. fornicum.*
*Reli*QUO. ET. MUNITION. *ex. ærario. suo. largitus. sit.*

étaient en vue[1]. C'était probablement au bout de ce môle qu'était placé le phare dont parle Pline, et qu'il compare à celui d'Alexandrie. On admirait à l'entrée du môle un arc de triomphe en marbre, que la ville avait érigé en l'honneur d'Antonin pour lui témoigner sa reconnaissance. Il est probable que l'inscription que je viens de transcrire était placée sur le frontispice de cet arc.

Pouzzolane. Si ces piles ont résisté pendant tant de siècles à l'impétuosité des flots, il faut attribuer leur solidité inébranlable à la pouzzolane, matière volcanique, précieuse par la propriété qu'elle a de former un ciment très solide, qu'on emploie dans les constructions hydrauliques. On la trouve en si grande quantité et d'une qualité si supérieure dans le voisinage de Pouzzole, qu'on la désigne par le nom de cette ville. Pline parle de la dureté qu'elle acquiert dans l'eau[2]; mais toutes ses propriétés sont décrites en détail par Vitruve. On trouve la

[1] Omnis in Pilis Puteolanorum turba consistit, cum Alexandrinarum navium conspicitur adventus. SENEC., epist. LXXVIII.

[2] Quis enim satis miretur pessimam ejus partem, ideoque pulverem appellatam , in puteolanis collibus, opponi maris fluctibus : mersumque protinus fieri lapidem unum inexpugnabilem undis, etc. Lib. XXXVI, 13.

pouzzolane dans toutes les contrées d'Italie qui ont été volcanisées. L'une des meilleures est celle que l'on tire près du tombeau des Scipions, à Rome même; les catacombes de cette ville sont creusées dans la pouzzolane. L'Etna la produit aussi, et elle n'est pas rare en France, aux environs des volcans éteints d'Auvergne, du Vivarais, du Languedoc, etc. On m'a assuré que les Hollandais se servent, depuis quelques années, dans la construction de leurs canaux et écluses, d'une matière de cette espèce, qu'ils trouvent dans les montagnes volcaniques sur les bords du Rhin. Les Anglais ont, en dernier lieu, et pour la première fois, demandé à Pouzzole quelques cargaisons de pouzzolane pour les ouvrages du canal qu'ils font entre Glocester et la Saverne. C'est en mêlant la pouzzolane réduite en poudre avec de la chaux vive ou nouvellement éteinte, et avec du sable de rivière, qu'on fait le mortier pour les constructions hydrauliques. La pouzzolane, le tuf volcanique et le basalte, ayant à peu près la même composition, il en résulte une nouvelle preuve en faveur de l'opinion qui attribue à ce dernier une origine volcanique.

Temple d'Auguste. La cathédrale de Pouzzole est bâtie sur les fondements d'un temple dédié

G

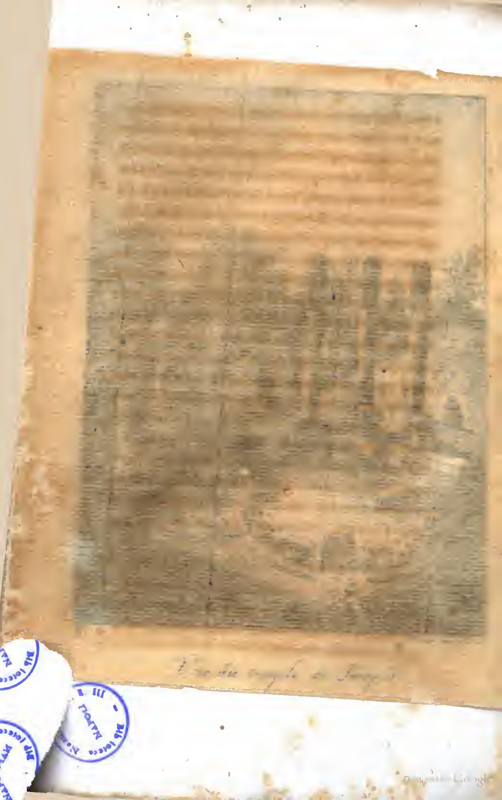
Lith. de Langlumé

Vue du temple de Sérapis.

[illegible] de l'ancien temple [illegible]

[illegible] place [illegible]

[illegible] présent [illegible]



à Auguste par L. Calpurnius[1]. On voit dans un mur de l'église les parties supérieures de six colonnes de l'ancien temple, avec une portion de l'architrave et de la frise; ces restes de colonnes sont de l'ordre corinthien et d'un beau style.

Sur la grande place, on voit une statue antique très médiocre de Q. Flavius Masius, trouvée en 1704, et dans une petite place voisine un beau piédestal de cinq à six pieds de long sur trois de large, trouvé en 1693. Il est entouré de quatorze figures en bas-relief, avec l'inscription : *La république à Tibère.* Le célèbre Addison a supposé que c'était le piédestal d'une statue élevée à cet empereur par quatorze villes de l'Asie mineure, envers lesquelles il avait été très libéral, après le désastre que leur avait causé un tremblement de terre.

Temple de Sérapis. On découvrit, en 1750, un temple magnifique dans la partie occidentale de Pouzzole, vers la mer. On croit qu'il était consacré à *Sérapis*, 1° parce qu'on sait, par une an-

[1] On en voit la preuve dans un reste d'inscription qui est sur le frontispice du portique :

L. Calpurnius L. F. Templum
Augusto cum ornamentis D. D.

Ce temple est dédié à saint Proculus, patron de la ville.

cienne inscription, que les négociants égyptiens établis à Pouzzole érigèrent un temple à leur dieu; 2° parce qu'on a trouvé dans la niche du sanctuaire une statue de Sérapis, qui est au musée de Portici; 3° parce que, dans une ancienne inscription qui était au palais Farnèse, à Rome, il est dit que le temple de Sérapis, à Pouzzole, est situé près du chemin public, vers la mer; 4° parce que sa construction favorise cette opinion. Les petites chambres qui règnent tout autour paraissent avoir été destinées à la réception des malades; car, dans les cas de maladies incurables ou inconnues aux médecins, les malades, chez les Grecs et les Romains, s'adressaient, pour leur guérison, à Esculape, et chez les Égyptiens à Sérapis.

Ce temple fut réparé l'an de Rome 648, sous le consulat de P. Rutilius et de Cn. Manlius, et les inscriptions trouvées sur la base des colonnes du parvis portent qu'il fut de nouveau rebâti et plus richement orné de marbre par les empereurs Septime-Sévère et Marc-Aurèle. Si l'on en juge par les débris, son architecture était très belle; cependant il y avait un piédestal avec une statue devant chaque colonne, ornement superflu, qui charge trop, et prouve que la pureté du goût commençait alors à se corrompre.

La plupart des colonnes qui formaient le portique autour du *péribole*, et qui entouraient le soubassement au milieu du parvis, ont été transportées à Caserte, ainsi qu'une grande quantité de beaux marbres dont tous les murs du temple étaient revêtus. On n'y a guère laissé que le pavé, qui consiste en grandes dalles de marbre blanc.

Trois colonnes du portail, qui était *tétrastyle*, sont les seules qui restent encore en place. Vers le milieu de leur fût, elles sont percées tout autour, dans un espace de quatre à cinq pieds, par des vers marins appelés *pholades*, coquilles multivalves, qui creusent le rocher calcaire dans lequel elles s'enferment et vivent. A mesure qu'elles grossissent, elles agrandissent le trou, en faisant tourner, dit Réaumur, deux grandes valves qui font l'office de râpe et usent le rocher. On voit encore les coquilles de ces vers dans les trous qu'ils ont faits, et qui ont deux à trois pouces de long, et trois à quatre lignes de diamètre. On ne voit aucune trace de ces vers dans la partie supérieure des colonnes, ni dans les parties inférieures du temple ; d'où l'on conclut que ce temple a été pendant long-temps sous l'eau, que la terre ou le sable montaient jusqu'à l'endroit où ces perforations commencent, et que l'eau s'élevait jusqu'au point où elles finissent.

L'état dans lequel on a trouvé ce temple prouve qu'il n'a pas été ruiné par des barbares, comme tant d'autres, mais qu'il a été submergé par quelque grande convulsion de la nature. Il est étonnant qu'un édifice de cette grandeur, de cette magnificence, et sans doute d'une grande célébrité, ait pu disparaître de la terre sans que les hommes aient conservé aucune trace, aucun souvenir de son existence, ou du bouleversement qui l'a fait disparaître.

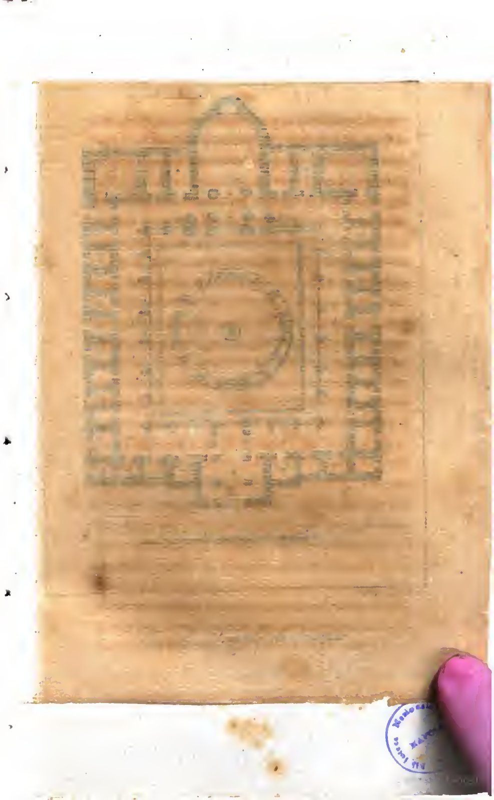
Nous joignons ici une vue des restes de ce temple, et son plan, dont nous allons donner l'explication.

aa. Le vestibule du temple, orné de six grands pilastres.

bb. Le péristyle qui régnait tout autour du parvis.

cc. Deux anneaux de bronze auxquels on attachait les victimes.

dd. Soubassement rond au milieu du parvis, haut de trois pieds et demi, et de soixante-quatre pieds de diamètre, entouré de seize colonnes. Elles soutenaient peut-être un *tholo* en forme de monoptère; mais cela est douteux, car la hauteur des colonnes est moindre que le demi-diamètre du soubassement, tandis que, selon Vitruve, dans ces sortes de temples, la



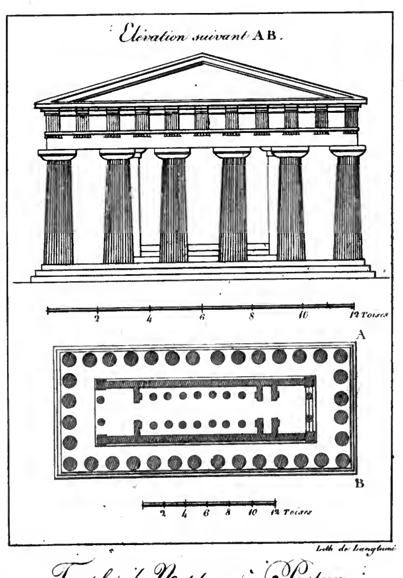


100 200 300 400 500 Pieds

G — Lith de Langlumé

Plan du Temple de Sérapis.





Temple de Neptune à Pestum.



hauteur de la colonne doit être égale au diamètre du monoptère.

e. Trace de l'autel octogone.

ff. Deux pierres perforées pour l'écoulement du sang.

gg. Quatre vases de forme cylindrique, cannelés en spirale. On ne sait s'ils servaient pour l'eau lustrale ou pour recevoir les entrailles des victimes.

hh. Le *pronaon,* orné de quatre colonnes corinthiennes en marbre cipolin, de trente-huit pieds de hauteur. Il en reste trois, la quatrième est renversée.

ii. La cellule ou le sanctuaire.

kk. Chambres qui servaient probablement à l'usage des prêtres.

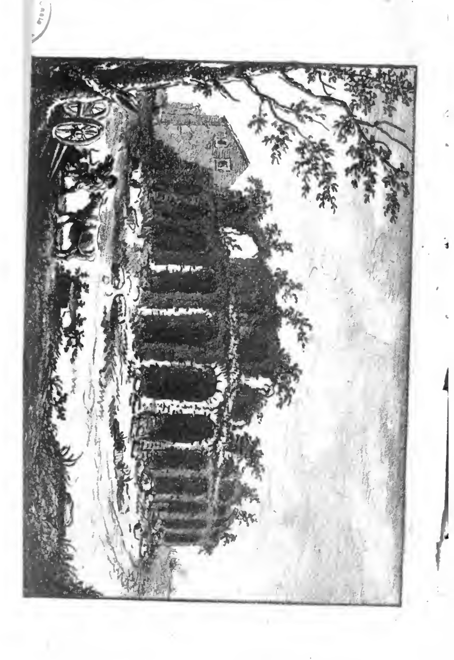
ll. Deux chambres entourées de siéges percés, destinés peut-être à prendre des bains de vapeur.

mm. Chambres pour la réception des malades. On les appelait *serapeum,* ou l'hôpital. On remarque dans quelques unes des vestiges d'escalier, ce qui fait croire qu'il y avait deux étages. On entrait dans les chambres de côté alternativement par le portique et par la partie extérieure.

Temple de Neptune. Derrière le temple de Sérapis, sur le penchant de la colline, il y a de vastes

ruines que l'on croit être celles du théâtre. On y voit aussi les belles ruines d'un édifice immense que l'on appelle temple de Neptune, parce que Cicéron a parlé d'un temple de Neptune, à Pouzzole, qui était d'une grande magnificence. Je me suis fait une autre idée de ces ruines ; je pense qu'elles sont les restes des thermes, qui devaient être magnifiques dans une ville aussi riche et aussi populeuse. Or, de toutes les ruines de Pouzzole, aucune ne ressemble plus à des thermes que cet édifice, et il est probable qu'il avait cette destination. Il était bâti en briques et devait être revêtu de marbre. La maçonnerie est la plus belle qu'on puisse voir, surtout dans l'ouvrage réticulaire.

Temple d'Hadrien. Non loin de là on voit les ruines du temple qu'Antonin fit ériger en l'honneur d'Hadrien son père, qui mourut, comme l'atteste Spartianus, à Baies, dans la maison de campagne de Cicéron. Ce même Spartianus et Julius Capitolinus disent que, dans ce temple, Antonin venait offrir des sacrifices à Nerva, Trajan et Hadrien, placés par une folle adulation au nombre des dieux. Dans le dix-septième siècle on a retiré de ces ruines des inscriptions en l'honneur de ces trois empereurs, de belles statues, et de gros fragments de colonnes et de marbres.





Amphithéâtre de Pouzzole. C'est dans le voisinage de ce temple que l'on trouve les restes de l'amphithéâtre dont les dimensions peuvent nous donner une idée de la population de l'ancien Pouzzole; on calcule qu'il pouvait contenir dix mille spectateurs; celui de Rome en contenait quatre-vingt-sept mille.

L'amphithéâtre de Rome n'ayant été construit que sous le règne de Vespasien, il est vraisemblable que celui de Pouzzole ne fut bâti qu'après le règne de cet empereur; car il est peu croyable qu'il y eût un amphithéâtre en pierres de taille à Pouzzole, tandis que la capitale du monde n'en avait qu'un en bois. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il existait un amphitéâtre à Pouzzole du temps d'Auguste. Suétone raconte qu'un sénateur y reçut un affront, personne n'ayant voulu se déranger pour lui faire place, et que ce scandale engagea Auguste à régler les places que chaque ordre devait occuper dans les spectacles [1].

[1] « Auguste alloua les premières places aux sénateurs, défendit l'orchestre aux ambassadeurs des villes libres et des villes alliées, ayant remarqué que parmi eux il y avait souvent des affranchis ; fixa les places que devaient occuper les militaires et les plébéiens mariés, réserva le *cuneus* pour ceux qui étaient vêtus de la prétexte, et plaça à leur

La légende porte que c'est dans cet amphithéâtre que saint Janvier, évêque de Bénévent, fut exposé aux bêtes féroces, qui le respectèrent. On lui a dédié une petite chapelle dans la cellule où l'on suppose qu'il fut gardé avant d'être mené dans l'arène.

Il existe encore beaucoup d'anciennes masures dans le voisinage de Pouzzole; mais, à l'exception de quelques restes d'aqueduc, les noms et la destination des autres ne sont point connus, et il n'en est aucun qui mérite une attention particulière.

Palais de D. Pedro de Tolède. Parmi les édifices modernes, je citerai le palais du vice-roi D. Pedro de Tolède. Ce seigneur le fit construire immédiatement après l'éruption du Mont-Neuf, et alla y demeurer, pour engager les habitants de Pouzzole à revenir dans leurs maisons, qu'ils avaient abandonnées; ce palais est d'un très mauvais goût.

C'est à Pouzzole que mourut Sylla, quelques jours après y avoir apaisé une sédition.

côté les pédagogues; ne permit pas au bas peuple de s'asseoir à la division moyenne du théâtre; ordonna que dans les combats de gladiateurs les femmes occuperaient la partie la plus élevée, et plaça les vestales vis-à-vis du préteur. » (In *August.* 44.)

Sylla, dit Salluste, était issu d'une famille patricienne, presque éteinte par l'incurie de ses ancêtres. Il connaissait la littérature grecque aussi bien que la latine, et il excellait dans l'une et dans l'autre. Doué d'un grand caractère, il aimait les plaisirs, mais il était passionné pour la gloire. Éloquent, d'un commerce facile, astucieux, et d'un talent extraordinaire pour cacher ses pensées, ou pour les faire adopter sous le point de vue qui lui était favorable, il n'épargnait ni l'argent ni les services pour parvenir à son but.

Après avoir été questeur, il fit ses premières campagnes, comme lieutenant de Marius, dans la guerre contre Jugurtha. Il contribua puissamment par son courage et ses conseils à la perte de ce roi barbare et au triomphe de Marius; mais il ne put voir sans indignation que ses exploits n'eussent servi qu'à relever la gloire d'un plébéien, dont l'ambition était de ruiner le parti de la noblesse, et de se rendre maître de la république en flattant la faction populaire.

La victoire éclatante de Marius sur les Cimbres ne fit qu'augmenter la haine de Sylla contre ce capitaine: il chercha à se créer dans les camps une gloire rivale, et à faire oublier celle du soldat d'Arpinum ; et tandis que ce dernier souil-

lait ses lauriers par ses désordres, Sylla remportait des victoires en Asie, s'attachait les légions par ses largesses, et justifiait le surnom de ***Faustus*** que les faveurs de la fortune lui avaient fait donner.

La haine entre ces deux rivaux éclata lorsqu'il fut question d'envoyer une armée contre Mithridate. Marius, à soixante ans, brigua le commandement des troupes et gagna la faction populaire, qui soutint ses prétentions. Le sénat se déclara pour Sylla, et Rome se vit partagée en deux grandes factions. Les partisans de Marius, pour soutenir leur chef, se portent aux plus violents excès, tandis que Sylla rejoint son armée dans la Campanie, revient à Rome avec ses troupes, et, après avoir frappé de terreur ses adversaires, et obligé Marius de chercher son salut dans la fuite, il se rend à la destination que le sénat lui avait accordée. Sur ces entrefaites, les partisans de Marius le ramènent à Rome, où il signale son retour par les plus horribles vengeances.

Après avoir triomphé de Mithridate et subjugué la Grèce, Sylla reparaît sous les murs du Capitole, à la tête de ses légions victorieuses. Marius n'existait plus, mais son fils, voulant s'opposer au vainqueur de l'Asie, fut défait par lui

et se donna la mort dans Préneste, dont Sylla se rendit maître et dont il fit massacrer les habitants.

De retour à Rome, il se proclama dictateur. Cinq cents patriciens furent victimes de ses proscriptions. Rome, Spolette, Sulmone, Boviane, Télésie, Florence, Préneste, furent dévastées. Enfin, après avoir étouffé le feu des passions dans le sang des citoyens et avoir assouvi ses vengeances, il se démit de l'autorité dictatoriale dont il s'était revêtu, et vint se confondre parmi les citoyens, dont chacun pouvait lui demander compte d'un acte de sa cruelle dictature.

On a admiré son audace dans cette circonstance; on l'a même regardée comme une résolution sublime, parce qu'elle était sans exemple. Cependant, si l'on fait attention qu'il avait disséminé dans toute l'Italie quarante-sept légions qui lui étaient dévouées et prêtes à prendre les armes pour lui, qu'il avait fait tomber les têtes de ses ennemis les plus redoutables, et qu'il avait donné la mesure de son caractère par le sang qu'il avait déjà fait couler, on ne doit pas être étonné qu'il ait dit en toute sécurité à ses concitoyens, lorsqu'il abdiqua le pouvoir: *Me voici semblable au dernier d'entre vous, et prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé.*

Pouzzole moderne et ses environs. Pouzzole contient aujourd'hui environ dix mille habitants, la plupart très pauvres. Les Sarrasins y ayant séjourné presque pendant deux siècles, on voit encore les traits du visage de ces barbares sur la physionomie des habitants actuels, qui se distinguent aussi de leurs voisins par leur jargon à moitié africain. Quelques uns prétendent même que les airs favoris des gens du peuple de Pouzzole sont des airs sarrasins; assurément ils sont dignes d'une pareille origine. Il est difficile d'imaginer rien de plus discordant, et la voix humaine ne saurait former des sons plus désagréables à l'oreille.

Le chemin de Pouzzole à Naples est très beau, et l'un des plus agréables du monde. On côtoie la mer pendant trois milles, ayant des collines à gauche, et sur la droite le golfe de Pouzzole, et les îles de Procida, d'Ischia et de Capri. On voit en face les petites îles de Nisita et de Gaiola, la pointe de Pausilippe, et la belle côte de Sorrento qui se présente dans le lointain. Pendant trois autres milles, on marche dans une belle allée de peupliers, à travers une riche plaine, où les champs de blé sont parsemés d'arbres de différentes espèces, réunis entre eux par les vignes qui pendent en festons.

Du temps des Romains, la route entre ces deux villes passait par dessus les monts *Leucogei* (Leucogéens), nommés ainsi à cause de leur couleur blanchâtre. Il reste encore quelques vestiges de cette route entre Pouzzole et la Solfatara, qui en est distante d'un mille.

Sur le penchant de la montagne, entre Pouzzole et la Solfatara, il existe un couvent de capucins, bâti, dit-on, à l'endroit même où saint Janvier et ses compagnons de martyre furent décollés, au troisième siècle, pendant la persécution de Dioclétien. Ce qu'il y a de plus certain, relativement à ce couvent, c'est qu'on y jouit d'une très belle vue, et qu'on y respire un air très malsain en été. Les religieux sont obligés de l'abandonner pendant cette saison, pour aller respirer un air moins mauvais à Pouzzole. On voyait près de leur église, il y a peu d'années, un bel autel antique, que ces pères ont pris le parti de détruire, voyant que les étrangers y faisaient plus d'attention qu'au buste miraculeux de saint Janvier.

Ce couvent étant bâti sur un volcan, toutes les sources des environs sont tièdes, et l'eau de pluie se gâte dans les citernes ordinaires, par le contact d'un sol qui exhale des vapeurs sulfureuses. Pour y remédier, l'on a construit dans le

jardin une citerne très ingénieuse. Elle est de forme cylindrique, soutenue par une voûte détachée du sol tout autour, et assez grande pour contenir douze millions de pintes de Paris.

La Solfatara est un volcan qui est loin d'être entièrement éteint. Son cratère est une espèce d'amphithéâtre dont l'arène est une croûte épaisse qui recouvre sans doute un abîme immense, puisqu'on entend un retentissement et un bruit souterrains lorsqu'on jette une pierre sur cette plaine ou qu'on la frappe simplement avec le pied. La forme du cratère est presque elliptique; son plus grand diamètre a trois cent quatre-vingt-neuf toises, et son plus petit trois cents; le premier, pris du sud-est au nord-ouest; le second, du nord-est au sud-ouest. Le périmètre supérieur du cratère a onze cent quarante et une toises; l'on remarque que ce cratère est échancré vers le flanc méridional, comme dans la majeure partie des volcans des Champs-Phlégréens.

La plaine de la Solfatara est élevée de quarante-huit toises et demie au dessus du niveau de la mer; elle est couverte d'arbrisseaux, excepté dans une partie dont la chaleur est trop forte pour que la terre soit susceptible d'y nourrir des plantes. C'est de là qu'il sort continuellement, par des crevasses qu'on nomme *fumeroles*, beau-

coup de vapeur sulfureuse ayant l'odeur du foie de soufre. On ne voit plus sortir des flammes de ce gouffre; cependant le P. de la Torre assure avoir observé que les vapeurs de la Solfatara sont quelquefois lumineuses pendant la nuit, ce qui pourrait être attribué à leur degré d'incandescence.

On exploite la Solfatara depuis un grand nombre d'années; l'on en retire du soufre, de l'alun, du sel ammoniac, et un peu de sel d'Epsom, et l'on prétend qu'il serait possible de tirer un meilleur parti de ces sels et du soufre lui-même, si l'on confiait les travaux à des chimistes habiles. M. Breislak y avait construit une machine ingénieuse qui réunissait une masse considérable de vapeurs, et les réduisait en eau dont on éprouvait les bons effets dans plusieurs maladies. Ce n'est pas seulement de nos jours que la Solfatara est exploitée; Pline nous dit que de son temps on y recueillait déjà du soufre.

Selon Strabon, les anciens appelaient la Solfatara *Forum Vulcani*, la cour de Vulcain[1], nom qui lui fut donné sans doute à cause des feux souterrains. Le même auteur rapporte que la foudre dont Jupiter y frappa les géants incendia la montagne. Diodore de Sicile, Silius[2], et plu-

[1] Strab., lib. v, post Puteolorum descriptionem.

[2] . . . . Tum sulphure et igni

sieurs autres auteurs, disent que c'est là qu'Hercule vainquit les géants. L'histoire ne fait mention d'aucune éruption de la Solfatara[1], mais on voit du côté de la mer une immense masse de lave qui certainement a coulé de ce volcan dans des temps fort reculés.

Dans le quinzième siècle, il y avait dans la plaine de la Solfatara une source d'eau qui bouillonnait avec beaucoup de force, et s'élevait souvent jusqu'à la hauteur de dix-neuf pieds. Le mont Cerboli, en Toscane, en offre une pareille. Cette source de la Solfatara n'existe plus. Il est probable, dit M. Breislak, que Pétrone a voulu faire

Semper anhelantes, coctoque bitumine campos
Ostentant; tellus, atro exundante vapore,
Suspirans, victisque diu calefacta medullis
Æstuat, et stygios exalhat in aera flatus,
Parturit et tremulis metuendum exsibilat antris;
Interdumque cavas luctatus rumpere sedes
Aut exire foras, sonitu lugubre minaci
Mulciber immugit, lacerataque viscera terræ
Mandit et exesos labefactat murmure montes.
Tradunt herculea prostratos mole gigantes
Tellurem injectam quatere, et spiramine anhelo
Torreri late campos, quotiesque minantur
Rumpere compagem impositam expallescere cœlum.
SIL. ITAL. *Punic.* lib. XII.

[1] . . . . Neapolim inter
Et Cumas locus est multis jam frigidus annis,
Quamvis æternum pinguescat ab ubere sulphur.
CORN. SEVERI *Fragm.*

allusion à un phénomène de cette nature, lorsqu'il dit que la plaine de la Solfatara était arrosée par l'eau du Cocyte,

Est locus excisus, penitus demersus hiatu,
Parthenopen inter magnæque Dicharchidos arva
Cocyta perfusus aqua.

PETRON. ARBITRI *Metrica.*

Source de Pisciarelli. Au pied de la Solfatara, entre le mont de Spiri et le cratère d'Astroni, il y a une source d'eau bouillante nommée *Pisciarelli*, qui sort avec un bruit effroyable des flancs du volcan. Cette eau a le goût de l'alun et sent le foie de soufre. On prétend qu'elle est très efficace dans toutes les maladies cutanées, ainsi que dans la maladie dominante dans ce climat, et dont les Napolitains et les Français se rejettent mutuellement l'origine. Pline dit que l'eau des fontaines leucogéennes était bonne pour les maux d'yeux[1], qualité qu'on avait déjà remarquée dans les sources de la maison de plaisance de Cicéron, et qui convient aux eaux qui tiennent en solution du sulfate d'alumine.

On s'est épuisé en conjectures pour expliquer les phénomènes qu'on observe à la Solfatara. Les uns disent qu'elle a une communication avec le

[1] Lib. XXXI, cap. 2.

Vésuve, ce qui paraît démenti par l'expérience, car les mouvements de ce volcan n'exercent aucune influence sur les fumeroles de Pouzzole. Les autres pensent qu'elle communique avec la mer par des vides qui existent au dessous de la plaine du cratère. D'autres enfin supposent avec M. Ferber que les eaux de pluie, pénétrant au travers des ouvertures de la plaine de la Solfatara, arrivent dans les abîmes de cet ancien volcan, que leur action sur les pyrites en produit la décomposition, et que, par le dégagement du calorique qui en résulte, une partie de l'eau se réduit en vapeurs, qui sortent par les fumeroles, ou se condensent en sources chaudes, entraînant l'hydrogène et les principes que ce gaz et l'eau ont dissous.

Cratère d'Astroni. Vers le nord-est de la Solfatara, et à peu de distance de cette dernière, on rencontre le cratère d'Astroni, l'un des mieux conservés de tout le pays. Son diamètre, au sommet, est d'environ huit cents toises; les parois de son entonnoir, formées de scories de lave et de cendres volcaniques, ont une profondeur considérable, et vers le centre du cratère il y a une colline de tuf et de massif de lave. Cette colline est entourée par trois petits lacs, dont le plus grand est permanent; les autres se dessèchent très sou-

vent. Le cratère d'Astroni est aujourd'hui un parc ; le roi de Naples y chasse le sanglier, et, à cet effet, il a fait bâtir une muraille tout autour pour empêcher le gibier d'en sortir. Le roi Alphonse d'Aragon y donna, en 1452, une fête magnifique, à l'occasion du mariage de sa nièce avec l'empereur Frédéric III. On y entre d'un seul côté, parce que le cratère n'a qu'une seule échancrure ; il présente dans son intérieur l'aspect de la nature sauvage.

Lac d'Agnano. Non loin du cratère d'Astroni, et en se dirigeant vers le sud-est, on voit un lac qui s'est formé dans un cratère de volcan ; c'est le lac d'Agnano. Il faut croire qu'il n'existait pas du temps des Romains, puisque les anciens auteurs n'en parlent pas. Quelques érudits prétendent qu'à la place occupée par le lac il y avait du temps des Normands une ville qui s'appelait *Anglanum:* elle aurait été détruite par les révolutions qu'a éprouvées le pays, et son nom serait passé au lac qui s'est formé à l'endroit qu'elle occupait. On assure généralement qu'à quelque distance des bords on aperçoit des murs et des ruines d'édifices au fond du lac, et l'on suppose que la voûte sur laquelle ils étaient bâtis s'est affaissée, soit par le poids de ces mêmes édifices, soit par les secousses produites

par des tremblements de terre. Le célèbre Mazzocchi prétend qu'à la place où est le lac il y avait jadis une maison appartenant à Lucullus; il appuie son opinion sur quelques auteurs anciens, et ajoute que ce n'est que vers la fin du neuvième siècle que ce lac s'est formé.

Sa circonférence est à peu près de deux tiers de lieue; ses bords annoncent encore sur plusieurs points un dégagement de chaleur; on y voit des sources chaudes, et les vapeurs qui en sortent déposent des fleurs de soufre et de l'alun en petites aiguilles. On a bâti une maison de bains à l'endroit où l'on a trouvé les sources les plus chaudes [1]; l'on y prend des bains chauds et des bains de vapeurs, auxquels on attribue la propriété de guérir les douleurs rhumatismales. En sortant de cette maison on rencontre des ruines considérables qui ont probablement appartenu à d'anciens thermes [2].

C'est dans ce lac que l'on fait rouir tout le chanvre qui croît dans les environs de Naples.

[1] Cette maison est connue sous la dénomination d'*Étuves de Saint-Germain*. C'est un misérable réceptacle d'une saleté qui inspire le dégoût.

[2] Parmi les ruines de cet antique édifice, on voit des tubes de terre cuite, encastrés dans les restes des murs, qui paraissent indiquer l'usage auquel ils étaient destinés.

Les émanations qui résultent de la décomposition de la matière végétale qui enveloppe la fibre du chanvre et sa partie ligneuse, l'odeur vireuse qui s'exhale de la plante elle-même, augmentent l'insalubrité naturelle de l'air, et occasionent des maladies graves[1].

Grotte du Chien. Cette fameuse grotte est sur les bords du lac d'Agnano. Elle est creusée dans la partie méridionale du cratère. Sa longueur est de dix pieds, son élévation de huit sur quatre de large; ses parois sont des matières volcaniques compactes, qui ont une action sur l'aiguille aimantée, et sont parsemées de mica, de quelques fragments de lave, et de feldspath.

Il s'y exhale du gaz acide carbonique, qui, à cause de son poids, ne s'élève guère qu'à cinq ou six pouces de terre, et se répand hors de la grotte sous l'apparence d'une fumée légère. Elle ressemble aux mofettes qui paraissent souvent

[1] Pour se faire une idée de l'action malfaisante de l'air des environs d'Agnano, on n'a qu'à voir l'état dans lequel se trouvent les personnes qui sont obligées de le respirer. J'y ai vu un jeune homme de vingt-deux ans qui avait le visage ridé comme un vieillard de soixante-dix; il était sans énergie, et ressemblait plutôt à une plante étiolée qu'à un homme.

dans le voisinage du Vésuve et de l'Etna, surtout après une éruption; mais celles-ci sont passagères, tandis que l'autre est constante. Pline en fait mention, et il est probable qu'elle existait long-temps avant lui.

Cette grotte prend son nom de l'expérience qui s'y fait tous les jours pour amuser les curieux. Un chien qu'on y fait entrer, respirant nécessairement, par la position naturelle de sa tête, l'air méphitique, se débat pendant quelques secondes et reste ensuite sans mouvement. Si on le laisse trop long-temps plongé dans le gaz, il meurt; mais si, après une ou deux minutes, on le retire de la grotte en l'exposant au grand air, il reprend ses forces peu à peu: cependant la constitution de l'animal en est affaiblie, et il n'est guère de chien qui puisse supporter plus de vingt fois cette épreuve. Un oiseau qui y est plongé meurt instantanément, un crapaud y résiste pendant une demi-heure, un lézard pendant cinq quarts d'heure, une sauterelle pendant deux heures. Si l'on plonge un corps enflammé dans la mofette, il s'y éteint sur-le-champ; la fumée du corps éteint, avant de s'élever dans l'air atmosphérique, reste enveloppée dans l'air méphitique, se répand sur la surface du gaz, et offre

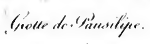
aux yeux toutes les ondulations de ce dernier. Lorsqu'on entre dans la grotte, on sent une légère chaleur aux pieds et à l'extrémité des jambes, parce que la température du gaz méphitique est un peu plus élevée que celle de l'atmosphère. On a remarqué que le gaz de la grotte ne fait éprouver aucune variation à la boussole. Quelques physiciens, désirant savoir s'il exerçait de l'influence sur l'électricité, n'ont pu obtenir des signes électriques dans son atmosphère; mais l'on peut croire que l'absence des phénomènes est due à l'humidité qui accompagne toujours le gaz, comme le prouve l'hygromètre. Toutes ces expériences confirment ce que les chimistes nous ont appris sur les propriétés de l'acide carbonique.

PAUSILYPE ET SES ENVIRONS.

Cap Pausilype. Le chemin est fort joli depuis le lac d'Agnano jusqu'à la grotte de Pausilype, que l'on doit traverser lorsqu'on veut retourner à Naples. On appelle *Pausilype* la colline placée entre le golfe de Baies et celui de Naples; elle est d'origine volcanique, se dirige d'abord du nord-est au sud-ouest, et se replie ensuite à l'ouest. Sa longueur, prise du village de Pausilype à la Gajola[1], est de deux mille quatre cents toises, et sa largeur, de la pointe à la hauteur en face de Nisida, est de huit cents toises. Son nom vient d'un mot grec, et signifie cessation de tristesse ou *sans souci.* Toute cette colline est couverte de villages, de chapelles, et de maisons qui font un effet pittoresque au milieu des vignes et des jardins. Plusieurs masses de tuf parsemées çà et là entre ces différents objets produisent un contraste agréable, et leur ensemble

[1] Il est évident que la Gajola, ainsi que l'île de Nisida, et le rocher qu'on appelle le Lazaret, étaient autrefois réunis au cap Pausilype, qui se prolongeait jusqu'à la première de ces îles. Ce cap étant formé de tuf, matière peu consistante, a été brisé par les vagues.

G. Lith. de Langlumé



Grotte de Pausilipe.







forme une des plus belles décorations du golfe de Naples, ce qui a fait dire à un poëte napolitain, à la vérité avec un peu d'emphase : *Egli è un pezzo di ciel caduto in terra.*

Grotte de Pausilype. La colline est percée d'un bout à l'autre par une grotte à laquelle elle donne son nom. On ignore dans quel temps et par qui la grotte de Pausilype a été faite ; on sait qu'elle existait du temps d'Auguste, puisque Strabon en parle, et on présume qu'elle fut creusée par Lucullus. Quelques personnes prétendent que cet ouvrage a été commandé par Agrippa et exécuté par l'architecte Coccius ; d'autres le croient plus ancien et l'attribuent aux Cuméens. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'il fut exécuté pour éviter la peine et la difficulté de franchir la colline de Pausilype[1].

Le feu roi d'Espagne, Charles III, qui fit en

[1] Si l'on en croit le chevalier Carletti, la montagne de Pausilype a été percée en trois endroits différents ; par les Grecs, par Lucullus, et par l'empereur Claude. Les Grecs y firent l'ouverture connue aujourd'hui sous le nom de *Grotta di Pausilippo;* elle éprouva ensuite des changements avant d'arriver à l'état actuel. Lucullus y fit une autre ouverture, qu'on appelait de son nom, et qui est entièrement ruinée. L'empereur Claude fit percer la colline pour y faire passer l'aqueduc qui portait les eaux à la *Piscina mirabile.* On peut voir, pour

peu d'années des choses vraiment étonnantes, avait conçu le projet de faire un beau chemin sur le bord de la mer, autour du cap Pausilype; ce grand ouvrage aurait été digne de lui. Il le commença; mais à peine l'avait-il conduit jusqu'au palais *Rocella*, qu'il partit pour aller prendre possession du royaume d'Espagne, et son entreprise fut abandonnée.

La partie de Pausilype appelée *Mergellina* est une des promenades favorites des Napolitains de toutes les classes. Dans les belles nuits d'été ils y vont prendre des glaces, ou vont souper dans les guinguettes qui abondent sur le rivage de la mer.

On trouve à côté de Mergelline le couvent des *Servites*, fondé par le poëte *Sannazaro*, qui dédia l'église à *Santa Maria del Parto*, à cause de son poëme latin *de partu Virginis*, de l'enfantement de la Vierge.

Sannazaro et ses ouvrages. Le poëme de Sannazaro est d'un style pur, élégant et élevé, et mérita à son auteur les éloges de Léon X et de Clément VII; mais le sujet en est singulier, et le poëte, en mélangeant les fables du paganisme aux mystères de la religion chrétienne, s'est écarté

plus de détails, l'*Histoire de la région brûlée*, imprimée en 1787.

du précepte d'Horace, qui veut bien accorder quelques licences aux poëtes,

> Sed non ut placidis coeant immitia, non ut
> Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

On y voit des driades et des néréides; la Vierge y tient les vers de sibylles entre les mains; et ce ne sont pas les prophètes, mais Protée, qui prédit le mystère de l'incarnation, etc., etc.

Parmi les ouvrages italiens de ce poëte, celui intitulé l'*Arcadie* est le plus célèbre. Il y a beaucoup de délicatesse et de naïveté dans les images et les expressions.

Sannazaro naquit à Naples en 1458. Le roi Frédéric II l'honora de sa protection, et lui donna plusieurs marques de son estime, et une maison à Mergelline [1]. Quand ce prince fut dépouillé de ses états, Sannazaro l'accompagna en France, et resta avec lui jusqu'à sa mort. De retour en Italie, il fut vivement affecté de trouver sa maison ruinée par le prince d'Orange, vice-roi de

[1] Le poëte l'en remercia par les quatre vers suivants, dignes de Martial :

> Scribendi studium mihi, Federice, dedisti,
> Ingenium ad laudes dum trahis omne tuas.
> Ecce suburbannm rus et nova prædia donas :
> Fecisti vatem, nunc facis agricolam.

Naples. Quelque temps après, lorsqu'il apprit la mort de ce prince, tué dans un combat, il s'écria : *La vendetta d'Apollo ha fatto Marte.*

Il mourut à Naples en 1530 [1], et fut enterré dans l'église du couvent qu'il avait élevé sur l'emplacement de sa maison.

Tombeau de Sannazaro. Son tombeau est l'ouvrage de Santa-Croce, et du frère Ange Coggibonsi, de l'ordre des Serviti; c'est un beau mausolée, digne du siècle de Michel-Ange, dans lequel il fut fait. Le poëte y est représenté de grandeur naturelle. Les statues d'Apollon et de Minerve en sont les principaux ornements. Un vice-roi de Naples voulut les faire enlever et les envoyer en Espagne, alléguant que de pareilles statues profanaient une église; mais les religieux, pour déjouer son projet, firent graver sur les piédestaux les noms de David et de Judith.

L'épitaphe de Sannazaro, qu'on y lit, est un distique composé par le cardinal Bembo [2].

[1] Les érudits prétendent qu'il mourut en 1532, quoique la date de sa mort, gravée sur son tombeau, soit bien celle que nous venons de citer.

[2] Da sacro cineri flores, hic ille Maroni
Sincerus musa proximus, ut tumulo.
VIXIT ANNOS LXXII. OBIIT
ANNO CIϽIϽ. XXX.

Un évêque d'*Ariano*, de la maison Caraffa, mort en 1550, est enterré dans une chapelle de la même église. On y voit un tableau représentant saint Michel qui terrasse le diable, et on y lit ces paroles: ***Fecit victoriam, alleluia.*** On raconte à ce sujet qu'une princesse, ***Vittoria Avalos***, fut éprise d'une passion violente pour cet évêque, qu'elle ne put un seul instant lui faire oublier ses devoirs, et que ce prêtre, glorieux du triomphe qu'il avait remporté sur le démon de la chair, fit faire le tableau dans lequel il est représenté sous la figure de saint Michel, et la belle princesse sous les traits du diable.

Palais Rocella. Un peu au delà du couvent, on voit le palais Rocella, abandonné depuis long-temps par les princes de ce nom. Son architecture est d'un assez bon goût; une batterie a été placé auprès pour la défense du golfe.

Palais de donna Anna. On arrive ensuite à un grand palais qui tombe en ruines. Le vulgaire l'appelle palais de la reine Jeanne, mais il est postérieur d'un siècle au temps où vécut cette reine, et son vrai nom est ***Palazzo di donna Anna.*** Il fut bâti, vers 1640, par le vice-roi don ***Ramiro di Gusman***, duc de ***Medina de las Torres***, qui épousa ***donna Anna Caraffa***, digne héritière de ce nom.

Védius Pollion. En longeant cette belle côte, on trouve un magasin à poudre, et ensuite la pointe de Pausilype, défendue par une forte batterie. Après avoir doublé cette pointe, et avant d'arriver à Gajola, on trouve le village de Marochiano, où était anciennement la maison de campagne et les fameuses piscines de Védius Pollion. Les anciens ont beaucoup parlé de la magnificence de cette maison, qui fut digne de recevoir Auguste. Les piscines étaient immenses; Védius y nourrissait des murènes[1], et souvent il leur offrait pour nourriture la chair de ses esclaves[2].

[1] La murène était le poisson que l'on nourrissait de préférence dans le *Puteolanum*. Les seigneurs romains en étaient friands et en avaient grand soin; ils poussèrent leur affection pour ce poisson jusqu'au ridicule. L'orateur Hortensius, ayant appris la mort d'une murène de son vivier de Baies, ne put s'empêcher de la pleurer. Une princesse romaine avait fait mettre des pendants d'oreille à une murène qu'elle faisait nourrir à Baulé, ce qui attirait dans ces lieux un grand nombre de curieux. PLIN., lib. IX, sect. 81.

[2] « Invenit in hoc animali documenta sævitiæ Vedius Pollio, eques romanus, ex amicis divi Augusti, vivariis earum immergens damnata mancipia, non tanquam ad hoc feris terrarum non sufficientibus, sed quia in alio genere totum pariter hominem distrahi sperare non poterat. » PLIN., lib. IX, sect. 39.

Ce Védius était un affranchi, favori d'Auguste, qui l'agrégea à l'ordre des chevaliers ; c'était un homme fort ordinaire, qui n'a trouvé place dans l'histoire que par ses richesses et par ses cruautés. Il suffisait qu'un de ses esclaves cassât un verre de cristal pour qu'il le fît jeter dans le vivier. Sénèque et Tertullien [1] confirment ces faits, et le dernier dit en outre que Védius se plaisait à nourrir ainsi ses poissons, pour trouver à leurs entrailles le goût et l'odeur de la chair de ses malheureuses victimes. Il y a sans doute de l'exagération dans le passage de Tertullien, mais cet écrivain n'aurait pas attribué à Védius un goût si détestable s'il n'avait pas vu en lui les vices d'un homme essentiellement cruel et digne d'être flétri par l'histoire. Védius laissa presque tous ses biens à Auguste [2], entre autres sa maison de Pausilype, à la charge d'y faire con-

[1] Tertul., lib. *de pallio*, sub finem; Sen., *de ira*, lib. III, cap. 40, et *de clementia*, lib. I, cap. 18. Ce dernier ajoute qu'Auguste étant chez Védius, un jeune esclave vint se jeter à ses pieds en lui disant qu'il allait être livré aux murènes pour avoir eu le malheur de briser un cristal. Le prince, ému par les larmes de l'esclave, et saisi d'horreur pour le crime de Védius, fit casser tous ses cristaux et combler sa piscine.

[2] Dion Cassius, lib. LIV.

struire quelque édifice public. Cette condition fournit à ce prince le prétexte de faire détruire la maison de Védius; il fit élever à la place un portique sur lequel il fit mettre le nom de Livie, voulant faire oublier dans ces lieux la mémoire de son favori.

Le site où exista jadis la maison de Védius appartient à la famille Mazza. Elle y a fait construire une petite maison de campagne, dans laquelle on montre plusieurs inscriptions grecques et latines, quelques statues et deux bustes trouvés dans les environs. Les inscriptions latines sont pour la plupart sépulcrales, et appartiennent aux hommes qui servaient dans la flotte de Misène; l'un des bustes, d'après le dire du propriétaire de la maison, serait celui de Védius Pollion.

Après cette maison, l'on voit à droite plusieurs grottes platamoniques. Ces grottes étaient ainsi nommées par les Grecs à cause des fossés qu'on y pratiquait pour recevoir les poissons et en faire des viviers. L'une d'elles, qui a un quart de mille de longueur, est attribuée à Lucullus.

Ile du Lazaret. Presque en face de cette grotte est placée la petite île du *Lazaretto*, où les vaisseaux font quarantaine. Cette île est traversée dans toute sa longueur par un canal, ou grotte

platamonique, qui servait de réservoir et peut-être de bain à l'ancien propriétaire.

Près de la maison de Mazza on voit les ruines d'un petit temple que l'on croit avoir été dédié à la Fortune. Un morceau du fût d'une colonne en marbre cipolin, sur une base corinthienne, est tout ce qui reste en pied de cet édifice.

Au dessus de ce temple, sur le sommet de la colline, est située l'église de *Santa Maria del Faro*, auprès de laquelle la famille Mazza a fait placer une inscription longue et insignifiante.

Non loin de l'église on voit trois citernes, que le vulgaire appelle piscines de Védius. Il est probable que ces citernes n'étaient que des réservoirs d'eau pour l'usage ordinaire, les piscines de Védius Pollion ne pouvant être placées qu'au niveau de la mer, où l'on voit encore des ruines considérables à fleur d'eau.

Il existe dans le voisinage quantité de vieilles masures, d'un bel effet, sur lesquelles on n'a aucun renseignement. On sait seulement par les anciens écrivains que ces lieux étaient renommés non seulement par les ouvrages qu'y avait fait construire Védius, mais aussi par ceux de Lucullus, qui étaient immenses[1].

[1] « Lucullus exciso etiam monte juxta Neapolim, ma-

La Gajola. A peu de distance de la côte est la petite île qu'on appelle *la Gajola.* Les anciens la nommaient *Emplœa,* mot grec qui signifie navigation, parce que, dit-on, elle possédait un temple où les marins allaient faire des vœux pour le succès de leurs voyages. La petite anse qui est vis-à-vis, sur le continent, porte aussi le nom de Gajola. On y remarque les ruines d'un édifice qui semble avoir été un temple ou des thermes, et que le vulgaire nomme, sans raison, l'école de Virgile.

Ile de Nisita. Le Lazaretto se trouve à peu près au milieu du détroit qui sépare la terre-ferme de l'île de Nisita, connue autrefois sous le nom de *Nesis.* Cette île est évidemment un volcan éteint, dont un côté du cratère s'est écroulé, et il s'y est formé naturellement un joli petit port, nommé *Porto Pavone.* Les auteurs latins parlent des éruptions de cette île [1]. On y respire un air très malsain en été; les anciens en avaient déjà fait la

jore impendio quam villam ædificaverat, Euripum et maria admisit : qua de causa magnus Pompeius Xercem togatum eum appellabat. » PLIN. lib. IX, sect. 80.

[1] . . . . Tali spiramine Nesis
Emittit stygium nebulosis aera saxis :
Antraque lethiferi rabiem Typhonis anhelant.

LUCAN., lib. VI.

remarque [1]. Nisita fut renommée jadis pour ses asperges, qui y viennent encore spontanément.

Brutus, obligé de quitter Rome après la mort de César, se retira dans cette île et s'y embarqua ensuite pour la Grèce. Dans ses lettres à Atticus, Cicéron parle des visites fréquentes qu'il faisait à Brutus pendant son séjour à Nisita [2], dans la maison de campagne du fils de Lucullus, son parent [3]. Il ne reste aucune trace de cet édifice, et l'île elle-même n'est à présent qu'une garenne, dont le propriétaire ne tire que peu ou point de revenu. On voit sur le lieu le plus élevé un édifice circulaire qui paraît avoir été bâti dans le moyen âge, et l'on prétend que c'était autrefois un château fort.

Ile d'Ischia. Cette île paraît avoir été séparée, par des tremblements de terre et par des éruptions volcaniques, de l'île de Procida, et celle-ci du cap Misène, dont elle n'est éloignée que de seize cents toises. Strabon le pensait, car, d'après son opinion, toutes les îles voisines du continent en auraient été séparées par l'action des feux

[1] . . . . Inde malignum
Aera respirat pelago circumflua Nesis.

STATIUS, *Silvar.* lib. II, carmen 2.

[2] Livre XVI, lettres 1, 2, 4.

[3] CIC., *Philippic.* X.

souterrains, et par la force impétueuse des vents et des vagues ; et c'est ainsi que la Sicile aurait été détachée de la Calabre, l'Afrique de l'Europe, etc., et que se seraient formées les îles de Caprée et les Pithécuses [1]. Cette dernière dénomination embrassait les îles d'Ischia et de Procida, et l'on s'en servait quelquefois pour désigner la première,

[1] Je voulais savoir quelles étaient les idées des anciens sur la formation des volcans; ma curiosité a été en partie satisfaite par un des passages de Strabon, que je transcris en entier : « Les Érythréens, dit-il, habitèrent *Ischia*. La »fertilité du sol et la richesse de ses mines d'or en firent »un peuple florissant. Une sédition d'abord, et ensuite des »tremblements de terre, des éruptions de feu et d'eaux »chaudes, et des inondations de la mer, la leur firent aban- »donner; car le sol de l'île est sujet à ces éruptions, et »c'est à cause d'elles qu'une colonie qui y avait été en- »voyée par Hiéron, tyran de Syracuse, l'avait délaissée. »Les Napolitains s'y établirent ensuite et en restèrent les »maîtres. C'est là l'origine de la fable de Typhon, qu'on »dit renversé sous cette île, et qui, en se remuant, vomit »des flammes, des eaux, et jusqu'à des petites îles qui ont »des fontaines d'eau bouillante. Ce qu'en dit Pindare est »plus vraisemblable. *Il semble en effet que tout le trajet »sous-marin entre Cumes et la Sicile soit enflammé, et ait »des cavernes intérieures communiquant entre elles et la »terre-ferme.* C'est pourquoi l'Etna porte un caractère »volcanique, ainsi que les îles de *Lipari* et les lieux »voisins de Pouzzole, de Naples, de Baies, et l'île d'*Ischia*.

comme étant la plus considérable. Pline paraît être d'un autre avis sur leur origine; il dit qu'on les croit sorties de la mer, et cite à l'appui de cette opinion une des îles de Lipari, une île de la mer de Toscane, etc. [1], produites par des éruptions sous-marines.

L'île d'Ischia était connue sous le nom spécial d'*Inarime* et d'*Ænaria;* on ignore l'époque à laquelle elle reçut son nom actuel. Nous avons vu qu'elle a été ravagée, dans les anciens temps, par plusieurs éruptions. L'an 662 elle éprouva aussi une éruption considérable, d'après le témoignage de *Julius Obsequens*, dans son livre *de prodigiis.* La dernière éruption dont l'histoire fait mention est celle qui arriva en 1301. Elle dura deux mois, et fut accompagnée de vapeurs si pernicieuses à l'espèce humaine et aux animaux, que tous les habitants furent forcés

»Pindare, en considération de ces choses, dit que Typhon »est enseveli sous ce territoire.

Cujus pectora nunc premuntur hirta
Littorum tumulis, mareque profligant,
Cumarum super urbem
Ipsiusque solo trinacrio.

Strab., lib. 1.

[1] «Nascuntur et alio modo terræ ac repente in aliquo mari emergunt... Sic et Pythecusas in campano sinu ferunt ortas.» Lib. II, sect. 88 et 89.

d'abandonner l'île. La lave qu'elle vomit, et qu'on voit à l'ouest de la ville d'Ischia, est encore aujourd'hui aussi fraîche que les laves les plus récentes du Vésuve, et n'a pas même été attaquée par les cryptogames de l'espèce la plus petite. Cette lave a environ un demi-mille de largeur, et plus d'un mille de longueur depuis son origine jusqu'à la mer.

Mont Épomé. L'objet qui attire principalement les regards des étrangers à leur arrivée dans cette île, est le mont *Epomeus* ou *Epopon*, aujourd'hui Mont-Saint-Nicolas. Cette montagne est de la plus haute antiquité, comme le prouve évidemment l'état de décomposition de ses laves; son sommet est divisé en plusieurs pointes qui annoncent sa dégradation; elle est composée de lave, de tuf et d'une terre alumineuse, et offre sans doute le premier cratère volcanique qui s'est formé dans l'île. Les anciens se rendaient à Ischia pour y prendre les eaux minérales, qui jouissaient d'une grande réputation, spécialement pour les maladies de la vessie [1].

La quantité d'argile qui existe dans cette île y a fait établir depuis un temps immémorial des fabriques de vases en terre cuite; elles y étaient si

[1] Plin., lib. xxxi, sect. 5.

considérables, dans les anciens temps, que leurs produits ont fait appeler cette île *Pithecusa*[1]. On extrait l'argile des collines de Casamicciola au moyen de puits et de galeries souterraines; ces collines sont couvertes de matières volcaniques. Les voyageurs vont voir au fond du cratère de Casamicciola la *grotte au vent;* elle est petite, et formée par quelques massifs de lave. Il sort de ses fentes, en été, un vent froid, dont la température est de 8 à 10 degrés plus basse que celle de l'atmosphère.

Sources d'eaux thermales. L'eau de Gurgitello, la plus renommée des eaux thermales de l'île, sourd à la base orientale de ce cratère, et de plusieurs endroits peu éloignés l'un de l'autre; sa température est presque de 50° Réaumur; on dit qu'elle est incisive et résolutive. On a établi entre les différentes sources des maisonnettes à l'usage des baigneurs, et, vis-à-vis, l'hôpital qui reçoit les malades pendant la saison des bains. Toutes ces eaux sont réunies, près de leurs sources, dans des réservoirs artificiels, et distribuées ensuite par des canaux artistement disposés pour l'usage des bains et des douches; et

[1] PLIN, lib. III, sect. 12, dit que ce nom lui a été donné *non a simiarum multitudine, ut aliqui existimavere, sed a figlinis doliorum.*

l'on dirige, par des tubes, la vapeur de la source dans un local particulier, destiné aux étuves. Outre les sources de Gurgitello, on vante beaucoup, comme légèrement cathartiques, celles del Cappone; comme toniques et désobstruantes, celles de l'Olmitello. Les femmes stériles boivent l'eau de Citara, qui contient beaucoup de sel marin; l'on prétend même que les anciens, n'ignorant pas les vertus médicinales de cette eau, l'avaient appelée eau de *Cytherea*, ou de Vénus, et que de son ancien nom serait dérivé, par corruption, celui qu'elle porte aujourd'hui.

Fumeroles de Monticeto. La partie méridionale du cratère de Casamicciola est liée au mont Épomé par la colline de Monticeto. Cette colline est un des lieux les plus intéressants de l'île par ses fumeroles et par ses efflorescences salines. Les fumeroles sont voisines l'une de l'autre, et leur température est très considérable, M. Thomson ayant trouvé dernièrement que le mercure s'élevait dans une d'elles à 75° ½ R. Si l'on en croit les chimistes de Naples, les vapeurs des fumeroles ne donnent aucun signe d'acidité, et l'eau qui résulte de leur condensation est entièrement insipide. Je ne sais comment on expliquerait alors les efflorescences salines qu'elles produisent; il faudrait peut-être regarder leur

formation comme analogue à celle qui s'opère tous les jours dans certaines solutions salines exposées à une évaporation spontanée. On voit les sels, à mesure que l'évaporation avance, sortir du liquide, et recouvrir les parois et les bords du vase.

Les fumeroles les plus chaudes et les plus abondantes de cette île sont destinées aux bains de vapeur. Celles qu'on a choisies pour cet usage sont entourées d'un petit bâtiment bien fermé, et creusées à la profondeur de plusieurs pieds, de manière qu'on peut y placer des planches à différentes hauteurs pour recevoir les malades. On les fait asseoir sur les planches ; on les couvre avec un drap, qui, en leur laissant la tête à découvert, sert en même temps à contenir la vapeur. Les fumeroles sont toujours bouchées; on les ouvre lorsque le malade est placé, et l'on proportionne l'ouverture à l'état du malade.

Ile de Procida. Cette île, nommée *Prochita* par les Romains, paraît, comme nous l'avons dit, avoir été séparée d'Ischia, et peut-être du continent, par des éruptions ou par des tremblements de terre. L'époque éloignée de ces révolutions se perdant dans l'obscurité des siècles, nous fait ignorer comment elles ont été pro-

duites, et la tradition n'en a fait passer d'âge en âge qu'un souvenir confus. Aussi l'histoire nous apprend seulement que de grandes catastrophes ont changé la face de ces lieux ; mais lorsqu'elle veut en assigner les causes ou en montrer les effets, elle ne fait que hasarder des conjectures propres seulement à faire connaître le peu de progrès que les anciens ont fait dans les sciences naturelles. En effet, voici comment Pline nous raconte la formation de l'île de Procida : « L'Épopon, après avoir vomi des flammes, s'est affaissé, et pendant cette éruption une ville a été engloutie. Dans un autre tremblement de terre, il s'est formé un marais ; et un autre tremblement, ayant fait rouler des montagnes, *provolutis montibus*, a donné naissance à l'île de Procida [1]. » Si nous jetons un coup d'œil sur l'état actuel de cette île, nous y verrons plusieurs grottes creusées dans le roc, et des courants de lave, qui, ne faisant pas suite ni à ceux d'Ischia, ni à ceux du continent, ne donnent aucun indice de leur origine. Procida a peu d'élévation au dessus du niveau de la mer ; son périmètre n'est que de trois lieues environ. Elle est restée long-temps sans habitants, et elle était

[1] Lib. II, sect. 89.

encore inhabitée sous le règne des premiers Césars. Aujourd'hui elle est bien cultivée et couverte d'habitations; ses anses, couronnées de maisons, offrent des points de vue très agréables. Les raisins, les figues et le gibier font sa principale richesse ; il y a beaucoup de faisans, mais ils sont réservés pour la chasse du roi[1]. La ville de Saint-Cataldo, capitale de l'île, a quatre mille habitants, bons marins, un port peu considérable, et qui même ne défend pas entièrement les navires de la fureur des vagues, et un château placé sur la plus élevée de ses éminences. Tout le monde sait que la fameuse conspiration connue sous le nom de *Vêpres siciliennes*, et qui éclata le 30 mars 1282, jour de Pâques, a été ourdie par un habitant de cette île, connu plus particulièrement dans l'histoire sous le nom de *Jean de Procida*.

[1] C'est Charles III qui a destiné l'île de Procida pour la chasse aux faisans. Il ordonna l'extinction des chats dans cette île, et condamna à des peines afflictives les habitants qui seraient convaincus de contravention. Cet édit ne fut exécuté que pendant peu de temps, car l'absence des chats fit tellement multiplier les rats dans l'île, que le roi, ayant été instruit des inconvénients nombreux qui en résultaient, révoqua son édit, à la grande satisfaction des habitants.

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT VOLCANIQUE DES ENVIRONS DE NAPLES.

Après avoir vu les antiques monuments qui s'offrent encore à la curiosité du voyageur entre Cumes et Pausilype, je suis retourné à Naples en parcourant les coteaux qui couronnent le rivage. Dans cette petite excursion, mille objets différents viennent frapper à chaque instant l'imagination du voyageur curieux. Des montagnes, des coteaux, des vallées, de vastes plaines, un immense océan, une mer entourée de collines et de monts, un volcan dans la vigueur de sa jeunesse, de vieux volcans éteints et qui paraissent encore menacer le spectateur, des lacs et des rivières, des promontoires et des îles, une ville immense, des maisons et des jardins dans toute l'étendue de la vue, une végétation étonnante; tels sont les objets principaux qui, par leur nombre et leurs contrastes, produisent à chaque instant des scènes nouvelles, les unes plus ravissantes que les autres.

Qui pourrait jamais penser que des lieux si pittoresques et si beaux ont été le théâtre des plus terribles convulsions de la nature, et qu'en les parcourant on marche sur des ruines entassées

les unes sur les autres, comme si la nature voulait rendre d'un côté ce qu'elle se plaît à détruire de l'autre. Cependant c'est ce qu'ont prouvé les recherches des géologues [1], et ce qu'un observateur tant soit peu versé dans les sciences naturelles n'aura pas de peine à découvrir.

Analogie entre la Campagne de Rome et la Campanie. Les diramations des Apennins qui embrassent la Campagne de Rome, et celles qui comprennent la Campanie ou Terre de Labour, forment deux grands arcs, dont le premier a ses deux extrémités vers Civitta-Vecchia et à Terracine, le second à Gaëte et au cap de Sorrento [2]. Si l'on parcourt les pays renfermés entre ces deux arcs, on est étonné des rapports qu'ils ont entre eux par l'analogie frappante de leur constitution.

Volcans de la Campagne de Rome. Rome a été bâtie sur le cratère d'un volcan; Tusculum,

[1] Voyez, entre autres, l'ouvrage déjà cité de M. Breislak, que j'ai consulté souvent dans mes courses, et auquel je dois l'idée que j'ai adoptée sur la constitution physique de ces lieux.

[2] Cap *Minervium* des anciens, ainsi nommé, dit Strabon, parce qu'Ulysse, ayant su résister aux attraits perfides des sirènes qui habitaient ces lieux, y fit bâtir un temple qu'il consacra à Minerve.



Albano, Velletri, offrent une suite de volcans éteints; et quoique le temps ait effacé l'histoire de leurs éruptions, il en a laissé la preuve incontestable dans la conformation actuelle du sol, et dans la nature des matériaux qui le composent. Les anciens n'étaient pas tout à fait dans l'ignorance sur les causes primitives de la formation de ces lieux; ils nous ont transmis leurs idées par des fictions que le vulgaire range parmi les fables, mais dans lesquelles le physicien ne voit que des allégories qui présentent à l'esprit les phénomènes de la nature. Elles nous prouvent qu'un volcan existait autrefois au mont Aventin : deux de ses sommets se voient encore, l'un à l'est, où se trouve l'église de Sainte-Balbine; l'autre à l'ouest, qui correspond à l'endroit où est le prieuré de Malte. La forme intérieure du cratère, dit M. Breislak, se découvre très bien si l'on monte sur la tour située près de l'église de Sainte-Balbine, et les matériaux du lieu en attestent l'existence.

Virgile voulait sans doute nous donner une idée de l'état volcanique du mont Aventin lorsqu'il en fit la demeure de Cacus; il nous peint ce monstre avec des couleurs dont il se serait servi pour nous faire le tableau d'une éruption. « Les peuples, dit le roi Évandre à Énée, font

»des sacrifices dans ces lieux pour les dangers »horribles dont ils ont été préservés. Regardez »cet énorme rocher suspendu et menaçant, ces »grosses pierres jetées au loin, ces lieux déserts »de la montagne, et ces ruines entassées tout »autour : c'est ici qu'était l'antre inaccessible »de Cacus.» Voyons quel était ce Cacus, et ce qu'il faisait ; mais laissons parler Virgile, pour ne point affaiblir par la traduction sa sublime poésie.

Huic monstro Vulcanus erat pater ; illius atros
Ore vomens ignes, magna se mole ferebat.

Si l'on voulait donner la description d'un cratère du Vésuve, où trouverait-on des expressions plus convenables que celles de Virgile dans la peinture de la grotte de ce monstre.

At specus et Caci detecta apparuit ingens
Regia, et umbrosæ penitus patuere cavernæ :
Non secus ac si qua penitus vi terra dehiscens
Infernas reseret sedes, et regna recludat
Pallida, dîs invisa, superque immane barathrum
Cernatur, trepidentque immisso lumine manes.

Quant au personnage allégorique que Virgile a désigné sous le nom d'Hercule, on pourrait penser que par ce demi-dieu le poëte a voulu figurer l'éruption finale dont les efforts, lents au com-

mencement, et ensuite terribles, brisant tous les obstacles et les rejetant au loin, a fait disparaître le fléau qui ravageait la contrée, et ramené ce calme qui inspire la sécurité à tous les habitants : la nature semble en effet reprendre une vigueur nouvelle dans les lieux qui ont été le théâtre des ravages occasionés par les volcans.

. . . . Ter totum fervidus ira
Lustrat Aventini montem ; ter saxea tentat
Limina nequidquam ; ter fessus valle resedit.
Stabat acuta silex, præcisis undique saxis,
Speluncæ dorso insurgens, altissima visu.
Hanc, ut prona jugo lævum incumbebat ad amnem,
Dexter in adversum nitens concussit, et imis
Avulsam volvit radicibus; inde repente
Impulit : impulsu quo maximus insonat æther,
Dissultant ripæ, refluitque exterritus amnis.

Lib. VIII.

Et n'a-t-on pas vu la mer reculer dans les éruptions du Mont-Neuf, du Vésuve et de l'Etna ?

Il est probable que les volcans de la Campagne de Rome sont d'une formation moins récente que ceux des Champs Phlégréens; leur empire s'étendait jusqu'à Cisterna, car à cet endroit les matières volcaniques cessent entièrement, pour

recommencer après le Garigliano, connu autrefois sous le nom de *Liris*[1].

Volcans de la Campanie. Depuis le Garigliano jusqu'à la petite rivière de Sarno, il n'y aurait qu'une seule plaine, si l'espace terminé par les deux rivières n'était interrompu par le mont Massique, et par les collines volcaniques de Sessa, de la Rocca-Monfine et de Téano. C'est près de cette dernière qu'était *Theanum*, capitale des Sidicins; on voit encore dans ses environs des courants de lave. L'un de ces courants sert de lit à la rivière de *Savone*, près de laquelle il y a une source d'eau minérale acidule et ferrugineuse, négligée aujourd'hui, et vantée par les anciens comme propre à dissoudre les calculs de la vessie; elle contient de l'oxyde de fer, tenu en dissolution par l'acide carbonique.

Ce sont ces volcans dont nous venons de parler qui ont dû fournir les matières que l'on voit depuis le Garigliano jusqu'aux environs de *Calenum*, aujourd'hui Calvi. Mais d'où provien-

[1] Après le passage de cette rivière, et à peu de distance, on voit les restes d'un ancien aqueduc : les arches qui existent encore attestent combien les Romains se plaisaient à faire de grandes dépenses dans leurs ouvrages publics. Ces ruines font partie de l'ancienne Minturne.

nent les laves qu'on a trouvées dans les plaines d'Averse et de Savigliano, à de grandes profondeurs[1]? Celles qu'on voit aux environs de Naples, près de la mer, doivent leur origine aux bouches volcaniques qui ont existé depuis cette dernière ville jusqu'à la pointe de Pausilype.

Anciens cratères aux environs de Naples. La ville de Naples a été bâtie sur un terrain volcanique, à l'endroit où se réunissent trois cratères de volcans. Le premier est formé par les collines de *Poggio Reale,* qui se prolongent au-dessus de l'église de la *Madonna del Pianto,* passent ensuite par *Capo di Chino,* et vont finir à la colline de *Minadoïs.* Quoique ce cratère soit dégradé, son contour est bien établi par la configuration des lieux, et son existence bien prouvée par les massifs de tuf[2] qui en forment la charpente, par

[1] Le besoin d'eau ayant forcé les habitants de ces deux villes à creuser des puits, on a été étonné de rencontrer à des profondeurs considérables des courants de lave. Lorsqu'on fait attention au grand nombre de volcans qui ont brûlé autrefois dans les différentes parties du globe, ne serait-on pas tenté de dire avec Pline : *Excedit profecto omnia miracula ullum diem fuisse quo non cuncta conflagrarent.* (Lib. II, sect. 3.)

[2] Les tufs, selon Dolomieu, sont produits par des éruptions boueuses; selon d'autres, ce sont des empâte-

les pierres ponces [1], et par les laves des environs de la *Madonna del Pianto* [2] qui ne peuvent être attribuées qu'à un cratère placé dans ces lieux. Il est le plus oriental des trois, et renferme le quartier de la ville qu'on appelle *Foria*.

Le deuxième, qui est le mieux conservé, commence à la colline de *Minadoïs*, et s'étend jusqu'à *Capo di Monte*. Les eaux et les hommes y ont fait différentes coupures. Charles III l'a ouvert par un chemin qui conduit au magnifique palais qu'il a fait bâtir au sommet; une de ces coupures porte, dans le pays, le nom de *Monte Spaccato*. Toute la masse de ce mont est formée d'un tuf volcanique gris jaunâtre; le sommet est

ments et agglutinations de sable, de cendres volcaniques, de fragments de scories, etc., souvent liés par une matière argileuse, et contenant quelquefois du fer, qui s'altère par l'action de l'air et de l'eau. On ne peut pas facilement décider à laquelle de ces espèces appartient un tuf lorsqu'il se présente à l'observation; mais tout porte à croire que celui dont nous parlons appartient à la seconde espèce.

[1] Ces pierres ne sont autre chose qu'une lave vitreuse, bulleuse, composée de fibres très fragiles, d'un aspect soyeux, souvent contournées; ordinairement elles surnagent dans l'eau.

[2] On trouve dans ces environs beaucoup de lave vitreuse, c'est-à-dire qui a l'apparence d'une matière vitrifiée.

couvert de cendres[1] et de *lapillo*[2] disposés par couches. Les couvents *della Vita* et *della Salute*, la place *delle Vergini*, et celle connue sous le nom de *Largo delle Pigne*, sont comprises dans ce cratère; il communique avec le premier par la rue dite de *Foria*.

C'est à *Pizzo Falcone*[3] que commence le troisième cratère; il se dirige vers *San Martino* et *Sant' Elmo*, embrasse ensuite le *Pietraro*, et par *Belvedere* se termine à la maison *Patrizio*. Il n'y a pas encore long-temps qu'en creusant des puits à Sainte-Lucie et à Chiaja, on voyait des mofettes. Les parois de ce cratère sont formés de tuf, dans lequel on rencontre souvent des mor-

[1] Les cendres volcaniques sortent du cratère avec la fumée, et sont transportées par les vents à de très grandes distances; elles diffèrent des cendres des matières végétales. La nature s'en sert comme moyen de fertilité pour réparer les ravages que produisent les éruptions.

[2] On a donné ce nom aux fragments de pouzzolane qui sont d'un volume un peu considérable. L'on s'en sert principalement à Naples pour les terrasses qui couvrent en général toutes les maisons de la ville.

[3] *Mons Echia*. La petite île *Megara*, sur laquelle est bâti le château de l'Œuf, était autrefois une continuation de cette colline. Il y a au pied de *Pizzo Falcone* une source d'eau minérale sulfureuse, et une source d'eau minérale ferrugineuse.

ceaux de lave compacte, et des morceaux de lave vitreuse. Sa partie orientale est séparée de la partie occidentale du précédent par la plaine sur laquelle se trouve la rue de Tolède.

On a déjà dit un mot des deux cratères séparés par la pointe de Pausilype ; celui qui est vers le sud a été dégradé par le temps et par les constructions des Romains, comme nous l'avons déjà dit ; l'autre, qui est plus au nord, se voit très bien en sortant de la grotte de Pausilype, et en suivant avec les yeux la direction du chemin de ***Pianura*** et de ***Soccavo***. Sur son flanc oriental est placé le village de Pausilype ; ce cratère se termine à une des collines du lac d'Agnano. La partie septentrionale du mont Pausilype est formée des matières qui en sont sorties.

Je ne parlerai pas du cratère de Soccavo, de celui de Pianura, et d'autres moins importants ; ce que j'ai dit suffit pour donner une idée de la nature des collines qui séparent la pointe de Pausilype de la ville de Naples. Des cratères de Soccavo et de Pianura est sortie la lave qu'on exploite sous le nom de *piperno*. Cette lave forme un massif qui a plus de vingt-cinq pieds d'épaisseur : elle est très dure jusqu'à la profondeur de vingt pieds, et ressemble à la lave basaltique la plus compacte; à une plus grande profondeur

elle est fragile, son grain étant peu cohérent.

Produits des volcans. M'étant proposé de faire quelques excursions au Vésuve et au mont Somma, je me réserve de parler plus tard des causes des éruptions, et d'indiquer les phénomènes les plus remarquables qu'elles présentent : je me bornerai pour le moment à jeter un coup d'œil rapide sur les produits des volcans, considérés dans leur généralité. Les matières que les volcans rejettent de leur foyer ont été dans un état de fusion, ou n'offrent que des indices de cuisson. Les premières forment différents ordres de laves qui comprennent : les laves pierreuses, qu'on divise en *basaltiques;* en *pétrosiliceuses,* qu'on voit spécialement aux îles Ponces et à Ischia; en *feldspathiques,* dont les îles Ponces offrent plusieurs espèces; en *amphigéniques,* qui, selon Dolomieu, ont pour base le grenat en masse : les laves vitreuses, très communes aux environs de Naples, et dont les pierres ponces font partie : les laves scorifiées, ou qui ont l'apparence de scories, pour avoir éprouvé une plus grande altération par le feu. Les secondes fournissent les laves que les minéralogistes appellent *thermantides,* comprenant les pouzzolanes; les matières volcaniques feuilletées, *thermantides tripoléennes;* et les particules terreuses, de différente nature et de gros-

seur différente, qu'on appelle improprement *cendres.* Les vicissitudes de l'atmosphère et les vapeurs acides font éprouver aux laves de grands changements, jusqu'à leur décomposition totale; et souvent il se forme dans leur intérieur, et postérieurement à l'éruption, des substances particulières, telles que la chaux carbonatée, le fer sulfuré, etc. Ceux qui croient que les tufs ne sont que des agrégats solides des matières pulvérulentes et arénacées vomies par les éruptions qu'on appelle *boueuses* ou *vaseuses*, doivent convenir qu'aux environs de Naples il y a eu un très grand nombre de ces éruptions.

On trouve souvent dans les cratères quelques uns des produits que les substances atténuées et sublimées par l'action du feu forment en se combinant d'après leurs affinités particulières. Si on voulait se faire une idée de ces différentes combinaisons, il faudrait se rendre à la Solfatara, et examiner attentivement la localité et surtout ce qui se passe dans les fumeroles. On y verrait les molécules du soufre se cristalliser ou se réunir en masse; l'acide sulfurique se former et se combiner avec les parcelles de fer, d'alumine, de soude, etc., pour faire des sulfates avec ces bases; on y trouverait, dans deux des fumeroles les plus actives et les plus grandes, du mu-

riate d'ammoniaque, et les recherches feraient connaître comment s'opère la décomposition des laves à la Solfatara.

Tombeau de Virgile. A mon retour à Naples, après avoir traversé la grotte de Pouzzole, je me suis arrêté un instant pour voir ce qu'on appelle le tombeau de Virgile. On sait que ce poëte composa à Naples les *Géorgiques,* comme il le dit lui-même à la fin de l'ouvrage[1], mais on ne sait pas s'il mourut dans cette ville; car malgré le témoignage d'un grand nombre d'auteurs qui le font mourir à Naples, il y en a d'autres qui disent qu'il mourut à Brindes, sous le consulat de *C. Suetonius Saturninus* et *Q. Lucretius Vespilio.* Mais, qu'il soit mort à Naples ou à Brindes, il paraît hors de doute que Naples possédait son tombeau.

Pline le jeune, dans une de ses lettres à Caninius, dit, en parlant de la mort de Silius Italicus, que ce poëte s'était retiré dans la Campanie, et qu'il y possédait plusieurs maisons de plaisance. Il célébrait tous les ans la naissance de Virgile avec une grande solennité, surtout lorsqu'il était à Naples, à cause du *monument* du chantre des Géorgiques qui existait dans cette ville, et au-

[1] Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.





G.

Lith. de Langlumé

Tombeau de Virgile

quel il se rendait comme à un temple des dieux[1]. Martial[2] et plusieurs autres écrivains disent aussi que le tombeau de Virgile était à Naples, et si l'on veut s'en rapporter à la tradition, on devrait le placer à l'entrée de la grotte de Pausilype, dans le monument qui a été désigné de tout temps sous son nom. Il est situé sur la colline à droite en sortant du chemin souterrain, et presque à la même hauteur que le sommet de son ouverture. On s'y rend par la montée qui conduit à Saint-Antoine de Pausilype.

Par une ouverture pratiquée sur un des côtés de l'édifice, on entre dans une espèce de caveau carré et voûté, dans lequel on voit tout autour de petites niches taillées dans le roc. Il y avait, dit-on, anciennement au milieu de ce local une urne supportée par neuf petites colonnes de marbre, avec l'inscription suivante, qu'on attribue à Virgile :

Mantua me genuit; Calabri rapuere; tenet nunc
Parthenope: cecini pascua, rura, duces[3].

[1] « Neapoli maxime, ubi monumentum ejus adire, ut templum, solebat. » Lib. III, epist. 7.

[2] Silius hæc magni celebrat monumenta Maronis,
Jugera facundi qui Ciceronis habet:
Hæredem, dominumque sui tumulique larisque
Non alium mallet, nec Maro, nec Cicero. (Lib. XI, ep. 49.)

[3] Cette inscription y est encore, mais ce n'est point l'ancienne; elle a été rétablie en 1684 par le duc de Pescolanciano, propriétaire du monument.

Du temps de Pétrarque il n'y avait dans cet endroit qu'un buste antique de Virgile ; et l'on prétend que les Napolitains firent transporter les restes de ce grand poëte dans le Château-Neuf, craignant de les voir enlever par quelque étranger ; cette translation aura donné lieu au distique suivant qu'on avait placé à l'entrée de la grotte.

Quod scissus tumulus, quod fracta sit urna, quid inde ?
Sat celebris locus nomine vatis erit.

Quelques érudits pensent que ce monument n'était qu'un tombeau de famille, dont les petites niches étaient destinées à recevoir les urnes cinéraires.

Non nostrum . . . . . . tantas componere lites.

LA VILLE DE NAPLES.

Naples est sans contredit l'une des plus belles villes et des mieux situées de l'Europe. La douceur de son climat, la beauté des sites qui l'environnent, la fertilité de ses campagnes, y ont attiré de tout temps un grand nombre d'étrangers. Tandis que les poëtes de Rome venaient y chercher des inspirations [1], les hommes opulents élevaient dans ses environs des palais somptueux, qu'ils ornaient des chefs-d'œuvre des Phidias et des Praxitèles. Le temps et les barbares ont tout détruit ; les restes de l'ancienne ville ont presque entièrement disparu, et à peine voit-on quelque trace de ses beaux monuments.

Tous les auteurs s'accordent à dire que Naples est une des plus anciennes villes de la Campanie. Si l'on en croit Strabon, elle fut bâtie par

[1] Nous avons vu que Virgile a écrit ses Géorgiques à Naples; Horace, Silius Italicus, Statius Papinius, Claudien, etc., s'y rendaient fréquemment pour jouir d'une vie douce et tranquille et se livrer plus facilement à leurs études :

> Nam molles urbis ritus, atque hospita Musis
> Otia, et exemptum curis gravioribus ævum.
>
> SIL. ITAL., *Punic.* lib. XII.



les Rhodiens, dans le pays des Opiciens, avant l'institution des jeux olympiques[1]. On dit aussi que Naples fut fondée par les Cuméens, qui l'appelèrent Parthénope, nom d'une Sirène qui y avait son tombeau[2]; et que ses fondateurs, bientôt jaloux de ses richesses et de sa puissance, la détruisirent; mais qu'ensuite, tourmentés par la peste, ils consultèrent l'oracle, qui leur prescrivit de rebâtir la ville, s'ils voulaient faire cesser ce fléau. Les Cuméens obéirent, et le nom de Parthénope fut changé en celui de *Neapolis*, c'est-à-dire nouvelle ville.

Avant de passer sous la domination des Ro-

[1] « Rhodii, multis annis antequam *olympia* instituerentur, ad hominum salutem navigabant : unde et usque in Iberiam profecti, ibi Rhodum condiderunt, postea a Massiliensibus occupatam; apud Opicos vero, Parthenopem. » Lib. XXIV, *De situ orbis*.

On comprenait, sous le nom d'Opiciens, les habitants de Cumes, de Pouzzole, de Naples, et autres villes de la Campanie.

Les jeux olympiques furent institués l'an du monde 2728, douze cent vingt ans avant l'ère chrétienne.

[2] « Et in vicino monte sepulta Parthenope, Sirenum una. » Pontanus, lib. VI, *De bello Neap.*

On voit encore dans la ville des bas-reliefs représentant des Sirènes, avec Hébon et Sébèthe, divinités tutélaires des anciens Napolitains.

mains, Naples jouissait déjà d'une grande célébrité. Les Grecs, ses fondateurs, y avaient porté leurs arts et leurs sciences ; et elle est regardée comme l'une des villes où fleurit avec le plus d'éclat la philosophie de Pythagore. La culture des lettres grecques s'y conserva lorsqu'après la soumission de Capoue, elle fut reçue, par sa prompte reddition, au nombre des villes libres et alliées de la république.

Pendant la seconde guerre punique, elle donna une preuve éclatante de sa fidélité aux Romains. Annibal, s'étant rendu maître de Capoue, voulut réunir les Napolitains à la coalition campanienne qu'il venait de former contre Rome; les Napolitains, non seulement résistèrent aux promesses et aux menaces du général carthaginois, mais encore ils envoyèrent à Rome quarante tasses d'or d'un grand poids, et firent offrir par leurs ambassadeurs toutes leurs forces et toutes leurs richesses pour soutenir la guerre et pour subvenir à ses frais. Malgré l'état de pénurie dans lequel se trouvait la république, le sénat refusa généreusement l'or que lui offraient ses alliés, et ne garda qu'une seule tasse, comme gage de sa reconnaissance. Naples conserva sous l'empire les titres dont elle avait joui sous la république.

Parmi les antiquités que le temps a respectées, on trouve un grand nombre d'inscriptions grecques et latines qui ont exercé, depuis la renaissance des lettres, la sagacité des antiquaires. On admire plusieurs belles statues, surtout celles de l'Hercule [1] et du taureau Farnèse, qui, par leur perfection et leur beauté, sont mises au rang des chefs-d'œuvre des anciens sculpteurs; ainsi que des bas-reliefs et autres objets curieux qu'il serait trop long d'énumérer. On voit encore, dans différents endroits de la ville, quelques débris d'édifices publics.

Temple de Castor et Pollux. Une inscription grecque, qui a survécu à la ruine de ce temple, prouve qu'il avait été bâti par un certain Tibérius Julius, de Tarse, affranchi d'Auguste, et qu'il avait été consacré à Castor et Pollux. On croit que le temps et un incendie ont détruit ce bâtiment. En 1688, il existait encore six colonnes du portique; mais alors un tremblement de terre endommagea ces restes précieux, et ne laissa que deux colonnes sur pied, avec un frag-

[1] Cette statue se trouve au palais des études, où l'on a réuni un grand nombre d'autres statues antiques et des bas-reliefs d'une grande beauté, qui méritent l'attention des connaisseurs.

ment du fronton orné de bas-reliefs, représentant un Apolline appuyé sur un trépied. Dans l'un des angles, Cybèle, appuyée sur le bras droit, et tenant de la main gauche la corne d'abondance ; dans l'autre, le Sébéthe [1], avec les attributs des fleuves. Il y a aussi d'autres figures, mais elles ont tellement souffert qu'on n'a pu les reconnaître. Les colonnes sont corinthiennes; leurs chapiteaux, en forme de corbeilles entourées de feuilles d'acanthe et de fleurs, rappellent l'origine de cet ordre d'architecture. On a bâti sur les ruines de ce temple l'église de Saint-Paul, qu'on ap-

[1] Rivière qui coule à quelques pas de la ville. Charles III y a fait construire un pont magnifique qui n'est pas en rapport avec la petitesse du fleuve. Lorsqu'il fut achevé, un malin y placarda l'inscription suivante :

O più aqua, o meno ponte.

Sur une gravure du Sébéthe couronné par la Gloire, j'ai lu le distique suivant qui mérite d'être connu :

Pauper aqua, Sebete, fluis ; sed pauper honore
Ne flueres, sertum Gloria tradit : habe.

Lorsque Charles III fit la conquête du royaume de Naples, il fit frapper des pièces de douze carlins au revers desquelles est le Sébéthe avec cette inscription : DE SOCIO PRINCEPS. On ne peut pas exprimer plus laconiquement que le royaume de Naples avait cessé d'être tributaire, et qu'il était gouverné par un prince souverain.

pelle dans le pays *San Paolo Maggiore*. On voit sur la façade de cette église les restes des statues de Castor et de Pollux, l'une à droite et l'autre à gauche de la porte, avec les distiques suivants, indignes de la patrie de Sannazaro :

Audit vel surdus Pollux, cum Castore, Petrum ;
Nec mora, præcipiti marmore uterque ruit.

Tindarides vox missa ferit, palma integra Petri est ;
Dividit ac tecum, Paule, trophea libens.

Tête du cheval de bronze. Dans le palais du prince de Colubrano, on voit la tête d'un cheval de bronze, qui était autrefois entier et sans frein, et représentait les armoiries de la ville. Conrad, roi de Naples, eut la petitesse de lui faire mettre un mors ; les deux angles de la bouche offrent encore les anneaux qu'on y avait soudé pour le supporter. Conrad fit connaître les motifs de cette addition par ces deux vers qu'il fit graver sur le piédestal, et qui rappellent la barbarie des temps :

Hactenus effrenis, domini nunc paret habenis :
Rex domat hunc æquus parthenopensis equum.

Château de l'Œuf. Il a reçu son nom de sa forme ovale, et il est bâti sur une petite île près du rivage, et à laquelle on arrive par une jetée

de deux cent vingt pas. Ce rocher était autrefois attaché au mont Échia, comme je l'ai déjà dit. On n'y voit plus de traces de la maison de Lucullus, mais les restes de ses viviers sont encore visibles sous les eaux de la mer. Les premières fortifications que Guillaume Ier y établit portaient le nom de *Castrum Lucullanum.*

Restes d'anciens temples. L'église de Saint-Jean-le-Majeur était anciennement un temple bâti par l'empereur Adrien. On croit que Constantin le fit donner aux chrétiens, et qu'il fut alors dédié à saint Jean-Baptiste. Il renferme un tombeau antique, qu'on dit être celui de Parthénope, fille d'Eumèle, roi de *Phelæ*, dans la Thessalie, et qui régnait l'an du monde 2937. Cette princesse, ayant appris qu'une ville qui portait son nom existait dans le pays des Opiciens, serait partie d'Eubée avec une colonie, pour s'y établir et en augmenter la puissance. Une épitaphe grecque, qui existait anciennement sur ce tombeau, a donné lieu à ce récit.

L'église de Saint-Pierre-*ad-Aram*, celle des Saints-Apôtres, étaient aussi des temples anciens. La première était dédiée à Apollon. On voit dans l'église de Saint-Jérôme douze colonnes d'une grande beauté, qu'on dit avoir été tirées du temple de Jupiter Sérapis à Pouzzole. Cette église

est chargée d'ornements en marbre qui font un contraste singulier avec la simplicité de ces colonnes. On voit encore dans l'église de *Santa Restituta* un grand nombre de colonnes qui proviennent d'un temple de Neptune. Autrefois cette église était la cathédrale de Naples. On y arrive par la cathédrale actuelle, qu'on ne peut traverser sans admirer les belles peintures de *Luca Giordano*, les fonts baptismaux, et le tombeau où sont les cendres d'André, roi de Naples, que sa femme, Jeanne Ire, fit étrangler[1].

Dans les églises et dans les cabinets de plusieurs particuliers, Naples possède une quantité considérable de tableaux des grands peintres modernes. Le palais de Capo di Monte, celui de Villa-Franca, et l'église de Saint-Martin, renferment les morceaux les plus remarquables[2].

[1] On lit sur ce tombeau l'épitaphe suivante :

Andreæ, Caroli Uberti Pannoniæ regis filio, Neapolitanorum regi, Joannæ uxoris dolo et laqueo necato, Ursi Minutuli pietate hic recondito. Ne regis corpus insepultum, sepultumve facinus posteris remaneret, Franciscus Berardi F. Capycius sepulchrum, titulum, nomenque P. mortuo, anno 1345 XIV. KAL. O.

[2] Dans le palais de Capo di Monte : la sainte famille et le saint Étienne de Schidone ; l'enfant Jésus endormi du

Les Catacombes. Les collines des environs de Naples, composées en grande partie de tuf, ont permis d'en retirer facilement, dans tous les temps, les matériaux employés aux constructions. Ces fouilles ont produit des souterrains immenses, dont les plus célèbres sont connus sous le nom de Catacombes. On sait que les premiers chrétiens s'y réunissaient pour y célébrer leurs mystères : ils y enterraient leurs morts, et cet usage s'est continué jusqu'à nos jours.

Guide ; deux saintes familles d'Andrea del Sarto ; un saint Jérôme du Guerchin; les diseuses de bonne aventure de Michel Ange ; une descente de croix d'Albert Durer, etc.

Dans le palais de Villa-Franca : une vierge de Raphaël; une autre d'Andrea del Sarto; la Vierge tenant l'enfant Jésus du Tintoret; la Madeleine du Titien; un Christ sur la croix, chef-d'œuvre d'Albert Durer; le Christophe Colomb du Titien; une tête du Christ par Corrége; et plusieurs belles productions de Rembrandt, Rubens, Van-Dyck, etc.

Dans l'église de Saint-Martin : la naissance du Christ et une sainte Lucie du Guide; un crucifix de Michel Ange, regardé comme l'un des chefs-d'œuvre de ce peintre; un Christ mort, dans les bras de saint Jean, de l'Espagnolet; quelques traits de la vie de saint Bruno par les meilleurs peintres, etc.

La coupole de Sainte-Brigitte, peinte à fresque par Luca Giordano, attire aussi l'attention des curieux. La dépouille mortelle de cet illustre peintre repose dans cette église.

On entre dans les Catacombes par une large caverne, et l'on y descend avec des flambeaux. On remarque une chaire très ancienne taillée dans le roc, et un autel qui renfermait, dit-on, le corps de saint Janvier. En s'enfonçant dans ces souterrains, on découvre des galeries spacieuses dont la partie supérieure est taillée en voûte. Elles se dirigent dans tous les sens, et l'on prétend qu'elles s'étendent jusqu'à Pouzzole. Ces galeries forment trois étages soutenus par des massifs nombreux, et communiquant ensemble par des pentes si douces qu'on passe souvent de l'un à l'autre sans s'en apercevoir. Les tremblements de terre y ont produit des crevasses qui rendent ce voyage dangereux, parce qu'on court le risque de tomber d'un étage supérieur dans un inférieur.

LE MONT SOMMA ET LE VÉSUVE.

Ces deux montagnes ont une base commune, et forment, pour ainsi dire, une seule montagne à deux sommets. Quelques naturalistes lui attribuent une origine sous-marine, parce qu'on a trouvé dans les vallons du Somma des pierres calcaires ayant des empreintes de coquilles, et dans divers endroits du Vésuve l'empreinte de plusieurs madrépores et autres corps marins. Quoi qu'il en soit, ce volcan est très ancien; mais avant l'éruption qui eut lieu dans la première année du règne de Titus, l'an 79 de notre ère, on parlait par tradition de ses anciennes éruptions, la montagne étant restée en repos pendant un temps immémorial.

Le mont Somma. Un vallon sépare le sommet du mont Somma de celui du Vésuve; on l'appelle l'*Atrio del Cavallo*, et il reçoit toutes les laves du Vésuve qui coulent à l'est et au nord. Il est probable que par la suite elles combleront le vallon, et le feront tout à fait disparaître. La face méridionale du Somma est taillée à pic, et entrecoupée par des laves qui ont suivi différentes directions. Ceci prouve que cette montagne est réellement un ancien volcan, et fait croire que

le Vésuve s'est formé après lui par une nouvelle bouche qui s'est ouverte au midi. On peut regarder ces laves comme la charpente du mont Somma ; et l'on peut dire que la montagne repose elle-même sur des couches de cette substance, puisqu'on en a trouvé encore à cent cinquante pieds de profondeur, dans les fouilles faites à sa base, du côté de la *Madonna dell' Arco*. Ces laves affectent souvent la forme prismatique. Le penchant du Somma au nord et à l'est est couvert de terre végétale, et très bien cultivé [1].

Le mont Vésuve. Le cône actuel du Vésuve est circonscrit au nord et au nord-est par l'*Atrio del Cavallo* et le canal de sable ; au sud-ouest sa base s'étend par une pente douce jusqu'à la mer. Il n'offre à la vue que des scories, des fragments de lave et du sable volcanique ; mais, ainsi que dans le Somma, des courants de lave forment sa charpente [2] ; sa hauteur et sa figure ont considérablement varié par les changements opérés à chaque éruption : on porte aujourd'hui la première à trois mille six cent quatre-vingts

[1] La lithologie de cette montagne et celle du Vésuve ont été faites par Gioeni.

[2] La crevasse qui, par l'éruption de 1776, se forma au nord-ouest, et mit à découvert une partie de l'intérieur du cône, fit voir qu'il était composé de couches de lave.

pieds au-dessus du niveau de la mer. Le périmètre actuel de son cratère est évalué à trois mille pieds. Ceux qui l'ont examiné plusieurs fois disent que sa profondeur paraît diminuer tous les jours. Il s'élève des bords de l'entonnoir et de ses parois intérieures, lorsque la montagne est tranquille, des vapeurs comme dans les fumeroles de la Solfatare. M Breislak les attribue à des matières qui se décomposent à une petite profondeur.

On compte trente-deux éruptions depuis la première, sous Titus, jusqu'à celle du 15 juin 1794[1].

Première éruption. C. Plinius Cæcilius Secundus, dans sa lettre à Tacite sur la mort de son oncle maternel, a transmis à la postérité quelques circonstances remarquables de cette terrible éruption. Voici comment il s'exprime : « Pline »était à Misène, commandant l'escadre qui y »était stationnée. Le 23 du mois d'août, vers la »septième heure du jour, ma mère lui annonça »l'apparition d'un nuage d'une forme et d'une »grandeur extraordinaire. Quoique dans le mo»ment il fût occupé de ses études, il demanda »ses sandales, et se rendit sur une élévation »pour être mieux à portée d'examiner le fait. »On avait de l'incertitude sur le lieu d'où partait

[1] Voyez le *Gabinetto vesuviano del duca della Torre.* Napoli, 1796.

» la fumée ; on sut depuis qu'elle sortait du Vé-
» suve. La fumée offrait l'aspect d'un pin : après
» s'être élevée sous la forme d'un tronc très
» long, elle s'étendait en plusieurs branches,
» soit parce que la force qui la poussait s'affai-
» blissait en montant, soit parce que, pressée par
» son propre poids, elle était forcée de s'étendre
» et de se dissiper. Elle était blanche, ou sale et
» pleine de taches, selon qu'elle était mêlée
» avec de la cendre ou avec de la terre. Pline,
» jugeant que ce grand événement devait être exa-
» miné sur les lieux, fit apprêter un *liburne*[1], et
» au moment de sortir de chez lui il prit ses ta-
» blettes. Les marins qui étaient à *Rétina*, ef-
» frayés du danger qui les menaçait (car cet
» endroit était situé au pied du Vésuve, et ceux

[1] Bâtiment léger, à deux ordres de rames, dont se servaient les Dalmates (*Liburni*), et qui fut ensuite adopté par les Romains dans leurs escadres. Il paraît, d'après Lucain, qu'on augmenta par la suite des temps ces ordres de rames :

Ordine contentæ gemino crevisse liburnæ.

Il paraît aussi, d'après le même poëte, que les Romains appelaient *trirèmes, quadrirèmes*, etc., les bâtiments à trois ou quatre ordres de rames, et non pas, comme le veulent quelques érudits, des bâtiments qui avaient trois ou quatre hommes pour chaque rame :

. . . . Validæque triremes,
Quæque quater surgens extructi remigis ordo
Commovet. PHARS., lib. III.

»qui l'habitaient ne pouvaient se sauver que par »le secours de la mer), le priaient de ne point s'y »exposer; mais leurs observations ne lui firent »pas changer d'avis. Il fait sortir plusieurs bâ- »timents à quatre ordres de rames, et monte sur »son navire pour porter du secours aux habi- »tants de *Rétina*, et à ceux qui fréquentaient ces »lieux à cause de leur aménité. Il se dirige vers »l'endroit d'où les autres se sauvent, et là où »le danger est le plus menaçant; et son esprit »était tellement exempt de peur, qu'il obser- »vait tout, dictait et notait lui-même ses obser- »vations. Les cendres tombaient déjà sur son »bâtiment, et devenaient plus chaudes et plus »denses à mesure qu'il avançait. Des pierres »ponces, des pierres noires, brûlées et brisées »par le feu, atteignaient son navire, et les sa- »bles entassés, et les débris de la montagne »l'empêchaient d'avancer. Après un moment »d'hésitation, il dit au pilote, qui lui conseillait »de rebrousser chemin ; *Le sort favorise les* »*hommes courageux; allez à Pomponianum.* Cet »endroit était séparé de Stabbia par un enfonce- »ment produit par la mer, qui, rongeant peu à »peu le rivage, et dispersant les débris tout au- »tour, s'était avancée dans les terres, et avait »formé un petit golfe. Le danger n'était point

» encore imminent dans ces lieux ; mais la crainte » de le voir augmenter avait engagé les habitants à » embarquer leurs effets, ayant par ce moyen l'es- » poir de les sauver, si le vent contraire venait à » s'apaiser. Mon oncle, arrivé à Stabbia avec un » vent favorable, embrasse ceux qui sont saisis de » frayeur, les encourage, les console, et, pour dis- » siper leurs craintes par une apparence de sécu- » rité, il prend un bain, s'étend sur un lit, soupe, » et, s'il n'est pas gai, il sait donner à son visage, » ce qui n'est pas moins remarquable, l'expression » de l'hilarité. Cependant des flammes en plu- » sieurs endroits du Vésuve occupaient un vaste » espace ; des incendies, que l'obscurité de la » nuit rendait plus éclatants, s'élevaient à une » grande hauteur. Pline, pour rassurer les es- » prits, s'efforçait de faire croire que tous ces feux » provenaient des habitations abandonnées par » la crainte, et qui étaient devenues la proie des » flammes ; il se livra ensuite au sommeil, et re- » posa tranquillement. Sa respiration difficile et » sonore, à cause de sa grosse corpulence, an- » nonçait à ceux qui étaient dehors et près de la » porte de sa chambre qu'il dormait ; mais la » cour qui conduisait à cette chambre se rem- » plissait de cendres et de pierres ponces, et il » aurait été impossible de le faire sortir si on

»l'eût laissé reposer davantage. On l'éveille ; il »se met en route, et se rend à Pomponianum »avec sa suite. L'on tient conseil pour décider »si l'on restera dans la maison, ou si l'on se »rendra dans les champs ; car on craignait les »tremblements de terre, qui, étant forts et fré»quents, ébranlaient les toits, et les faisaient »pencher tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; »mais l'on avait aussi à craindre la chute des »pierres ponces en plein air. Enfin l'on décida »de quitter l'habitation, et cette décision, qui »avait été dictée aux autres par la peur, ne fut »pour Pline que le résultat de son raisonnement. »Pour se garantir des pierres, on mit sur la tête »des oreillers retenus par des attaches. Il était »jour partout ailleurs, mais là, il régnait une obs»curité plus épaisse que celle de la nuit, qui »était en partie dissipée par la grande quantité de »falots et de flambeaux allumés. On s'achemine »vers le rivage pour voir de plus près si la mer, »qui était encore grosse et contraire, permet»tait l'embarquement. Pline, couché sur un »drap, but deux fois de l'eau fraîche qu'on lui »avait apportée d'après sa demande ; mais bien»tôt les flammes, et l'odeur du soufre qui en »était le précurseur, mirent en fuite les assis»tants, et le déterminèrent à partir. Soutenu par

» deux esclaves, il se lève et tombe aussitôt, suffoqué, je pense, par une vapeur épaisse qui lui interdit la respiration; sa poitrine était naturellement infirme, étroite et sujette à des irritations. Trois jours après, lorsque les ténèbres furent dissipées, son corps n'avait éprouvé aucune altération : il ressemblait plutôt à un homme qui repose qu'à un homme mort. »

Éruption de 1794. Pour donner une idée plus exacte des éruptions volcaniques, je décrirai celle de 1794. Le Vésuse était calme depuis quelque temps, lorsque le 12 juin, vers les onze heures du soir, un tremblement de terre effraya les habitants de Naples; mais le volcan continua à être tranquille jusqu'au 15. A neuf heures du soir, une forte secousse réveilla les craintes des Napolitains, et au même instant il s'ouvrit à la base occidentale du cône, au milieu d'anciennes laves, une bouche qui vomit un torrent de feu : elle était longue de deux mille trois cent soixante-quinze pieds, et large de deux cent trente-sept. A peine la lave commençait à couler qu'il se forma sur son cours quatre collines dont trois avaient chacune une bouche ignivome, et l'autre en avait deux[1]; ces bouches lançaient, par des

[1] En 1669, la lave qui coula du flanc de l'Etna forma le *Monte-Rosso*, dont la masse équivaut à celle du Vésuve.

éruptions très rapprochées, des pierres enflammées, qui représentaient autant de gerbes de feu.

Pendant que la lave coulait, il partait de temps en temps de sa surface des flammes provenant de la combustion des gaz qui s'en dégageaient. La lave se dirigea d'abord vers Portici; mais, rencontrant une pente dans son cours, elle se partagea en trois branches: l'une, vers Sainte-Marie de Pugliano, parcourut deux mille soixante-trois pieds; la seconde, vers Résina, s'étendit jusqu'à trois mille cent quatre-vingt-un pieds; la troisième prit la direction de la *Torre del Greco*, sur un front de douze à quinze cents pieds, et investit cette malheureuse ville.

Après avoir suivi différentes directions, selon les obstacles qu'elle rencontrait et les pentes des rues, la lave atteignit le rivage, pénétra dans la mer, à quatre heures du matin, le 16 juin, et s'y avança sur un front de mille cent vingt-sept pieds, sans aucun phénomène remarquable. Toute la journée du 16 et la nuit suivante elle continua à pénétrer dans la mer avec un mouvement lent, et s'y consolida. Le plus grand espace que cette lave a parcouru est de douze mille neuf cent soixante pieds; sa largeur moyenne a été portée à sept cent vingt-cinq pieds, sa profondeur moyenne à trente-deux pieds.

La montagne s'agitait fortement au commencement de l'éruption, et la lave, sortant avec impétuosité, heurtait les parois de la cheminée par où elle passait, et produisait de fortes secousses qui se communiquaient au loin. Ces oscillations cessèrent vers le milieu de la nuit, et furent remplacées par des détonations successives, très fortes, et semblables à des coups de tonnerre.

Il n'y a rien de si imposant et de si triste que le spectacle de cette éruption. La nuit était sereine et brillante d'étoiles ; il sortait de la base du volcan un fleuve de feu d'une immense étendue, dont l'incandescence produisait l'effet d'une aurore boréale, terminée à sa partie supérieure par une épaisse fumée, qui se répandait dans les régions supérieures de l'atmosphère. Vers les sources du fleuve de lave, la matière enflammée continuait ses jets à une très grande élévation ; tandis que vers le rivage de la mer on voyait la ville de *Torre del Greco* en feu, et quinze mille malheureux qui, ayant eu à peine un moment pour s'enfuir, remplissaient l'air de leurs gémissements.

Mais ce n'est pas tout : une autre lave, s'étant fait jour au travers du penchant oriental de la montagne, alla s'engouffrer dans un vallon voi-

sin, et après l'avoir rempli, elle continua sa course, se dirigea vers la plaine de ***Forte***, en se partageant en trois branches : cette seconde lave parcourut l'espace d'un tiers de lieue.

Dans la matinée du 16, la lave cessa de couler sur le flanc occidental, et la bouche du Vésuve qui était restée calme pendant l'éruption se mit alors en action, et vomit une énorme quantité de cendres pendant quatre jours. Poussées par la force des gaz et des vapeurs, elles s'élevaient à une grande hauteur, se dilataient progressivement, et finissaient par tomber sous la forme d'une pluie, dont la densité dérobait même la vue de la montagne, ne la laissait apercevoir que par intervalles, et à la lueur de la foudre qui s'élançait de son sommet. Celles qui furent transportées par les courants d'air dans la direction de Caserte produisirent dans les lieux sur lesquels elles tombèrent une obscurité complète pendant tout le temps que dura leur chute, et au point qu'on était obligé, en plein midi, de marcher avec des flambeaux. L'éruption des cendres se faisait par explosions, précédées de tremblements de terre.

On sait que cette éruption mémorable fut suivie d'une pluie qui dura quinze jours sans

interruption, et que plusieurs mofettes s'ouvrirent aux environs du volcan.

L'incandescence des courants de lave est très intense, et dure pendant un temps considérable; ils conservent leur mollesse, et continuent quelquefois à couler pendant des années entières au-dessous de leur surface figée et consolidée en forme de voûte. Leur intérieur restant vide dans des endroits qui, par leur pente, favorisent l'écoulement des matières, il se forme des cavernes immenses dont la voûte et les parois intérieures offrent à l'œil, secondé par l'imagination, les objets les plus bizarres.

Les effets que la lave brûlante produisit à la *Torre del Greco*, sur différents corps, ont été très remarquables. M. Thomson, qui les a observés, dit que le verre s'est changé en une matière opaque et radiée qu'on appelle *porcelaine de Réaumur*; que du fer malléable s'est gonflé et est devenu cristallin et fragile; que le cuivre des monnaies s'est changé en cuivre rouge; que les monnaies d'or n'ont éprouvé aucune altération, seulement elles se sont couvertes d'un enduit noir, probablement dû à leur alliage; que les reliquaires d'argent ont été couverts de petites boursouflures contenant des cristaux d'argent; que le plomb s'est converti en sulfure

cristallisé, en minium et en litharge, selon les circonstances ; que le métal des cloches a été décomposé, et le cuivre et le zinc se sont changés en sulfures; enfin dans les vases qui contenaient du vin on n'a trouvé que du sulfate de potasse vitrifié et cristallisé [1].

[1] Pendant l'éruption de 1809 on a fabriqué avec la lave fluide des médaillons portant les chiffres du roi et de la reine qui régnaient alors.

HERCULANUM.

Cette ville, qu'on dit avoir été bâtie par Hercule à son retour d'Espagne[1], fut habitée par les Osques, les Étrusques, les Grecs et les Samnites. Les Romains s'en rendirent maîtres deux cent quatre-vingt-treize ans avant notre ère. S'étant déclarée contre Rome pendant la guerre sociale, elle fut prise par le consul T. Didius; depuis elle devint colonie romaine, comme il est attesté par une inscription consacrée à *L. Munatius Concessanus*, son protecteur[2]. Son agréable situation, et l'air pur qu'on y respirait, ne manquèrent pas d'y attirer les riches seigneurs de Rome. Les Fabius y avaient une maison[3]; Caligula y possédait un palais magnifique, qu'il fit détruire parce que sa mère, sous le règne de Tibère, y avait été détenue prisonnière. Herculanum fut ensevelie, ainsi que Pompéia, sous les matières du Vésuve,

[1] Denys d'Halicarnasse, *Antiq. rom.*, livre 1.
Pétrone la nomme *Herculis Porticum*, et il est probable que de cette dénomination dérive celle du village de *Portici*.

[2] Cette inscription se voit à Naples, dans le couvent des Pères de Saint-Antoine.

[3] Cic., *Epist. ad famil.*, lib. ix, ep. 25.

dans l'éruption qui fit périr Pline le naturaliste, et au moment où ses habitants assistaient au spectacle [1]. On a bâti sur la terre qui le recouvre les villages de *Portici* et de *Résina;* et le nouveau sol, comme l'ancien, est orné de maisons de plaisance et de beaux jardins.

Les ruines d'Herculanum sont enfouies à différentes profondeurs; quelques édifices, tels que le théâtre, sont à soixante-huit pieds sous terre; d'autres, et surtout ceux du côté de la mer, sont à plus de cent pieds de profondeur. Ceci a fait croire à quelques personnes que cette partie de la ville s'est enfoncée à une plus grande profondeur que le reste, et à d'autres que le niveau de la mer est plus élevé que dans les anciens temps, et que, si elle ne s'est pas avancée dans les terres en raison de son élévation, c'est parce qu'elle a été arrêtée par les matières que la montagne a vomies successivement, et par celles qu'elle-même a charriées [2].

[1] Dio Cass., lib. LXVI, n° 21. Si le récit de Dion Cassius est exact, il faut dire que l'éruption donna aux habitants le temps de se sauver, puisqu'on n'a point trouvé de squelettes dans le théâtre d'Herculanum.

[2] Il est naturel de penser que l'abaissement et l'élévation de l'eau de la mer dans quelques endroits du littoral napolitain provient des révolutions locales. Les nombreu-

Dans les fouilles d'Herculanum, après plusieurs pieds de terre, on a trouvé des couches de lave de différente épaisseur superposées les unes aux autres; ensuite une couche de terre dans laquelle on a, dit-on, rencontré des tombeaux; au-dessous de cette terre sont encore plusieurs couches de matières volcaniques qui recouvrent Her-

ses explosions du Vésuve, les tremblements de terre qui ont ébranlé les pays environnants, l'éruption qui a produit le Mont-Neuf, les matières qui ont été jetées par les différents foyers d'incendie, ont produit des phénomènes compliqués qui pourraient faire naître différentes opinions sur le changement du niveau de la mer. Les restes des aqueducs des anciens bains sur le rivage de Baies, l'élévation des arches du môle de Pouzzole sur le niveau actuel, prouveraient qu'il n'a point changé; mais les traces d'une voie antique à quelque distance de Baies, quelques édifices qui avaient appartenu au port de Jules, et dix colonnes de granit au pied du Mont-Neuf, qu'on voit sous les eaux, feraient croire que la surface de la mer est plus élevée aujourd'hui que dans l'ancien temps. Au contraire, on dirait qu'elle a baissé en voyant à la base du Mont-Neuf, sur les ruines d'anciens édifices, des coquilles à plusieurs mètres au-dessus du niveau actuel de l'eau, et les trois colonnes du temple de Sérapis percées par des pholades. On se tromperait donc très fort si l'on voulait raisonner sur des observations de cette nature pour prouver d'une manière générale les variations qu'a éprouvées l'élévation de la mer depuis la première éruption connue du Vésuve.

culanum, dont les maisons et les rues sont remplies de cendres et de laves. Ces lieux auraient donc été habités et dévastés à plusieurs reprises successives ; mais on a perdu le souvenir de ces révolutions, et on a même fini par perdre les traces de la situation de la ville. Quelques auteurs modernes l'ont placée au sommet du Vésuve, d'autres à *Ottajano*, à la *Torre dell' Annunziata*, à la *Torre del Greco*; et malgré que chacun d'eux ait appuyé son opinion de beaucoup d'érudition, le hasard a prouvé qu'ils étaient tous dans l'erreur.

Découverte d'Herculanum. Emmanuel de Lorraine, prince d'Elbeuf, étant allé à Naples en 1706, à la tête d'une armée impériale, contre Philippe V, avait acheté une maison de plaisance au *Granatello.* Ayant besoin de marbre pour la composition d'un stuc dont il voulait orner sa maison, et ayant appris qu'un paysan en avait trouvé en creusant un puits, il acheta de lui la permission de faire des fouilles au même endroit. Après quelques jours de travail, on trouva deux statues[1], l'une d'Hercule, l'autre de Cléopâtre. Plus tard on découvrit une architrave en marbre et sept statues grecques de femmes

[1] C'est en 1711 qu'on découvrit ces statues.

drapées, et, quelque temps après, un temple environné de vingt-quatre colonnes, de jaune antique, orné intérieurement d'autant de colonnes et d'un pareil nombre de statues de marbre grec, sans compter une infinité d'autres objets précieux, dont le général sut tirer bon parti. Ces découvertes réveillèrent l'attention du gouvernement; le vice-roi, qui gouvernait alors le royaume de Naples, faisant valoir ses droits, s'empara de trois grandes statues drapées, les fit transporter à Rome pour les faire restaurer, et les donna ensuite au prince Eugène. On défendit les fouilles, et il n'en fut plus question jusqu'à l'époque où Charles III, voulant faire bâtir un château à Portici, fit reprendre les travaux. Alors on fit de nouvelles recherches; on creusa un puits à quatre-vingts pieds de profondeur, et on eut bientôt la certitude qu'il existait une ancienne ville dans ces lieux souterrains.

Pour conserver les villages de *Portici* et de *Résina*, on a été obligé de suivre, dans les fouilles, le système d'opérations qui est employé dans les mines, c'est-à-dire d'étayer les tranchées avec de la charpente, et de réserver des massifs de terre pour ménager les édifices supérieurs. La direction des travaux fut confiée à un ingénieur, M. Alcubierre, *qui avait autant de rapport*

avec les antiquités que la lune en a avec les écrevisses[1]. Il ne songea qu'à extraire les objets qui paraissaient les plus précieux, souvent même en les détruisant[2]; et, pour empêcher les éboulements, il faisait combler les édifices à mesure qu'on les dépouillait.

Théâtre d'Herculanum. Un puits que fit ouvrir Charles III, en 1750, à *Résina*, et à peu de distance de son château, fit découvrir le théâtre d'Herculanum : on en fut assuré par l'inscription suivante, qui était placée sur l'architrave de la porte :

L. ANNIUS MAMMIANUS RUFUS IIVIR
QUINQ. THEATRUM ORCH. DE SUO
P. NUMISIUS P. F. ARCH.

Ce théâtre n'est éclairé que par l'ouverture du puits, et l'on ne peut le parcourir qu'avec beaucoup de difficulté. Son orchestre n'a pas été entièrement déblayé, et plusieurs de ses par-

[1] Winckelmann, *Lettre à M. le comte de Brühl.*

[2] Le fait suivant, rapporté par le même Winckelmann, en est une preuve. On découvrit une inscription en grosses lettres en bronze; M. Alcubierre, sans se donner la peine de la copier, fait arracher les lettres, les fait mettre dans un panier, et les présente au roi dans cet état de confusion.

ties qui avaient été mises au jour ont été remplies par les matériaux qu'on a extraits des parties voisines. Sa forme est rectangulaire ; les spectateurs étaient placés sur vingt-un rangs de gradins disposés en demi-cercle ; sa principale entrée était ornée d'un quadrige. Le *proscenium*, qui est d'ordre dorique, avait de belles colonnes de marbre, et sa partie supérieure une galerie dans laquelle on voyait des statues de bronze, des colonnes de marbre et des peintures à fresque ; le mur était revêtu de marbre de Paros. Tous les ornements de ce théâtre ont été enlevés, et les peintures ont été détachées.

Dans la partie de l'orchestre qu'on a déblayée, on a trouvé du bois charbonné. Il y a deux piédestaux dans la salle, un de chaque côté, sur lesquels étaient deux belles statues en marbre, revêtues de la toge. Celle de droite représentait *Appius Claudius Pulcher ;* celle de gauche *M. Nonius Balbus*, fils de *Marcus*.

Parmi les objets précieux qu'on a extraits de ce théâtre, le quadrige [1], ou char attelé de quatre chevaux, qui décorait la principale entrée, mérite

[1] Quelques écrivains disent qu'il y avait deux chars attelés chacun de deux chevaux, placés sur un seul piédestal.

une attention particulière. Le conducteur du char était de grandeur naturelle; les chevaux étaient de bronze doré, et le char était placé sur un piédestal de marbre qui existe encore. Il est hors de doute que cet ouvrage avait beaucoup souffert pendant l'éruption, et ensuite par le poids des matières qui se sont entassées sur lui. Cependant toutes ses parties existaient, et on aurait pu le restaurer, si, au lieu de le réduire en morceaux qu'on envoyait à Naples, pêle-mêle, à mesure qu'on les retirait, on se fût donné la peine de l'extraire en entier. Les premiers fragments appartenant à la statue, où si l'on veut aux statues, servirent à faire des médailles, des chandeliers et des cloches. On envoya ensuite les fragments des chevaux, du char et une roue tout entière. Les objets de ce second envoi furent déposés dans la cour du château, où ils restèrent long-temps, et l'on ne résolut d'en tirer parti que lorsqu'on s'aperçut que des amateurs en dérobaient de temps en temps des morceaux. On en fondit une grande partie pour former les bustes du roi et de la reine : ce qui restait fut envoyé à Portici, et enfoui dans les souterrains du château. « Long-temps après, dit Winckelmann, l'inspec-» teur du cabinet proposa de composer au moins » un cheval des pièces qui subsistaient encore :

»on y consentit. Des fondeurs, qu'on avait fait »venir de Rome pour des travaux de ce genre, »furent employés à cette opération ; mais on ne »put trouver toutes les pièces nécessaires pour »composer un seul cheval: l'on fut obligé de »fondre de nouveau ce qui pouvait manquer, et »l'on est parvenu à former un assez beau cheval, »qui a été placé dans la cour intérieure du ca- »binet. » Sur son piédestal on a placé l'inscription suivante du célèbre Mazocchi :

EX QUADRIGA AENEA
SPLENDIDISSIMA
CUM SUIS JUGALIBUS
COMMINUTA AC DISSIPATA
SUPERSTES ECCE EGO UNUS
RESTO.
NONNISI REGIA CURA
REPOSITIS APTE SEXCENTIS
IN QUÆ VESUVIUS ME
ABSYRTI INSTAR
DISCERPSERAT
MEMBRIS.

« Ce cheval, continue Winckelmann, bien ou »mal rapetassé, paraissait d'abord être d'un seul »jet; mais comme il est bien difficile de marier »une nouvelle fonte avec un fragment de métal »anciennement cassé, les assemblages n'ont point

» tenu; il s'y est fait des ouvertures dans les joints, » de façon qu'une grande pluie étant tombée dans » le mois de mars 1759, l'eau pénétra dans les » joints entr'ouverts, et le cheval devint hydro- » pique. On chercha tous les moyens de cacher au » public la honte d'une réparation si maladroite; » on ferma la cour du cabinet pendant trois » jours qu'on employa à retirer l'eau qui s'était » introduite dans le ventre du cheval. »

Deux temples d'Herculanum. Près du théâtre il y avait deux temples qui étaient réunis au *Forum* par un portique commun, qui longeait la mer et était orné de colonnes et de statues. L'un de ces temples est celui qu'avait déjà exploité le prince d'Elbeuf, et qu'on a su depuis avoir été consacré à Bacchus, à cause de la statue de ce dieu qu'on y trouva. Malgré la dévastation qu'il avait éprouvée, on en a retiré encore quelques objets précieux et de belles peintures. L'autre était le temple d'Hercule; il était décoré de plusieurs peintures. Les deux plus remarquables se voient au musée de Portici, scellées sur des châssis de parquet [1].

La première représente Thésée vainqueur du

[1] On sait qu'on enlève les fresques en les sciant à une certaine profondeur; mais ce que peut-être tout le monde ne sait pas, c'est que cette manière d'enlever ces peintures

Minotaure. Le héros y est vu de face ; sa taille, relativement aux autres figures, est gigantesque ; il est nu, tient de la main gauche sa massue levée ; on voit une bague à l'un des doigts de cette main ; son manteau, jeté négligemment sur l'épaule gauche, repasse sous le bras du même côté. A ses pieds est le Minotaure renversé ; une de ses épaules et son estomac sont déchirés par les coups qu'il a reçus. Ce monstre, représenté sous la figure d'un homme à tête de taureau, porte une main à l'une de ses cornes. Trois jeunes Athéniens et une jeune fille sont dans des attitudes qui expriment leur reconnaissance.

La figure principale de la seconde est un enfant, qu'on suppose être un Télèphe, allaité par une chèvre, qui a une jambe de derrière élevée pour la commodité de l'enfant, auquel elle lèche en même temps la cuisse. Une divinité ailée, couronnée de laurier et tenant des épis de blé d'une main, indique l'enfant de l'autre main et le regarde. Hercule debout, appuyé sur sa massue et placé entre un aigle et un lion, le regarde aussi ; et vis-à-vis de ce demi-dieu on voit la

est fort ancienne. C'est par ce procédé qu'on conserva à Rome les ouvrages de Damophile et de Géorgaze, lorsqu'on voulut recrépir de nouveau les murs du temple de Cérès.

déesse Flore assise, ayant derrière elle le dieu Pan. Il y a beaucoup d'harmonie dans l'action des figures; leurs attitudes sont expressives, mais les figures pèchent par le dessin, et les animaux sont mal rendus.

Forum. C'est ainsi qu'on appelle un des édifices les plus considérables d'Herculanum; il consistait en une cour de deux cent vingt-huit pieds, de forme presque carrée, et environnée d'un péristyle ou portique contenant quarante-deux colonnes sur chaque côté; il était pavé de marbre, et orné de statues et de peintures. La façade d'entrée était composée de cinq arcades, sur lesquelles on a trouvé des restes de statues, et, dans l'intervalle des piliers, des statues équestres, dont deux, appartenant aux deux Balbus père et fils, ont été respectées par l'éruption. On a trouvé aussi dans cet édifice d'autres statues de la famille Balbus; celle de *Viciria*, femme de *M. Nonius Balbus*, a une tunique et un voile, et une partie de la tunique, jetée sur la tête, la coiffe avec grâce; enfin celles des trois filles de ce même *Nonius.*

Dans ce même lieu, il y avait un petit temple dédié à Vespasien, dans lequel on a trouvé la statue de cet empereur. On doit croire que la ville lui avait fait consacrer ce monument par reconnaissance, car on sait par l'histoire qu'un trem-

blement de terre, l'an 63 de notre ère, et seize ans avant la mémorable éruption du Vésuve, avait considérablement endommagé les édifices publics ; et on a trouvé une inscription sur le frontispice d'un des temples d'Herculanum qui constate qu'il avait été détruit par ce tremblement de terre, et que Vespasien l'avait rétabli.

Le Forum était orné d'un grand nombre de statues. Le petit temple de Vespasien était entouré de statues qui représentaient différentes divinités. Dans des niches, et entre les piliers des arcades, on a trouvé celles d'Auguste, de Livie, de Germanicus, de *L. Annius*, de *Mummius Maximus*, de *M. Calatorius*. Un grand nombre d'autres en bronze ont été fondues par la chaleur des laves. Toutes celles que j'ai indiquées ont été transportées au musée de Portici ; et on a aussi retiré de cette place beaucoup de colonnes d'albâtre et de rouge antique, des chapiteaux corinthiens d'un très bon goût, et autres objets précieux.

Quelques autres édifices d'Herculanum. A côté du Forum, il y avait une autre place entourée d'un portique dont le comble était aussi supporté par des colonnes. Le marbre et les peintures n'avaient pas été épargnés pour l'embellissement de cet édifice. On y a trouvé une belle

statue de Vitellius ; les statues en bronze qui étaient sur les côtés ont été fondues par la chaleur de la lave. L'inscription sur le frontispice dit que c'était une *basilique*[1], et en attribue la construction à *M. Nonius Balbus*, fils de *Marcus*.

Lorsqu'on découvrit le théâtre, on trouva aussi un tombeau bien conservé, et décoré extérieurement de piédestaux d'un beau style : il présentait intérieurement un caveau en briques, ayant douze pieds de long sur neuf de large, des niches tout autour, avec des urnes cinéraires : il était rempli de cendres.

Les rues d'Herculanum, celles au moins qu'on a pu reconnaître, étaient bien droites, pavées avec de gros morceaux de lave, et avaient de chaque côté des trottoirs pour les piétons. Les maisons en général n'avaient qu'un seul étage au-dessus du sol ; plusieurs étaient pavées de marbre ; dans quelques unes le pavé était en mosaïque, mais les plus communes avaient de très larges briques. Autour des chambres on a souvent remarqué des gradins qui étaient probablement destinés aux

[1] Édifice public orné de portiques où l'on se réunissait soit pour s'y promener, soit pour y traiter des affaires litigieuses ou de commerce.

esclaves. La plupart des murs étaient peints à fresque et à compartiments ; les peintures étaient extrêmement variées. Les fenêtres étaient garnies d'un verre épais, mais qui avait perdu son poli, et dont la surface s'étant divisée en petites lames minces réfléchissait les couleurs du prisme; dans quelques fenêtres le verre était remplacé par des lames de talc.

Manuscrits d'Herculanum. Près de la basilique, on a découvert une maison de plaisance d'un riche seigneur, ami des lettres et des arts; elle était à un seul étage, et avait un jardin d'une très grande dimension, au milieu duquel était une belle piscine revêtue de pierres, qui avait deux cent cinquante pieds de longueur. Dans une chambre de cette maison on a trouvé une bibliothèque contenant plus de mille manuscrits en rouleaux, placés les uns sur les autres, et plusieurs liés ensemble par une espèce de papier que l'on nommait *emporetica* [1]. La plus grande partie de ces rouleaux étaient réduits en charbon ; les autres, détruits par l'humidité, avaient conservé leur forme, mais ils tombaient en poussière lorsqu'on les touchait.

Les rouleaux qui avaient été réduits en char-

[1] De *Emporium,* marché. On désignait sous ce nom l'espèce de papier dont se servaient les marchands.

bon furent pris d'abord pour du bois brûlé, et on en mit plusieurs en pièces; mais, en réfléchissant à la manière dont ils étaient disposés les uns sur les autres, on soupçonna bientôt ce qu'ils pouvaient être; on les examina avec plus d'attention, et on finit par y découvrir des lettres. Les armoires dans lesquelles ils avaient été placés se trouvaient aussi réduites en charbon.

La matière de ces manuscrits était tirée d'une plante, espèce de roseau[1] qui croît abondamment en Égypte, dans le Delta, et dont la tige est formée de couches fibreuses très minces. On les séparait, et, après les avoir préparées convenablement, on en formait des bandes de la largeur de la main, pour servir à écrire; on les collait les unes aux autres dans le sens de leur longueur, et on les roulait[2] ensuite autour d'un bâton de bois ou d'os qu'on appelait *umbilicus*[3], et dans le sens opposé à celui dont on les lisait.

En trouvant ces manuscrits, on crut posséder un grand trésor. Le P. Antoine Piaggi en a déroulé plusieurs par un procédé qui lui appar-

[1] Cyperus papyrus, Linné.

[2] De *volvere*, rouler, est dérivé le mot volume.

[3] Quid prodest mihi tam macer libellus,
Nullo crassior ut sit umbilico?
Mart., lib. II, epigr. 6.

tient, mais on n'a rien trouvé jusqu'à présent de bien intéressant[1]. On a remarqué que les rouleaux les plus uniformément noirs et les mieux charbonnés étaient ceux qui se déroulaient plus facilement. Mais il ne suffit pas de dérouler les manuscrits; il faut dessiner les feuilles à mesure qu'on les déroule, avec toutes les lacunes qu'elles offrent, et les livrer ensuite aux savants qui sont destinés à les interpréter et à les compléter : ils ont soin d'écrire le texte en lettres noires, et les compléments en lettres rouges.

Outre les manuscrits, on a retiré de cette maison des bustes en marbre et de belles statues de femmes en bronze. Ces morceaux de sculpture et de fonte étaient placés entre des colonnes portant des solives appuyées par un bout sur le mur de clôture du jardin. Les colonnes entouraient le grand réservoir d'eau, et servaient en même temps à former une espèce de berceau tout autour, qui était divisé en plusieurs cabinets de formes différentes. La figure du réservoir était

[1] On a déroulé quatre manuscrits grecs de Philodemus : le premier traite de la philosophie d'Épicure; le second des vices qui approchent des vertus; le troisième de la musique; le quatrième de la rhétorique. On a trouvé plus récemment un Épicure et quelques autres ouvrages déjà connus ou d'un intérêt secondaire.

celle d'un carré long; on comptait vingt-deux colonnes sur chacun des plus longs côtés, et dix sur chacun des plus petits. La muraille du jardin était entourée d'un canal coupé par une allée qui conduisait à un pavillon de forme ronde. On a extrait de ce pavillon un superbe pavé de marbre d'Afrique, et de jaune antique. Ce pavé était recouvert de matières volcaniques ayant plus de cent pieds d'épaisseur. Il y avait aussi tout près de cette maison une petite chambre sans autre ouverture que celle de l'entrée : ses murailles étaient ornées de peintures qui représentaient des serpents, ce qui a fait croire qu'on célébrait dans cet édifice les mystères d'*Éleusis*. On y a trouvé le beau trépied de bronze qu'on voit au cabinet du roi, à Portici. Ses pieds, de la hauteur d'environ quatre palmes, sont formés par trois priapes ou satyres : ils n'ont qu'une oreille et une seule cuisse qui prend naissance au milieu du ventre, et leur jambe se termine en un pied de chèvre ; leurs queues, après s'être étendues horizontalement, vont s'entortiller autour d'un anneau placé au milieu du trépied. Cet ouvrage est d'un beau fini : on admire particulièrement l'attitude des satyres, qui est pleine d'expression, et le caractère de leurs têtes.

Les monuments d'Herculanum ne sont plus

ce qu'ils étaient au moment de leur découverte; ils n'offrent aux tristes regards des curieux que des ruines informes, presque entièrement recouvertes par des décombres de lave, et ce n'est qu'avec difficulté qu'on reconnaît leur première destination. Leur dégradation est sans doute une grande perte pour les arts; mais comment aurait-on pu espérer de les conserver dans des souterrains très profonds, et de les préserver du pillage que la corruption rend si facile? Ce qui me paraît impardonnable, c'est la négligence avec laquelle on poursuit les fouilles, et le peu d'intérêt qu'on attache aux manuscrits.

POMPEIA.

Cette ville célèbre de l'ancienne Campanie était placée entre Herculanum et Stabbia, sur les rives du Sarno. On s'y rendait en suivant la voie d'Herculanum, renommée par les riches maisons de plaisance d'alentour, et par la situation délicieuse des lieux qu'elle traversait[1]. Baignée par les eaux de la mer, Pompéia était devenue florissante par son commerce et son luxe, et une ville d'entrepôt pour les marchands de *Nola*, *Nuceria*, *Paganica* et *Acerra*. Elle jouit d'une grande prospérité jusqu'à l'époque où le tremblement de terre qui endommagea Herculanum la détruisit en grande partie[2]; mais ce désastre, arrivé pendant l'hiver, saison dans laquelle

[1] Cic., *de lege agrar. contra Rullum*, sect. XIV.

C'était une branche de la voie appienne, qui partait de Capoue, traversait Pompéia, et se continuait jusqu'à Parthénope.

[2] « Et motu terræ, celebre Campaniæ oppidum, Pompeii, magna ex parte proruit. » Tacite, *Ann.* lib. XV, sect. 22. Cet événement eut lieu le 5 février, sous le consulat de *Memmius Regulus* et de *Verginius Rufus*, seize ans avant la ruine totale d'Herculanum et de Pompéia.



il était moins à craindre que dans toute autre [1], ne fut que le prélude de l'éruption qui causa sa perte et celle d'Herculanum. Il paraît que la lave coula du côté de cette dernière ville. Pompéia ne dut sa ruine qu'à la cendre, et n'a point été par la suite recouverte de couches de lave comme Herculanum.

Pour se faire une idée du ravage que la cendre dut faire dans les environs du Vésuve, il faut lire dans les lettres de Pline le jeune ce qui se passait à Misène, où il était. « On voyait d'un » côté la mer se retirer comme si elle était repous- » sée par les tremblements de terre ; d'un autre » côté, il s'offrait à la vue un nuage noir et hor- » rible, déchiré par des feux semblables à la fou- » dre, et qui étaient encore plus terribles qu'elle. » Ce nuage descendit sur la terre, couvrit la mer, » déroba à nos yeux l'île de Caprée, et ensuite le » promontoire de Misène. Nous fûmes entourés » par les plus épaisses ténèbres, pareilles à celles » d'une chambre obscure ; et bientôt il tomba » sur nous une quantité de cendres si épaisse » que nous en aurions été recouverts, et serions

[1] « Pompeios celebrem Campaniæ urbem.... desedisse terræ motu audivimus : et quidem diebus hibernis, quos vacari a tali periculo majores nostri solebant promittere. » Senec., *Nat. quæst.* lib. vi, cap. 1.

» restés écrasés sous leur poids, si nous n'avions » pas eu la précaution de nous lever de temps en » temps pour les secouer[1]. »

Pompéia est restée ensevelie sous les cendres du Vésuve jusqu'à la moitié du dernier siècle ; on ignorait sa position, et même ce qui est fort extraordinaire, c'est que tout le monde voyait sur un des coteaux qui la recouvrent les restes d'un de ses anciens édifices, et que personne ne songeait à y faire des fouilles, malgré l'heureux succès des travaux d'Herculanum. Enfin un paysan, occupé à planter des arbres, tomba heureusement sur un temple, qui fut mis entièrement à découvert en 1761. On y trouva les autels et tous les objets du culte tels qu'ils existaient anciennement. Il n'en fallut pas davantage pour attirer l'attention du gouvernement sur ces lieux. Des fouilles furent alors ordonnées, et, quoique exécutées avec négligence, on est enfin parvenu à mettre à découvert une petite partie de la ville.

Si l'on éprouve de fortes émotions à la vue d'un ancien monument, comment exprimer l'effet que produit sur nous le spectacle extraordinaire d'une ville qui sort de la terre après

[1] Lib. VI, ep. 20.

y avoir été ensevelie pendant dix-huit siècles! En entrant dans Pompéia, on se trouve sur un pavé de dalles en lave provenant des éruptions dont l'histoire a perdu le souvenir; on voit les traces des roues qui l'ont jadis sillonné ; on reconnaît les trottoirs établis pour la commodité des piétons. Le voyageur curieux dirige alors ses regards sur les objets qui l'environnent; il voit au milieu d'immenses ruines quelques maisons entières avec leurs meubles et leurs ornements, qui feraient croire que les habitants en sont sortis pour vaquer à leurs exercices journaliers : il est presque tenté d'entrer dans quelques boutiques pour y acheter des marchandises, pour y prendre des rafraîchissements, ou pour y admirer les productions de l'art et les instruments des différentes professions mécaniques; il croit assister aux représentations des théâtres, aux cérémonies des temples, aux marchés, aux promenades; et, par suite d'une agréable illusion, il se voit transporté parmi les contemporains de Vespasien et de Titus. Mais n'anticipons pas sur notre récit, et reprenons le fil de notre narration.

Route de Naples à Pompéia. L'on va de Naples à Pompéia par le chemin de la *Torre dell' Annunziata.* A un mille et demi de cette ville,

sur la grande route de Salerne, on a placé une inscription sur un poteau qui indique la route de Pompéia. C'est en la suivant au milieu des vignes, et vers la pente orientale du Vésuve, qu'on rencontre les premiers débris des maisons extérieures, ou, si l'on veut, du faubourg qu'on appelle *Augusto Felice.*

Maison d'Arrius Diomèdes. L'un des premiers objets qui attirent l'attention du voyageur est la maison de campagne de *M. Arrius Diomèdes,* comme l'annonce l'inscription placée à côté de la porte. Cette maison est adossée à une colline à droite de la porte de la ville ; elle a plusieurs étages ; ses appartements étaient bien décorés ; on voit encore ses belles terrasses, un jardin au milieu duquel était un grand vivier, et tout près du jardin une éminence sur laquelle il y a douze colonnes disposées sur deux rangs. Le jardin est entouré sur trois côtés par un portique dont le comble, supporté par des colonnes, était orné de peintures. Au-dessous de cette galerie, il y a une cave voûtée qui reçoit le jour par des ouvertures extérieures. On a trouvé dans cette cave un grand nombre d'amphores de différentes grandeurs [1], et plus de vingt

[1] La jauge la plus ordinaire de ces vases est évaluée à environ vingt-quatre pintes.

squelettes : devant la maison il y en avait un qui tenait des clefs d'une main, des ornements d'or et autres objets de prix de l'autre. Il avait au doigt la bague des chevaliers romains, et était suivi d'un esclave qui portait des vases d'argent et de bronze. Ce malheureux cherchait à se sauver au moment où il a été étouffé par la cendre, et probablement il dut sa perte à son attachement pour ses richesses. La maison de Diomèdes est en très bon état, et on y a même fait des réparations importantes. On a dessiné ce précieux monument avec beaucoup de soin.

Maison de Cicéron. Dans ses lettres à Atticus, Cicéron parle souvent de sa maison de plaisance de Pompéia, parce qu'il s'y plaisait aussi bien qu'à sa maison de Tusculum [1]. On montre, avant d'entrer dans la ville, les débris d'une maison qu'on dit avoir appartenu à Cicéron ; mais cette assertion n'est établie sur aucune preuve, et d'ailleurs ces ruines n'offrent rien d'intéressant.

Tombeaux. Mausolée de Mamméa. Avant d'entrer dans la ville, on voit à côté de la grande route un grand nombre de tombeaux, dont plusieurs ont été restaurés. Le plus remarquable est

[1] « Tusculanum et Pompeianum valde me delectant. » Lib. II, epist. 1. *Voyez aussi* lib. I, epist. 20, etc.

celui de la prêtresse Mamméa, érigé en vertu d'un décret des décemvirs de Pompéia. C'est un petit caveau assez bien conservé, dans le milieu duquel il y a une urne cinéraire sur une espèce d'autel. On y voit tout autour les niches pratiquées dans les murs et destinées à recevoir les cendres des membres de la famille. A l'extérieur, des fragments de masques en bas-relief existent encore sur le mur, et, à côté du tombeau, un siége en demi-cercle se réunit par une de ses extrémités à la grande route.

Non loin de la porte de la ville, un jardin, dont les murs étaient décorés avec des squelettes de cheval, a fait croire qu'il était destiné à recevoir les restes des animaux.

Hôpital. Enfin on a découvert près de la route l'entrée d'un grand édifice. Le voisinage des tombeaux a fait croire que cette maison était un hôpital. A côté de la porte est écrit en grosses lettres le mot SALUS, et à l'un des angles du mur une peinture représente un gros serpent léchant une lampe en terre cuite, placée contre la muraille. Ces deux emblèmes conviennent très bien à une maison de santé; mais ce n'est que par la continuation des fouilles qu'on pourra savoir si celle-ci a été bien ou mal désignée.

Affiches. Les anciens se servaient des affiches,

comme on le fait aujourd'hui, pour annoncer les fètes publiques et les jeux. Au dehors de la porte de la ville, et sur le côté gauche, en entrant, on voit encore une de ces affiches, pour un combat de gladiateurs et autres amusements. Cette inscription ressemble à celles que nous faisons ordinairement pour annoncer que tel jour il y aura spectacle, et que telle pièce sera jouée par des acteurs dont on indique le nom. Elle finit par le mot dont on se servait pour souhaiter du bonheur au peuple.

N. POPIDI RUFI.
FAM. GLAD. IV. K. NOV. POMPEIS.
VENATIONES ET XII. K. MAI.
MALA ET VELA ERUNT.
O. PROCURATOR. FELICITAS.

Je transcrirai une autre inscription, qui était une affiche pour la location, pendant cinq ans, de bains et de chambres dans lesquelles on donnait à boire et à manger : elle a été trouvée sur le mur d'une maison[1].

[1] Cette inscription était écrite en caractères rouges, et remplaçait, sur le même mur, une autre inscription en lettres noires, qui était aussi, selon toute apparence, l'affiche d'un bail. *Voyez* la lettre de Winckelmann au comte de Brühl, dans laquelle il a publié cette inscription unique dans son genre.

IN PRAEDIS IULIAE SP. F. FELICIS
LOCANTUR
BALNEUM VENERIUM ET NONGENTUM TABERNAE[1]
PERGULAE[2]
CAENACULA EX ID. AUG. PRIMIS IN ID. AUG. SEXTAS
ANNOS CONTINUOS QUINQUE.
S. Q. D. L. E. N. C.[3]
A. SUETTIUM SEVERUM AED.

Porte de Pompéia. Elle est construite en briques; mais on vient de découvrir la muraille qui entoure la ville, et on a trouvé qu'elle est formée de quartiers rectangulaires de lave. Nous voyons ici une nouvelle preuve d'éruptions du Vésuve antérieures à celles de l'an 79 de notre

[1] C'était le nom que les Romains donnaient à leurs boutiques, et, d'après la nature des objets que l'on y débitait, elles étaient appelées, les unes *vinariæ, oleariæ, lanariæ;* les autres, *argentariæ, librariæ*, etc.

[2] Berceau de verdure. En Italie on nomme *pergole* les berceaux qu'on fait avec les ceps de vigne entrelacés.

[3] *Si quis dominam loci ejus non cognoverit, adeat*, etc. C'est ainsi que Winckelmann interprète les lettres séparées par des points; c'est-à-dire, *celui qui ne connaît pas la maîtresse du lieu, s'adresse*, etc. D'autres antiquaires disent que ces lettres exprimaient en abrégé la formule dont on se servait pour exclure de la location certaines personnes malhonnêtes : *Si quis domi lenocinium exerceat, non conducito.*

ère ; et si l'on disait que les matières volcaniques employées à la construction de Pompéia pourraient avoir été prises ailleurs et provenir d'un volcan des environs, les couches de lave découvertes au-dessous de la ville détruiraient entièrement cette supposition. Les feuillures de la porte, encore existantes, font voir qu'elle se fermait par un mouvement vertical, analogue à celui des herses employées dans les places fortes.

Thermopolium. Enfin j'entre dans Pompéia : je tourne les yeux à droite et à gauche, je porte mes regards sur la rue qui est devant moi ; je vois des maisons sans toiture, dont quelques unes sont encore presque entières ; la plupart sont ruinées, et n'offrent plus que des masures ; la rue est remplie de gravois, de pierres et autres décombres. Saisi d'étonnement et d'effroi je m'arrête ; j'oublie que je suis au milieu d'anciennes ruines, et je me crois transporté dans une ville dévastée par un de ces ouragans dont j'ai eu occasion de voir dans ma jeunesse les terribles effets. Accablé de tristes réflexions et fatigué de mes courses, je m'approche d'un siége de marbre qui est devant moi. Je m'y repose un instant ; je m'aperçois que je suis assis à côté d'un *thermopolium* qui avait appartenu à *Pe-*

rennius Nimpheroides. Un *thermopolium* était une maison dans laquelle on débitait des boissons chaudes [1], et qu'on pourrait comparer à nos cafés. J'aurais volontiers demandé quelques rafraîchissements au maître de la maison; mais je voyageais, pour ainsi dire, dans le pays des ombres, où il n'y avait plus que des souvenirs. Ces sortes de tavernes étaient très communes à Pompéia. Dans un *thermopolium* on a trouvé, sur une tablette de marbre, l'empreinte des soucoupes [2], et dans le fond de la boutique des fourneaux tout entiers.

Inscriptions nominales aux portes des maisons. On me demandera peut-être comment j'ai su que ce *thermopolium* avait appartenu à *Perennius Nimpheroides?* Son nom est écrit à la porte en grosses lettres, et c'était l'usage dans ce temps-là, comme aujourd'hui chez nous, d'indiquer, par une inscription sur la porte, la nature des objets qu'on débite dans la boutique ou taverne

[1] Plaut., *in Curc.*, act. II, sc. 2.

[2] Les vases que les anciens employaient pour ces sortes de boissons ressemblent à ceux dont nous nous servons pour le thé et le café. Ils consistaient en une tasse et une soucoupe. On en voit une collection au musée de Portici, dans laquelle on remarque trois tasses en argent, ciselées en relief, et d'un bon goût.

et le nom du propriétaire. Ces inscriptions sont peintes sur la muraille, et en les examinant attentivement on voit que les anciens mettaient beaucoup de soin à peindre leurs lettres; car on remarque encore dans celles qui restent les ombres portées, destinées à les rendre plus apparentes en leur donnant une espèce de relief; et en cela ils n'étaient pas moins avancés que nous ne le sommes aujourd'hui.

Relais. Non loin du *thermopolium,* à droite en entrant dans la ville, on voit une maison ayant une porte cochère. En la déblayant, on a trouvé des roues et des morceaux de fer qui avaient servi aux voitures. Ces objets et la construction de l'édifice ont fait croire qu'il était destiné à fournir aux courriers du gouvernement les chevaux et voitures de relais dont ils avaient besoin pour continuer leur course. On sait que sous le règne d'Auguste de pareilles maisons furent établies sur toutes les routes militaires pour accélérer les communications, afin de savoir promptement à Rome ce qui se passait dans les provinces les plus éloignées. *Et quo celerius.... annuntiari cognoscique possit quid in provincia quaque gereretur, juvenes primo modicis intervallis per militares vias, dehinc vehicula disposuit : commodius id visum est, ut qui a loco eidem* (Augusto) *per-*

ferrent litteras, interrogari quoque, si quid res exigeret, possent[1].

Dans une des chambres d'une maison presque détruite, qui fait face à la précédente, on voit les restes d'un *triclinium.* On a retiré de cette habitation de très belles fresques qui ont été placées au musée de Portici.

Marchand d'amulettes. Quatre pas plus avant, une inscription sur la porte et de petites images peintes sur le mur annoncent la maison d'un marchand d'amulettes, qui se nommait *Albinus.* On sait que les anciens attribuaient des vertus singulières aux pierres, aux métaux et autres productions de la nature, surtout après leur avoir donné quelques formes particulières. Il suffisait de les suspendre au cou, ou de les appliquer sur différentes parties du corps, pour être à l'abri de tous les accidents fâcheux auxquels la vie est sujette, ou pour guérir des maladies. Les hommes d'un esprit supérieur n'étaient pas exempts des préjugés du vulgaire; et il n'est pas surprenant que le nombre des idoles auxquelles on attachait une confiance superstitieuse soit si considérable dans la collection de Portici. Le recueil des Priapes est immense; il y en a une infinité de

[1] Suet., *in Aug.* 49.

très petits de six à huit lignes, que les femmes portaient sur elles dans l'espoir de devenir fécondes. Il est probable que l'usage des pierres gravées, que le luxe emploie aux divers ornements, doit son origine à cette superstition.

Pavé. Je marchais toujours sur un pavé bien conservé, provenant, comme nous l'avons déjà dit, des laves que le volcan avait vomies avant la fondation de Pompéia. Les anciens taillaient les pierres destinées à cet usage en gros morceaux d'une grande épaisseur, afin de les rendre fermes en les faisant pénétrer bien avant dans la terre. J'ai remarqué en outre que ces pierres ne sont pas taillées en carrés comme on le pratique aujourd'hui, mais en polygones : le plus grand nombre de côtés contribuait à leur donner plus de stabilité.

Suite de Pompéia. En promenant mes regards sur ma droite, je n'ai vu que des maisons délabrées, qui n'engagent point le voyageur à s'arrêter. Tel est l'état d'un *thermopolium* qui suit la maison du marchand d'amulettes, et ensuite l'habitation de *Popidius Rufus*, édile; celles de *M. Cerrinius* et de *C. Nivilius* qui viennent après, et enfin celle de *C. Cejus;* cette dernière étant en meilleur état, a été convertie en corps de garde. Plus loin, et dans la même direction, les maisons n'ont pas moins souffert. Les seuls objets que les

convulsions de la nature et les hommes y ont respectés, sont une mosaïque qui représente un lion, et un pavé de marbre. Quelques *crypto-portici*[1] n'ont pas éprouvé une entière dégradation; on y voit de belles colonnes, des réservoirs d'eau, des bains qui ne sont pas à dédaigner par les voyageurs.

Quelques maisons, qui sont à gauche en entrant dans la ville, offrent plus d'intérêt. Après plusieurs masures et un *thermopolium*, il y a une grande et assez belle habitation : elle n'a qu'une seule entrée, et elle est composée de trois corps de bâtiments qui, avec le vestibule, renferment un espace carré découvert, qu'on peut comparer à la cour de certains cloîtres. Le vestibule est décoré d'une mosaïque dans laquelle est incrusté le mot SALVE en grosses lettres. Chaque côté de l'édifice est terminé par un portique dont le comble est soutenu tout autour par des colonnes. Une belle mosaïque forme le pavé de la cour, et dans le milieu de celle-ci il y a une fontaine destinée à donner de la fraîcheur à toute la maison.

Le corps de bâtiment qui est en face de la

[1] Portiques souterrains dans lesquels on allait prendre le frais pendant les grandes chaleurs.

porte d'entrée a beaucoup souffert. On croit y avoir reconnu l'*exedra*, lieu ouvert et orné de siéges, où l'on se réunissait pour parler d'affaires, pour discuter les questions de philosophie et de littérature, et pour recevoir les visites. Les chambres des bâtiments latéraux sont mieux conservées ; elles sont petites, n'ayant que dix à douze pieds sur chaque côté ; mais en revanche elles sont fort élevées : leur pavé est en mosaïque. Il n'y a aucune communication d'une chambre à l'autre ; et toutes, à l'exception d'une seule qui a une fenêtre, reçoivent le jour par la porte qui s'ouvre du côté de la fontaine.

On a cru reconnaître les *cubicula*, ou chambres à coucher, dans celles qui ont sur leur pavé une pierre large et élevée, qui paraît indiquer la place du lit ; le *lararium*, ou chapelle des dieux lares, dans une chambre où l'on voit de petites niches. On a facilement reconnu la cuisine et la dépense ; dans cette dernière, on a trouvé un moulin à blé. Les *balnearia*, ou chambres des bains, étaient des pièces placées dans la direction du couchant d'été. Les anciens cherchaient cette exposition pour leurs bains, afin de pouvoir jouir dans l'après-midi du bénéfice de la lumière du soleil[1] :

[1] Colum., lib. 1, cap. 6.

dans quelques pièces plus grandes que les autres on a reconnu les *triclinaria*, salles où l'on mangeait. Le cabinet de toilette n'a point été oublié ; quelques peintures qu'on voit sur la muraille représentent Vénus parée par les Grâces. On a trouvé dans cette pièce plusieurs ornements à l'usage des femmes, qu'on voit au cabinet de Portici.

Objets destinés à la toilette et à l'ajustement. Si on avait pu laisser en place les objets qui ont été trouvés dans ce cabinet de toilette, on le verrait aujourd'hui tel qu'il était au moment où il fut enseveli sous la cendre. Pour les retrouver, il faut aller au musée de Portici, où l'on aura la satisfaction de rencontrer en même temps tout ce qu'on employait à Herculanum et à Pompéia pour la toilette et l'ajustement : on y trouvera des pots en cristal de roche, avec le vermillon, *fucus*, bien conservé ; des vases qui contenaient les parfums ; des flacons de cristal de roche d'une ouverture très étroite et d'un travail bien difficile ; des bracelets en bronze et en argent d'un beau travail, et ayant la forme d'un serpent ; des bagues et des pierres précieuses, montées en or, mais grossièrement ; des pendants d'oreilles, des miroirs, des peignes, des aiguilles de tête, des cure-oreilles, etc. Quelques pen-

dants d'oreilles consistent en glands d'or, qui ont de petites boucles saillantes dont l'ouverture est tournée vers l'oreille. On y voit un bracelet en or, formé de deux petits cercles ornés de deux têtes fort bien ciselées. Les miroirs sont de métal ; leur surface est plane et bien polie ; ils ont différentes formes : il y en a de ronds ; d'autres ont la figure d'un carré long. Les aiguilles de tête, destinées à rouler et à contenir les tresses, sont très communes ; elles ressemblent à celles que portent aujourd'hui les femmes de la province de *Terra di Lavoro*. Une de ces aiguilles a à son extrémité un chapiteau corinthien, sur lequel on voit une Vénus tenant ses cheveux avec ses deux mains, et se regardant dans un miroir que lui présente un petit Amour; une seconde offre, sur un chapiteau corinthien, un Amour et une Psyché qui s'embrassent tendrement ; une troisième est terminée par une Vénus appuyée contre un cippe surmonté d'un Priape. On verra en outre dans le musée, des ciseaux, des aiguilles, des dés à coudre, des cassettes, espèces de petits nécessaires qui contiennent différents objets utiles aux femmes dans leurs travaux, etc.

Ornements. Meubles. Ustensiles. Mais où sont passés les meubles qui ont orné cette intéressante maison? Il faut aussi aller les voir au musée de

Portici, où on les trouvera confondus avec les autres meubles qu'on a retirés des ruines.

On y verra :

De belles statues de différentes grandeurs, en marbre et en bronze, nues ou drapées, et qui représentent des dieux, des hommes, des animaux : les unes se distinguent par le style de la composition, par le caractère du dessin ; les autres par la beauté de l'exécution et des formes, ou par leur draperie légère, qui indique parfaitement le nu;

Des bustes de philosophes et autres hommes célèbres; des figures sur des chevaux sans selle;

Des vases d'argent, de bronze, de terre[1] et de cristal; des candélabres de différentes grandeurs et d'un beau travail; des lampes en bronze et en terre, très variées dans leurs formes, et ornées souvent de figures dans lesquelles l'imagination s'est épuisée pour représenter la volupté;

Des batteries de cuisine en bronze, dont quelques vases sont argentés, mais on n'en a point trouvé d'étamés; des fourneaux portatifs en bronze; des lanternes; des aiguières plus commodes et plus belles que les nôtres; des trépieds, des pincettes et des grils en fer; des assiettes, des pots

[1] On désigne improprement ces derniers sous le nom de *vases étrusques*.

de terre, des coquilles en cuivre pour la pâtisserie ; des passoires en argent, et un instrument formé de quatre cuillers, qui paraît propre à faire cuire quatre œufs à la fois ; mais on n'a rien trouvé qui ressemble à nos fourchettes ;

Enfin des plumes en bois, des écritoires, des tablettes pour étendre la cire, des styles pour écrire, des grattoirs, etc. Tous ces objets, n'étant plus à leur place, ont perdu, pour ainsi dire, leur physionomie, et ressemblent à l'inscription d'Alcubierre, dont on ne possède plus que les lettres.

Instruments de chirurgie. En sortant de la maison que nous venons de voir, on trouve, du même côté de la rue, la maison d'un chirurgien, assez bien conservée, ornée d'un pavé en mosaïque et de jolies peintures. Cette maison a été remarquable par les différents instruments de chirurgie qu'on y a trouvés, et dont le nombre s'élève à plus de quarante : ils consistent en diverses espèces de sondes, aiguilles, pinces, spatules, bistouris, lancettes, etc. ; en instruments propres à arracher les dents, à pratiquer le trépan, à faire des cautères, etc. ; et tous répondent parfaitement à la description que Celse nous a donnée de chacun d'eux.

Maison des Balances. Après quelques masures,

on voit une maison qu'on croit être celle où l'on pesait les marchandises pour faire acquitter les taxes. Cette croyance est fondée sur la grande quantité de poids de différente force, en marbre, en basalte, en plomb, qu'on y a trouvés, et sur plusieurs desquels est marquée l'indication de leur valeur. Sur les uns on lit, C. PON., *centum pondo*, cent livres de douze onces ; et sur d'autres on voit les deux lettres TA., initiales de *talentum ;* sur quelques petits poids en plomb de forme cubique on lit d'un côté le mot EME, et de l'autre HABEBIS. Il y avait des balances à deux plateaux, et des pesons semblables en tout à nos romaines. La verge de fer a des chiffres sur sa partie faible, et dans une de ces balances le poids mobile avait la forme d'un Mercure, et pesait vingt-deux onces.

Fabrique de savon. On a jugé que la maison qui est après celle du chirurgien était une fabrique de savon, parce qu'on y a trouvé des monceaux de chaux, et des constructions particulières qui paraissent avoir été destinées à cette fabrication ; elle est suivie d'un *thermopolium*, à côté duquel on voit les restes d'une fontaine et d'un réservoir d'eau bâti en pierres volcaniques.

Boulangerie. A quelques pas de la fontaine était la maison d'un boulanger : il y avait trois

moulins à blé, un four avec sa porte en fer, et les ustensiles propres à la fabrication du pain. Le blé qu'on y a trouvé était réduit à l'état de charbon. C'est en général le sort qu'ont éprouvé les denrées, surtout à Herculanum; les fèves, les amandes, les noix, n'étaient que du charbon, ayant la forme de ces fruits.

Maison de C. Sallustius. Tout près de la boulangerie est une des plus belles maisons de Pompéia, où, dit l'écriteau de la porte, demeurait *C. Sallustius*, fils de *Marcus.* Après avoir traversé le vestibule, on entre dans une cour découverte par laquelle reçoivent la lumière six appartements latéraux au moyen de leurs portes respectives. Au milieu de la cour il y avait une fontaine ornée d'une biche en bronze, portant un jeune Hercule, groupe d'une rare perfection; l'eau sortait de la bouche du quadrupède, et tombait dans une conque de marbre grec. Derrière l'*exedra*, qui est en face de l'entrée, il y a une espèce de parterre orné de colonnes de stuc. Les autres parties de la maison répondent à celles que nous avons décrites précédemment, et je ne parlerai que des objets d'un intérêt particulier qu'on a trouvés dans cette habitation. Dans ces derniers temps, en continuant les fouilles pour mettre au jour les parties qui étaient en-

core recouvertes de cendres, on a trouvé un *monopodium*, table à un seul pied, en marbre blanc, entourée sur trois côtés de lits qu'on pourrait comparer à nos canapés. On appelait *triclinia* les salles à manger où il y avait trois rangs de lits ; les parasites [1] étaient placés aux pieds des convives; et dans les festins il y avait place pour les ombres, c'est-à-dire pour ceux qui accompagnaient les convives, comme l'ombre accompagne le corps. C'est sous ce titre que *Servilius Balatro* et *Vibidius* assistèrent au dîner de *Nasidienus*, sous les auspices de *Mæcenas* [2]. Le musée de Portici possède une belle peinture d'un *biclinium* [3].

[1] Le nom de parasite fut donné dans l'origine à ceux qui avaient l'intendance des blés sacrés et une part aux viandes des sacrifices. Par la suite on donna ce nom à ceux qui amusaient et flattaient les riches, et qui parvenaient par ce moyen à se faire admettre à leur table.

[2] . . . . Cum Servilio Balatrone
Vibidius, quos Mæcenas adduxerat umbras.
Hor., lib. II, sat. 8.

[3] Un jeune homme ayant l'habit de festin, *vestis cœnatoria*, est couché sur un lit couvert d'un drap blanc ; il a quitté ses sandales; il a dans sa main droite une corne remplie de vin, et soutient sa tête avec le bras gauche appuyé sur son coude. Sur l'autre lit, on voit une jeune femme dans la même attitude; elle est coiffée avec un ré-

Dans la chambre à coucher il y a de belles fresques qu'on a laissées en place. Ici, c'est Actéon déchiré par les chiens; là, c'est Diane sortant du bain : sur un mur on admire l'enlèvement d'Europe, et sur un autre on voit Hellé, fille d'Athamas, roi de Thèbes, qui tombe dans l'Hellespont, et Phryxus son frère qui le traverse sur un mouton. Le plafond n'est pas moins remarquable par une très belle peinture qui représente Mars dans une attitude voluptueuse à côté de Vénus. Cette maison n'a point été recouverte par les décombres des fouilles; on en a extrait une grande quantité de meubles précieux, plusieurs médailles en bronze de Vespasien, et une en or de ce même empereur.

En quittant la maison de C. Sallustius, on rencontre celle de *Julius Cecilius Capella*, duumvir, qui est presque tout à fait ruinée; mais elle offre une singularité digne d'être remarquée. Sur un reste du mur on lit encore une inscription en patois du pays, c'est-à-dire dans l'ancien langage du Samnium, laquelle prévient les voya-

seau d'or, et sa main droite montre un esclave qui apporte une cassette. Les deux lits sont séparés par une table couverte de fleurs, sur laquelle sont trois vases qui en sont remplis. La fraîcheur des couleurs et la beauté du dessin font admirer cette peinture.

geurs qu'on trouve, à un endroit indiqué, un gîte commode tenu par *Sarinus Publius*, qui offre tous les avantages possibles à un prix très raisonnable. Les anciens songeaient donc aux moyens d'achalander leurs auberges, tout comme on le pratique de nos jours.

Académie de musique. Je ne dis pas qu'il y eut à Pompéia une académie de musique; mais on a donné ce nom à une maison peu éloignée de celle du *duumvir*, dans laquelle on a trouvé des instruments de musique peints sur la muraille. Ceux qui veulent voir un grand nombre d'anciens instruments de cette nature doivent se rendre au musée de Portici; ils y trouveront différentes espèces de flûtes presque toutes en os; des crotales, pièces rondes en cuivre qui rendent des sons en les frappant l'une contre l'autre; des sistres, instruments en fer à cheval qu'on jouait avec un archet, etc.; mais la flûte à six tuyaux, le tambour à un fond, espèce de tambour de basque, et les timbales, n'y sont qu'en peinture.

Atelier de forgerons. Les forgerons font une autre espèce de musique, lorsqu'ils font tomber en mesure sur une enclume leurs marteaux de différente grosseur. Ils avaient établi leur boutique près de l'académie; et pour faire connaître au public les résultats de leur harmonie, ils avaient

fait peindre à côté de leur porte tous les objets que l'on fabriquait dans leur atelier. A côté de quelques morceaux de ferraille, on a trouvé dans cette maison des cercles en fer, des essieux, etc., et les instruments avec lesquels ils exécutaient leurs travaux, tels que marteaux, tenailles, enclumes, etc.

Boutique de médicaments. La dernière maison que les fouilles ont mise au jour se fit d'abord remarquer par un gros serpent peint sur le mur à côté de la porte; il était dans l'attitude de mordre une pomme de pin. On crut, en voyant cette peinture, que la maison qu'on allait déblayer avait appartenu à un ministre d'Esculape. Cette croyance fut confirmée par les objets qu'on trouva dans l'intérieur de la boutique, et qui consistaient en vases remplis de médicaments desséchés, parmi lesquels il y avait beaucoup de pilules et des trochisques. On a cru que cette boutique était l'officine d'un pharmacien; mais dans ces temps les pharmacies n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui dans les principales villes d'Europe. Les remèdes étaient préparés dans les boutiques des médecins, et l'on désignait sous le nom de *pharmacopolæ* les misérables charlatans qui couraient les rues et les villages en débitant de prétendus remèdes contre toutes les maladies.

Personne n'ignore le trait qu'Horace a lancé contre eux dans sa deuxième satire.

Ici finissent les travaux qui ont été faits jusqu'à présent dans cette rue, qu'on croit être la rue principale de Pompéia. On en a découvert, il est vrai, tout récemment une autre vers l'endroit où finissent les fouilles, et qui aboutit à la première ; mais les travaux marchent toujours lentement de ce côté, probablement à cause des résultats peu intéressants qui en ont été la suite.

Le désir de découvrir les grands édifices de Pompéia, a fait reprendre les recherches sur d'autres parties de la ville : elles ont été couronnées d'un plein succès.

Continuation des fouilles sur d'autres points. La partie de la ville sur laquelle on a exécuté ces nouvelles fouilles est séparée de la précédente par une étendue considérable de terre plantée de vignes. Les travaux ont été faits sur différents points; on a découvert de côté et d'autre quelques jolis bâtiments : mais les édifices publics qu'on a mis au jour ne sont pas éloignés de la grande rue dont on a retrouvé la continuation.

En 1799, les Français, pendant leur court séjour à Naples, et depuis, le prince Léopold et d'autres illustres personnages ont exécuté des travaux qui ont fait reparaître à la lumière plusieurs

bâtiments; on en a retiré de belles fontaines en marbre, des médailles et autres objets précieux. L'intérieur de ces bâtiments est orné de fresques; quelques uns offrent des peintures énigmatiques dont les antiquaires les plus instruits n'ont pu donner encore l'explication. Dans l'une, c'est une femme nue tenant un voile relevé par derrière; vis-à-vis est un jeune homme assis, ayant une étoile sur sa tête, deux lances renversées entre ses cuisses, et au milieu de ces deux figures est un petit garçon ailé qui tient un flambeau allumé. Dans une autre, une belle femme, couverte de ses vêtements, embrasse un jeune homme nu; une lance qui tombe du ciel paraît être dirigée contre eux, et l'un et l'autre semblent regarder tranquillement un dragon; derrière le jeune homme est un rocher contre lequel est appuyée une épée. Outre ces peintures et quelques autres moins bien conservées, on voit de jolies arabesques qui attirent l'attention des curieux.

Les édifices publics qu'on a déterrés sont: l'amphithéâtre, le portique, le tribunal, le temple d'Isis, celui d'Esculape, deux théâtres et le forum.

L'*amphithéâtre*. Il est placé à l'extrémité de la ville, à côté de la rue principale, et a été découvert depuis long-temps; mais il est du nombre des édifices qu'on a peu songé à entretenir: aussi a-t-il

été presque comblé par les mêmes mains qui travaillaient à le déblayer. Cependant on a pris toutes ses dimensions, et l'on a dessiné toutes les parties qui le composaient, telles que les loges des animaux, les siéges des magistrats, ceux du peuple, ceux des femmes, etc. Sous le consulat de *Vipsanius* et de *Fontejus Capito*, *Livinejus Regulus* donna dans cet amphithéâtre une grande fête aux habitants de Pompéia, pendant laquelle il s'éleva une forte rixe entre ces derniers et ceux de *Nuceria*, aujourd'hui *Nocera de' Pagani*, et qui causa beaucoup de maux aux uns et aux autres[1].

Le portique. Il ne reste de cet édifice qu'une longue colonnade d'une très belle architecture; une galerie couverte, soutenue par des colonnes, formait son péristyle; on y entrait par deux grandes portes appartenant à un beau porche, dont le comble est supporté par six colonnes. Au milieu de la galerie couverte, une conque de marbre blanc servait de bassin à une fontaine, et plus loin on voit un piédestal sur lequel on lit l'inscription suivante:

M. CLAUDIO. C. F. MARCELLO
PATRONO.

Il y avait donc sur ce piédestal la statue de

[1] Tacit. *Ann.* lib. xiv. sect. 17.

M. Claudius, patron de la ville. La colonnade, qui est assez bien conservée, n'est qu'un côté du portique ; le reste a été probablement détruit par le tremblement de terre qui arriva sous le règne de Néron.

Le *tribunal.* L'édifice auquel on donne ce nom est peu éloigné du portique. Il est formé d'une cour découverte, entourée d'un péristyle soutenu de chaque côté par huit colonnes cannelées, formées de cette espèce de lave que l'on appelle *piperno.* Vers un de ses côtés, il y avait un pupitre aussi en *piperno*, et au milieu une grande fontaine. On a appelé cet édifice tribunal, parce que la forme du pupitre ressemble à celle que Vitruve donne à celui du tribunal, et parce que sa corniche a le même caractère de composition, c'est-à-dire le même style que la corniche des cours où l'on rendait la justice.

Temple d'Isis. En sortant du tribunal, on rencontre le temple d'Isis. Le culte de cette déesse était répandu dans plusieurs villes de la partie de l'Italie connue sous le nom de royaume de Naples. Il y avait des temples d'Isis à *Aternum* [1], à Naples, à Pouzzole, et dans plusieurs autres endroits.

L'édifice dont nous parlons est découvert ; sa

[1] Pescara, place de guerre dans l'Abruzze citérieure.

forme est celle d'un carré long; ses murs sont entourés d'un portique terminé par des colonnes de l'ordre dorique. Il y a huit colonnes à chaque partie latérale, et six à chacun des petits côtés; tout l'édifice est bâti en briques, recouvertes d'un ciment très dur. Les architectes disent que les proportions de ces parties ne sont pas régulières. En face de l'entrée, on voit dans le fond le sanctuaire, qui a la forme d'un petit temple carré : il est recouvert d'une voûte, et il y a un autel dans son milieu.

Au-dessous de cet autel il existait dans l'ancien temps, comme on le voit encore aujourd'hui, une source de gaz méphitique. Les ministres des faux dieux avaient porté l'art du prestige au plus haut degré de perfection : c'était dans des souterrains construits avec beaucoup d'habileté, et inaccessibles aux profanes, qu'ils pratiquaient leurs tromperies; le gaz méphitique était un des instruments qu'ils mettaient en usage pour donner du crédit à leurs jongleries. Il y avait en effet une source de ce gaz à Delphes, à Cumes et dans tous les lieux où l'on rendait des oracles; les prêtres avaient le talent d'en diriger l'action, selon qu'ils voulaient exciter la fureur des prophétesses ou calmer leurs transports [1].

[1] Virgile, à l'occasion de la sibylle de Cumes, nous a

Sur la muraille du temple, en face du sanctuaire, une belle peinture représente Harpocrate ayant un doigt sur la bouche : on voulait, par cet emblème ingénieux, avertir le public qu'on devait observer un profond silence. Sur les autres murailles de l'intérieur on avait peint plusieurs objets qui étaient en vénération chez les Égyptiens, tels que l'hippopotame et l'ibis. A l'entrée du temple étaient placés deux vases à faces rectangulaires et en marbre blanc, destinés à contenir l'eau lustrale; ils font partie de la collection du musée de Portici. Il y avait aussi une espèce de tronc pour recevoir les dons des fidèles. Si l'on avait laissé en place les ornements du culte et les instruments destinés aux sacrifices, ce monument aurait été d'un grand intérêt pour les curieux et pour les érudits, et aurait excité de vives émotions au lieu de glacer le cœur comme le ferait la vue d'un vaste tombeau.

peint ces transports avec les couleurs les plus vives. Aussitôt que la prêtresse commence à sentir l'action du gaz, elle s'écrie :

. . . . Poscere fata
Tempus ait : deus, ecce, deus ! Cui talia fanti
Ante fores, subito non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ : sed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore dei. Lib. VI.

On a enlevé de cet édifice deux tables d'Isis qui y étaient suspendues; plusieurs pans de mur recouverts de peintures qui représentaient Isis avec son sistre, Anubis à tête de chien, des pontifes tenant des palmes et des épis dans leurs mains, et l'un d'eux portant une lanterne; plusieurs statues, parmi lesquelles une Vénus qui a le cou et les bras dorés, un Bacchus et un Priape; une grande quantité d'instruments pour les sacrifices et les cérémonies du culte, tels que candélabres, trépieds, tasses, bassins, vases pour les libations, encensoirs, navettes, couteaux, haches, marteaux; des bâtons d'augures, semblables aux crosses de nos évêques; un lit pour les fêtes qu'on donnait aux dieux, connues sous le nom de *lectisternia*[1]; des aspersoirs, des aiguilles augurales destinées à explorer les intestins, etc.

Une inscription qui existe sur son fronton nous apprend que cet édifice avait été détruit par un tremblement de terre, et qu'il avait été rétabli

[1] Tite-Live, en parlant d'un de ces festins qu'on célébrait au Capitole, dit: « In Capitolio stratis tribus lectis convivium apponebatur tribus diis, Jovi, Junoni et Minervæ. Jovis simulacrum sternebatur in lectulo recubans, Juno et Minerva in sellis considebant; sed appositis epulis, non ipsi dii, sed septem epulones fruebantur. » Lib. 5.

par *Numerius Popidius Celsinus*, et à ses frais, *proprio sumptu*.

N. POPIDIUS. N. F. CELSINUS
AEDEM. ISIDIS. TERRÆ. MOTU.
COLLAPSAM.
A FUNDAMENTIS. P. S. RESTITUIT,
HUNC. DECURIONES. OB. LIBERALITATEM.
CUM. ESSET. ANNOR. SEX.
ORDINI. SUO. GRATIS. ADLEGERUNT.

Cette inscription a excité de grandes contestations parmi les érudits de Naples [1], pour décider si Popidius avait seize ou soixante ans lorsqu'il fit rebâtir le temple, comme s'il n'était pas ridicule de supposer qu'un jeune homme à seize ans aurait fait bâtir un temple à ses frais, et qu'à cet âge, n'ayant pas encore quitté la robe d'enfant, *toga puerilis* [2], il pût être admis au nombre des décurions; d'autres ont voulu déduire de cette inscription qu'il fallait avoir soixante ans pour être élu décurion. Il me semble que l'inscription dit tout simplement que Popidius avait soixante ans lorsqu'il fut agrégé à cet ordre.

[1] Voyez, entre autres ouvrages, la Dissertation de Ravizza, poëte et jurisconsulte d'un grand mérite.

[2] « Toga puerilis, quæ et prætexta appellabatur, quam ingenui pueri usque ad *decimum septimum* annum gerebant, quo anno sumebant aliam, quæ et virilis et pura dicebatur. » AUL. GELL., lib. 1, cap. 4.

Temple d'Esculape. C'est un petit édifice peu éloigné de l'ancienne voie consulaire et du temple d'Isis. On a trouvé sur son autel trois statues en terre cuite, qui représentaient Esculape, Hygie et Priape; il est presque entièrement détruit.

Théâtres. Il y avait deux théâtres à Pompéia, l'un pour la comédie, l'autre pour la tragédie. Le premier est le plus petit; il était couvert [1], comme l'atteste l'inscription qui est sur la porte.

C. QUINTIUS. C. F. VAL.
M. PORCIUS. M. F.
DUOVIR. DEC. DECR.
THEATRUM. TECTUM.
FAC. LOCAR. EIDEMQUE PROBARUNT.

Sa forme est celle d'un fer à cheval. Il contenait, dit-on, deux mille spectateurs, qui, par la disposition des gradins, l'absence des coulisses et des loges, et la forme de l'édifice, devaient, dans toutes les parties de la *cavea*, voir et entendre dis-

[1] Les théâtres couverts étaient rares chez les anciens. Les Grecs les nommaient *ódéion,* parce qu'ils étaient destinés aux chants. Périclès, qui orna la ville d'Athènes d'un grand nombre d'édifices, fit aussi construire l'Odéon pour assister aux exercices où l'on disputait le prix de la musique. *Pericles inter cætera opera quæ Athenis extruxit, fecit et* Odeum, *in quo certamina musica spectabantur.* Vitruv., lib. v, cap. 9. Les poëtes y récitaient aussi leurs compositions.

tinctement tout ce qui se passait et se disait sur la scène. Le pavé de l'orchestre [1] est de marbre ; une inscription en lettres de bronze d'un pouce de hauteur, et placée dans le milieu, annonce quel était le duumvir qui présidait aux jeux.

M. OCULATIUS. M. F. VERUS
II. VIR. PRO LUDIS.

La scène est un ouvrage réticulaire orné de marbre blanc ; elle est très large et traversée par un mur, derrière lequel était le *postscenium*, l'arrière-scène, où les acteurs pouvaient s'habiller ; ils entraient dans l'avant-scène par des portes pratiquées dans le mur de séparation. Ce théâtre est presque entièrement ruiné.

Le théâtre tragique est dans le même état : ses restes nous font croire qu'il avait été construit avec beaucoup de magnificence et de goût ; on y voit

[1] Ce mot dérive d'*orcheisthai*, danser, parce que chez les Grecs c'était là que s'exécutaient les danses. Il paraît qu'à Rome l'orchestre était réservé aux sénateurs et autres personnages distingués ; car Juvénal, en parlant de la simplicité qui régnait encore dans quelques endroits de l'Italie, dit qu'il n'y avait pas de différence entre l'orchestre et le peuple.

. . . . Similemque videbis
Orchestram et populum. *Sat.* III.

Il y avait à l'orchestre un lieu élevé de quelques pieds, *pulpitum*, qui était destiné aux musiciens, aux chœurs, etc.

encore les traces d'un grand nombre d'inscriptions, et dans l'*ima cavea* les débris des piédestaux de trois statues. Cette partie de la salle est formée de cinq gradins recouverts en marbre de Paros. La partie moyenne, *media cavea*, en contient vingt qui sont recouverts de marbre; et le mur qui sépare celle-ci de la partie la plus élevée, *summa cavea*, est pareillement recouvert de marbre : un corridor couvert, dans lequel on entre par un portique supérieur orné d'une belle colonnade, donne l'issue à six couloirs, *vomitoria*.

Si l'on tourne les regards du côté de l'orchestre, on voit aux deux extrémités du dernier gradin deux tribunes. On a trouvé une chaise curule dans celle de droite, et on dit que c'était la place du préteur ou du duumvir qui présidait aux spectacles. A Rome, cette tribune était le *podium*, lieu où siégeait l'empereur; elle était couverte ou découverte selon le bon plaisir du prince [1]. L'autre tribune devait être réservée aux vestales; car, par le réglement qu'Octave avait fait pour les théâtres, ces prêtresses occupaient un lieu séparé en face du préteur. On entrait dans l'orchestre par deux

[1] Suétone, en parlant de la manière dont Néron assistait aux spectacles, dit : « Cæterum accubans primum parvis foraminibus, deinde toto podio adaperto spectare consueverat. » Sect. 12.

larges portiques qui se terminaient aux extrémités des tribunes. Le mur qui sépare la scène du *postscenium* est orné d'une belle décoration; il y a six statues, trois ordres de colonnes superposées, une corniche en marbre qui se continue sur tout le pourtour de la salle, et trois grandes portes par lesquelles les acteurs entraient en scène. La porte du milieu était appelée *regia* ou royale; elle était réservée aux acteurs qui jouaient les rôles des dieux, des princes et des autres principaux personnages; ces premiers acteurs étaient connus sous le nom de *protagonistæ*. Par la porte à droite venaient sur la scène ceux qui jouaient les rôles secondaires, les généraux, les matrones, les vieillards, etc.; l'autre était réservée aux pédagogues, aux affranchis, aux esclaves. Tout autour de la scène et de la salle il y a des creux dans lesquels on croit qu'étaient placés les vases d'airain destinés à renforcer les sons par leur vibration et leur résonnance[1]. Les Romains avaient emprunté

[1] L'usage de ces vases est attesté par Vitruve, qui dit aussi comment ils étaient placés dans les théâtres. Quoique nos connaissances soient très peu avancées sur ce qui concerne la résonnance, nous ne manquons pas d'expériences qui nous font voir que l'état vibratoire qui produit le son peut être excité par communication. Dans le clavecin, le violon, etc., la caisse de l'instrument résonne fortement sous l'influence des cordes harmoni-

des Grecs l'usage de ces instruments : en détruisant le théâtre de Corinthe, ils transportèrent à Rome ceux qui existaient dans cet édifice, et en firent construire de pareils pour leurs théâtres. Il est naturel de penser que leur exemple fut suivi par les villes qui étaient soumises à leur domination. Il y a aussi autour du mur des tuyaux qui servaient, dit-on, à faire circuler les parfums pour les répandre dans la salle. Je pense plutôt que c'étaient des tubes de chaleur comme on en a trouvé dans quelques maisons de Pompéia. Enfin sur les deux côtés de la scène il y a deux grands espaces, dont le pavé est formé de larges pierres, percées sur différents points, et dont les trous sont doublés en fer. On présume que ces espaces contenaient les machines employées aux décorations. Ce théâtre était découvert[1], et il était bâti, ainsi que le précédent, sur de la lave.

Marché. On a découvert, entre les deux théâ-

ques; le diapason fait éclater le son, lorsqu'on l'appuie sur un corps élastique, après l'avoir fait vibrer plusieurs fois isolément, etc.

[1] Les anciens employaient des tentes ou des voiles pour mettre les spectateurs à l'abri du soleil et de toutes les autres incommodités du temps. Lorsque les entrepreneurs des spectacles prenaieut ces précautions, ils l'annonçaient dans l'affiche : *mala et vela erunt*, comme nous l'a-

tres, une place publique qui consiste en une galerie ayant la forme d'un carré long, ouverte à l'extérieur par des arcades. Sur chacun des grands côtés il y a vingt-deux colonnes octogones, et quinze sur chacun des petits; en face de ces derniers, on voit de part et d'autre une fontaine, et à chaque coin de la colonnade un bâtiment qui contenait un grand nombre d'appartements. On dit communément que cet édifice était une caserne, parce qu'on a trouvé dans quelques chambres des casques et autres armes appartenant aux gens de guerre, et des squelettes ayant les ceps aux pieds; mais sa forme, les machines destinées aux manufactures, telles qu'un moulin à blé, un moulin à huile, et les ustensiles d'une fabrique de savon qu'on a trouvés dans d'autres chambres, font présumer que c'était un marché. Il est probable qu'il y avait dans un des bâtiments latéraux un corps-de-garde et une

vons vu dans une des inscriptions précédentes, pag. 206. Ces voiles étaient de différentes couleurs, et elles étaient déjà en usage du temps de Lucrèce. Ce poëte, en parlant des couleurs que les rayons du soleil affectent lorsqu'il passent au travers des corps colorés, dit:

Et volgo faciunt id lutea russaque vela,
Et ferruginea, quum magnis intenta theatris,
Per malos volgata trabesque trementia fluitant.

Lib. IV.

prison. Les différentes parties de l'édifice ont beaucoup souffert; la galerie a été conservée; les plans supérieurs des bâtiments sont détruits : il n'en reste que des débris du côté du sud, qui ont suffi pour faire établir le dessin de tout l'édifice.

Les ruines de Pompéia, que j'ai quittées à regret, ont fait sur moi une si forte impression que leur triste souvenir ne s'effacera pas facilement de mon esprit. L'intérêt qu'elles m'ont inspiré m'a fait dire plus d'une fois qu'on aurait dû mettre plus d'acivité à les déblayer, et ne point s'arrêter à quelques considérations pécuniaires indignes des âmes généreuses; je suis même persuadé qu'on aurait pu, dans plusieurs maisons, laisser en place les meubles, les ustensiles, les objets d'ornement et de luxe; nous aurions vu ces habitations telles qu'elles existaient avant la fatale éruption, et elles nous auraient peint les usages, les habitudes et les mœurs des anciens habitants. Quant aux monuments publics, leur dégradation est une faute que les amis des arts ne pardonneront jamais; les dépenses qu'auraient exigées leur restauration et leur conservation seraient amplement compensées par les avantages qu'aurait produits le concours des étrangers.

J'écrivais ces réflexions en 1796. Après mon départ de Naples, qui a eu lieu vers la fin de

1797, j'ai noté attentivement tout ce que les journaux m'ont appris sur les découvertes qui ont été faites postérieurement à Pompéia, ce qui m'a fourni l'occasion de retoucher mon premier travail et d'y faire quelques modifications. Cette ville a éprouvé depuis des changements par suite de l'établissement temporaire des Français à Naples, et plus encore après le retour du roi dans sa capitale. Les travaux ont été poursuivis avec une grande ardeur; on a mis à découvert l'enceinte des murailles, et l'on a reconnu qu'on avait à peine fouillé la sixième partie des habitations; on a trouvé de nouvelles rues, de nouvelles maisons, de nouveaux monuments; on a fait des réparations aux théâtres, au palais de justice, au marché public; on a surtout déblayé le cirque, qui, par ses belles proportions, ses colonnes de marbre, ses statues et sa capacité, est aujourd'hui l'un des plus beaux morceaux de Pompéia; on assure qu'il peut contenir trente mille spectateurs.

VOYAGE A PŒSTUM.

Étant décidé d'aller à Pœstum par terre, j'ai pris ma route par la *Torre dell' Annunziata*, d'où je me suis rendu à Castellamare pour voir le chantier, l'arsenal, et le môle que le roi Ferdinand y a fait construire. Après avoir satisfait ma curiosité sur ce point, je me suis un peu arrêté dans cette dernière ville à cause des antiquités qu'elle renferme. On s'accorde à dire généralement que Castellamare occupe une partie du sol sur lequel était bâtie la ville de Stabbia. Winckelmann et quelques érudits avec lui ont cru, d'après un passage de Galien, que Stabbia était à trente stades[1] de la mer, à l'endroit où est aujourd'hui Gragnano; mais je crois que par ces trente stades, le médecin de Pergame a voulu indiquer la distance de la colline renommée par ses excellents pâturages, et non pas celle de la ville elle-même. Il paraît que la situation de celle-ci, d'après le même passage, était sur le bord de la mer, dans la partie la plus basse du golfe, c'est-à-dire vers l'endroit où est

[1] Le stade dont parle Galien devait être un espace de cent vingt-cinq pas géométriques.

Castellamare[1]. Stabbia n'existait déjà plus à l'époque de l'éruption du Vésuve sous Titus; elle avait été détruite par Sylla pendant la guerre sociale[2], et réduite à un simple hameau composé de quelques métairies et de maisons de plaisance[3]. Dans ses environs était *Pompeianum*, dont parle Pline le jeune dans sa lettre à Tacite. Stabbia était encore renommée par ses eaux minérales; l'eau acidule qu'on appelle aujourd'hui

[1] Stabbia, ou *Tabia*, d'après Galien, était très renommée par ses excellents pâturages et par son lait, comme le sont aujourd'hui les environs de Castellamare. Voici le passage qui a engagé Winckelmann à placer la situation de Stabbia dans l'intérieur du pays : « *Locus ipse satis editus, et aer illi circumdatus siccus, et pascuum pecoribus salubre... Altitudo collis mediocris... Via a mari ad ipsum triginta stadia, ampliusque aliquid, sed non multo;* locus autem ipse versus mare, nempe Tabiæ, in imo maxime sinu est qui inter Surrentum et Neapolim conspicitur, magisque tamen in latere quod ad Surrentum pertinet... *Pecora vero quæ in colle ad Tabias pascuntur, boves sunt, atque ejus animalis lac spissum ita, ut asinorum tenue.* » *De meth. med.*, lib. v, édit. de Chartier.

[2] Cette guerre commença l'an de Rome 663, ou 91 ans avant notre ère.

[3] « In campano autem agro Stabbiæ oppidum fuere, usque ad Cn. Pompeium et L. Catonem consules, pridie kal. maï, quo die L. Sulla legatus bello sociali id delevit, quod nunc in villam abiit. » Plin., lib. iii, sect. 9.

acqua media portait le même nom du temps de Pline[1].

Ruines de Castellamare. Ces ruines se réduisent à quelques débris, à peine reconnaissables, d'anciens temples et d'un amphithéâtre. On ne devait pas s'attendre à les trouver en meilleur état après les malheurs qu'ont fait éprouver à Stabbia la main des hommes et la faux du temps. On voit les traces de l'amphithéâtre à l'endroit qu'on appelle *Varano*, et celles d'un temple de Jupiter Stygien dans le lieu nommé Grotte de Saint-Blaise. On a bâti sur les ruines d'un temple de Diane le couvent des pères minimes, et le palais de l'évêque sur les restes d'un temple de Janus.

Maison antique découverte à Gragnano. Il y a déjà quelque temps qu'on a déterré à Gragnano[2] une très belle maison de campagne à un seul étage, qui renfermait encore quelques objets précieux. Au milieu d'un jardin attenant à cette maison, était une pièce d'eau divisée en quatre

[1] Ce naturaliste, après avoir parlé de l'eau acidule de Teano, ajoute : « *Item in Stabbiano quæ dimidia vocatur.* » Lib. XXXI, sect. 5.

[2] Cette petite ville est assise sur un tuf volcanique noirâtre très sonore. Au nord de Castellamare on trouve une roche calcaire dans laquelle on voit les empreintes du petit poisson appelé *sparus*, le spare.

parties égales, qui communiquaient entre elles par des ponts d'une seule arche. Sur l'un des côtés et dans toute sa longueur régnait un parterre divisé en dix compartiments, et, sur le côté opposé, dix cabinets de forme alternativement hémicycle et carrée. Sur le devant de chaque cabinet et de chaque compartiment, à quelque distance de la pièce d'eau, il y avait une colonne sur laquelle était appuyée l'extrémité d'une poutre, dont l'autre bout était supporté par un mur de clôture. Cette poutre servait de charpente à une feuillée ou berceau de verdure qui régnait de chaque côté. Dans l'*atrium* ou vestibule de la maison, on a trouvé une grande et belle citerne, et dans un de ses appartements quatre beaux tableaux qu'on a transportés au musée; ils étaient posés sur le plancher deux à deux l'un contre l'autre, la peinture en dedans, et appuyés contre le mur. Cette circonstance nous porte à croire que le propriétaire de la maison, en se sauvant, avait eu le temps de faire enlever ses meubles, mais qu'il lui avait manqué pour emporter les tableaux.

Nocera de' Pagani. N'ayant plus rien à voir à Gragnano, je suis retourné à Castellamare, et j'ai pris la route d'Angri pour me rendre à Nocera de' Pagani. Cette ville, dont j'ai déjà fait men-

tion, est une des plus anciennes de la Campanie. Elle est divisée en trente-six hameaux disposés pour ainsi dire autour d'une petite élévation ou monticule, sur lequel était bâti le palais et le château des anciens ducs de Nocera. Dans un de ces hameaux appelé *Pareti*, on voit les ruines des murs de l'ancienne ville, et dans un autre l'église de Sainte-Marie-Majeure, ancien temple de forme elliptique, remarquable par sa construction et orné intérieurement de vingt-huit colonnes antiques, dont cinq d'albâtre oriental, les autres de marbre. Au milieu de l'église un baptistère, aussi beau que celui si renommé de Pise, attire l'attention des curieux ; il consiste en une conque de marbre grec d'une très grande dimension.

La Cava. De Nocera on va à La Cava, ville très peuplée, et renommée par son couvent de pères bénédictins. On doit à ces studieux solitaires la conservation du code des lois des Longobards, et d'un grand nombre de manuscrits grecs, romains et arabes ; ils partagent cette gloire avec leurs confrères du Mont-Cassin. La bibliothèque du couvent de La Cave contient des monuments précieux sur l'histoire du moyen âge.

Salerne. Pour se rendre à Salerne on passe par Vietri, village né des ruines de l'ancienne *Mar-*

cina. Salerne, capitale de la principauté citérieure, était autrefois, après *Picentia*, la ville la plus considérable du Picentin. Il paraît que l'ancienne Salerne était située dans l'intérieur des terres, à quelque distance du rivage[1]. La ville actuelle est sur le bord de la mer : elle fut jadis très commerçante, mais elle a perdu presque entièrement son commerce par la destruction de son port. On parlait beaucoup de cette ville dans les siècles précédents, à cause de son école de médecine, aussi ignorée aujourd'hui qu'elle était autrefois célèbre. Lorsque Salerne formait la résidence des princes normands, elle fut embellie par eux aux dépens de Pœstum; elle a perdu ensuite la plus grande partie de ses ornements à mesure que sa puissance a diminué, et que ses riches habitants ont porté leur résidence dans la capitale du royaume; il y a encore quelques colonnes et chapiteaux de marbre et des mosaïques qui méritent d'être vus. Il ne faut pas oublier deux cornes d'abondance dont les ciselures représentent sur l'une l'expédition d'Alexandre dans les Indes, et sur l'autre une fête de Bacchus.

[1] Plin., lib. III, sect. 9.

PŒSTUM.

En partant de Salerne pour se rendre à Pæstum, on suit la grande route d'Éboli jusqu'à Castelluccio; alors on prend la petite route à droite qui est vers la mer, on traverse une plaine marécageuse arrosée par le Sèle[1], et après avoir passé cette rivière, on se trouve en présence d'une grande quantité de ruines.

C'est donc ici, me suis-je dit en jetant tristement les yeux autour de moi, c'est ici qu'était ce Pæstum qui fut jadis sous la domination des Sibarites; cette ville entourée de bosquets de roses qui deux fois dans l'année remplissaient l'air de leur parfum[2]! Que sont devenus ses su-

[1] C'est le *Silanus* des anciens. Il prend son origine dans les montagnes de *Calabritto*, passe sous le pont d'Éboli, traverse la plaine de Pæstum, et entre ensuite dans la mer. Il reçoit pendant son cours le *Tanager*, aujourd'hui *Fiume Negro*, le Serre et autres rivières. Pline, en parlant du Silanus, dit qu'il avait la propriété de pétrifier les broussailles et les feuilles, lib. II, sect. 106. Les pétrifications et surtout les incrustations du bois par les eaux chargées de sels calcaires ne sont pas rares; on sait que dans plusieurs endroits on en a tiré parti pour obtenir, avec des moules, toutes sortes de figures.

[2] . . . . Biferique rosaria Pœsti.

VIRG., *Georg.* lib. IV.

perbes édifices, ses maisons de plaisance, monuments du génie des Étrusques et des Grecs? un marais infect, des monceaux de pierres, quelques cabanes et des ruines, sont les seuls objets qui s'offrent aux regards des voyageurs.

Notice de Pæstum. La ville de Pœstum, appelée par les Grecs *Possidonia*, était située à l'extrémité du pays des Picentins, au nord-ouest de la Lucanie, près du rivage de la mer, dans le golfe auquel Salerne donne aujourd'hui son nom, et qu'on appelait autrefois *Pæstanum sinus.* Quelques uns disent qu'elle a été bâtie par les Étrusques; d'autres qu'elle a été fondée par les Doriens, et qu'ensuite elle fut conquise par les Samnites. Sans vouloir décider laquelle des deux opinions est la plus probable, nous ferons observer que les constructions de cette ville, ses ordres d'architecture, ses médailles, ses inscriptions, les monuments qui représentent ses jeux, ses fêtes, semblent favoriser l'opinion de ceux qui lui attribuent une origine étrusque. Les Sibarites y portèrent ensuite leurs arts, et l'on distingue les ouvrages légers et élégants de ces derniers des constructions plus lourdes et plus massives des Toscans. Pœstum appartenait aux Samnites lorsque ces peuples passèrent sous la domination des Romains. Les Sarrasins la pillèrent en 930;

et en 1080, Robert, prince de la Pouille, acheva sa ruine. Il fit détruire ses beaux monuments, et employa les matériaux provenant de leur destruction à embellir Salerne où il résidait. Tout près de Pœstum, à l'embouchure du Sèle, on voyait les restes du temple de Junon Argienne, bâti par Jason. Ce temple donnait une grande célébrité à toute la contrée[1]. Strabon dit que l'air de Pœstum n'était pas très sain. Il y avait à peu de distance de cette ville un marais connu sous le nom de *Palus Lucana*. Le Sèle pouvait aussi contribuer à rendre l'air humide et insalubre pendant les chaleurs de l'été.

Découverte de ses ruines. Il n'y a pas long-temps que les ruines de Pœstum sont un objet de curiosité pour les voyageurs, et même pour les habitants du royaume de Naples. L'on m'a assuré qu'on a commencé à les connaître par les soins d'un élève d'un peintre napolitain qui les dessina, ayant eu l'occasion de les voir en 1752, pendant son séjour à Capaccio. De retour à Naples, ce jeune artiste présenta son ouvrage au duc de***, et ce seigneur, étonné de la beauté des ruines, et témoignant le désir de les voir, demanda dans quel pays elles existaient. Dans vos terres, lui

[1] Plin., lib. III, sect. 9.

répondit le jeune homme. Le duc, qui n'en avait jamais entendu parler dans sa famille, fut plus surpris de cette réponse qu'il n'avait été étonné de la vue des dessins.

Les artistes nationaux et étrangers s'empressèrent de se rendre dans ces lieux. Le comte Gazzola en fit prendre sous ses yeux les plans et les élévations, et occupa les meilleurs artistes de Naples à les graver. Morghan publia en 1767 ses gravures sur les restes d'architecture de Pœstum, et cette même année parut à Londres l'ouvrage de Mayor, accompagné de beaux dessins, sur les ruines de cette ville[1]. Deux ans après le libraire Jombert imprima à Paris une notice sur Pœstum, avec dix-huit planches, etc.

Murailles de la ville. J'étais en face de la porte septentrionale, qu'on appelle *porte de Naples*, et je parcourais de mes yeux l'enceinte des murailles : l'aspect de leurs ruines est imposant, et sur quelques points elles sont encore assez conservées pour donner une idée de leur ancien état. Elles ont environ une lieue de circuit, une forme ovale, dix-sept à dix-huit pieds d'épaisseur, et leur élévation était d'environ soixante-cinq pieds. Si ces murailles ont pu résister aux injures des hommes et du temps, il faut en attribuer la cause à la

[1] The ruins of Pœstum, London, 1767.

grosseur prodigieuse, à la dureté de leurs pierres, et à l'art avec lequel elles ont été taillées et appliquées les unes sur les autres. Ces pierres sont des concrétions de sable dans lesquelles on voit des coquilles, des roseaux, et autres matières pétrifiées. Les murailles, dans tout leur circuit, étaient flanquées de tours carrées dont huit sont encore en assez bon état, ce qui fait voir que Pœstum était une ville fortifiée.

Portes. Pœstum avait quatre portes qui répondaient aux quatre points cardinaux. Sur celle qui regarde le nord il y a deux bas-reliefs, dont un représente une sirène et l'autre un dauphin, ce qui semblerait faire croire que les fondateurs de cette ville sont venus par mer, et probablement du côté de la Toscane.

Aqueduc. Tombeaux. L'insalubrité des eaux, qui contenaient des matières minérales, et dont quelques unes étaient même bitumineuses, comme on le voit encore aujourd'hui, engagèrent les habitants à construire un aqueduc. On voit les restes de cet édifice sur la route de Capaccio à Trentenara. Hors de la porte orientale on rencontre les restes des anciens tombeaux; ils sont presque entièrement ruinés. On y a trouvé une grande quantité d'armes en bronze, dont le travail a le caractère grec.

Temple de Neptune. Le plus beau monument de Pœstum est sans contredit le temple qu'on croit avoir été consacré à Neptune. Il a la forme d'un carré long, de cent quatre-vingts pieds de longueur sur soixante-quatorze de largeur. A chacune des petites faces il y avait six colonnes et quatorze sur chaque grand côté, les colonnes des angles comprises. Ces colonnes, larges à la base, se rétrécissent en allant vers le sommet; leur fût a vingt-quatre cannelures qui règnent dans toute sa longueur; leur chapiteau est composé d'un *abaque* ou *tailloir* uni, et d'une *ove* avec trois *annelets* ou *listeaux;* au lieu d'*astragales,* elles ont trois *cavets* séparés; leur plus grand diamètre est de six pieds huit pouces deux lignes, et les entre-colonnements sont de huit pieds deux pouces quatre lignes. Cet ordre, auquel on a bien gratuitement donné le nom d'*ordre pœstan,* paraît avoir appartenu aux Tyrrhéniens. Le porche ou *pronaos* est supporté par deux pilastres latéraux et deux colonnes intermédiaires; celui du côté opposé est formé de la même manière. Les colonnes dont nous avons parlé appartenaient au portique couvert qui faisait le tour du temple, et qui était séparé, par quatre grandes murailles, de la partie interne de l'édifice. Dans celle-ci, sur chacun des grands côtés, il y a sept colonnes d'un

Temple de Neptune.





G

Lith. de Langlumé

Ruines que l'on dit être celles d'un Temple de Neptune.

ordre plus léger, et à vingt cannelures seulement; leur diamètre est de quatre pieds sept pouces deux lignes; elles sont réunies par une architrave formée de grosses pierres bien dressées et ayant treize pieds huit pouces de longueur. Sur l'architrave s'élevait un autre ordre de colonnes à seize cannelures, qui étaient destinées à supporter la couverture. Il n'en reste plus que cinq d'un côté et trois de l'autre : quelques fragments du pavé font croire qu'il était en mosaïque. On distingue la place où était l'autel, et on voit encore quelques restes des gradins des porches; ainsi l'on ne peut douter que ce ne fût un temple.

Forum. A l'orient du temple de Neptune, et à quelques pas seulement de distance, on voit les débris d'un autre grand édifice public que quelques uns disent avoir été le *forum*, d'autres une *basilique*, d'autres enfin un lieu où l'on se promenait, un *peripatos* ou *deambulatorium*, mais dont j'ignore la véritable destination, malgré les savantes discussions auxquelles il a donné lieu. Il consiste en un vaste portique autour d'une grande place ayant la forme d'un carré long. Sur chaque face latérale du portique il y avait dix-huit colonnes, et neuf sur chacune des deux autres faces, en comprenant dans ce nombre les colonnes des angles; leur diamètre, à la partie

inférieure, est d'environ six pieds deux pouces et forme à peu près le quart de leur hauteur; elles n'ont que vingt cannelures chacune, un renflement vers leur milieu; leurs chapiteaux ont la forme d'une coupe et sont plus élégants que ceux du temple. Trois gradins à l'extérieur entouraient tout l'édifice, et sur le plus haut des trois reposaient les colonnes. Les deux grandes faces du portique, comme dans le temple de Neptune, étaient séparées de l'intérieur par une grande muraille; les deux petites faces, au lieu d'un mur de séparation, avaient chacune trois colonnes au milieu, et deux pilastres aux extrémités, de manière qu'elles offraient de chaque côté quatre grandes ouvertures pour entrer dans la place. Celle-ci était partagée également, dans le sens de sa longueur, par une colonnade dont trois colonnes existent seulement. Son pavé était en mosaïque et légèrement incliné des deux grands côtés vers le milieu.

Théâtre et amphithéâtre. Les ruines auxquelles on a donné ce nom ne peuvent offrir quelque intérêt qu'à ceux qui font une étude particulière de l'architecture des anciens. On sait, par leur étendue, qu'elles ont appartenu à deux grands édifices; leur forme ovale qu'on a pu déterminer leur a fait donner le nom de théâtre et d'am-

phithéâtre; mais elles ont tellement souffert que lorsqu'on a voulu fixer la longueur des deux diamètres principaux de chacune, les savants antiquaires qui s'en sont occupés spécialement, Mayor et le baron Antonini, n'ont pu s'accorder sur leur longueur.

Temple de Cérès. Il ne me restait plus à voir qu'un joli petit temple qu'on croit avoir été dédié à Cérès situé du côté de l'est, à peu de distance de l'amphithéâtre. Cet édifice est assez bien conservé, et sa construction n'offre rien de particulier. Comme dans les autres temples, sa forme est celle d'un carré long; sur chacune de ses faces latérales il y a treize colonnes, et six sur les petits côtés, celles des angles comprises; ces colonnes forment le portique du temple. Les deux porches étaient supportés de chaque côté par trois colonnes. On prétend que vers les angles du péristyle il y avait des tombeaux; cette idée est fondée sur des restes de fabrique qu'on voit de ces côtés, et dans lesquels on a trouvé des squelettes et des vases en terre cuite.

Les ruines de Pœstum, monuments de la plus haute antiquité, seront toujours un objet de vénération pour les amis des beaux-arts. Sorties de leur obscurité, elles ne craignent plus les injures du temps et la barbarie des hommes; et si

l'on pouvait craindre que les soins que l'on prend pour les conserver fussent inutiles, les nombreux dessins qui en ont été faits par des mains habiles leur assurent l'immortalité.

FIN


Patria
L. di Licola
Mte nuovo
Pouzzuole
L. Lucrino
Castel di Baja
L. del Fusaro
Capo
I. di Procida
I. d'Ischia
A. Gayan.







